

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



PÉROU
LE PAYS AUX
TROIS COULEURS

N° 466. DÉCEMBRE 2017

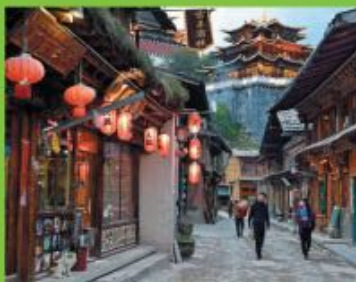
NEW YORK INÉDIT

EN HÉLICO, À VÉLO,
D'ÎLE EN ÎLE,
À LA NAGE, EN MÉTRO

+
«MON PÉRIPLÉ DE
HARLEM
À ROCKAWAY», PAR
DOUGLAS KENNEDY



Inde
L'UNITÉ DU PAYS
EN QUESTION



SHANGRI-LA
LE PARADIS
PERDU
EXISTE
VRAIMENT !



Alsace et Lorraine
TERRE DE MYSTÈRES
ET DE LÉGENDES

www.geo.fr

BEL : 6,50 € - CH : 10,50 CHF - CAN : 11,50 CAD - D : 7,50 € - ESP : 6,90 € - GR : 6,90 € - ITA : 6,90 € - LUX : 6,50 € - PORT. CONT. : 6,90 € - DOM : 9 € -
Surface : 6,50 € - MAY : 13 € - Maroc : 69 DH - Tunisie : 11 TND - Zone CFA Avion : 7 500 XAF - Zone CFP Avion : 2 000 XPF - Bateau : 1 000 XPF.

PM PRISMA MEDIA

M 01588 - 466 - F - 5,90 € - RD



NOUVELLE BMW SÉRIE 4 GRAN COUPÉ.

DÈS 445 €/MOIS SANS APPORT, ENTRETIEN INCLUS*.



* Exemple pour une BMW 418d Gran Coupé Lounge. Location Longue Durée sur 36 mois et pour 40 000 km intégrant l'entretien** et l'extension de garantie. 36 loyers linéaires : 444,23 €/mois. Offre réservée aux particuliers, valable pour toute commande d'une BMW 418d Gran Coupé Lounge jusqu'au 31/12/2017 dans les concessions BMW participantes. Sous réserve d'acceptation par BMW Financial Services - Département de BMW Finance - SNC au capital de 87 000 000 € RCS Versailles B 343 606 448 - TVA FR 65 343 606 448. Courtier en Assurances immatriculé à l'ORIAS n° 07 008 883 (www.orias.fr). Consommations en cycle mixte : 4,1 l/100 km. CO₂ : 109 g/km selon la norme européenne NEDC. ** Hors pièce d'usure. Modèle présenté : BMW 420i Gran Coupé M Sport avec options à 611,77 €/mois, Location Longue Durée sur 36 mois et pour 40 000 km intégrant l'entretien et l'extension de garantie. Consommations en cycle mixte : 6,1 l/100 km. CO₂ : 141 g/km selon la norme européenne NEDC. BMW France, S.A. au capital de 2 805 000 € - 722 000 965 RCS Versailles - 3 avenue Ampère, 78180 Montigny-le-Bretonneux.



**Le plaisir
de conduire**

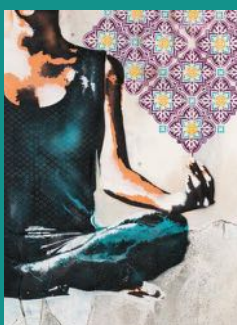


L'aéroport disait stress.

Le train disait horaires.

Je dis Arona.

Arona.
Le nouveau SUV.



Do your thing.

Vous avez toujours assumé vos choix et ne devez
votre réussite qu'à une seule personne : vous.
Alors ne changez rien, hormis de véhicule pour
une nouvelle voiture qui vous ressemble.
Nouvelle SEAT Arona.



Do your thing = Suivez vos envies.

Gamme Nouvelle SEAT Arona: Consommations mixtes (l/100 km): 4,1 à 5,1. Émissions de CO₂ (g/km): 106 à 115. RCS SOISSONS B 602 025 538.



SAMSUNG

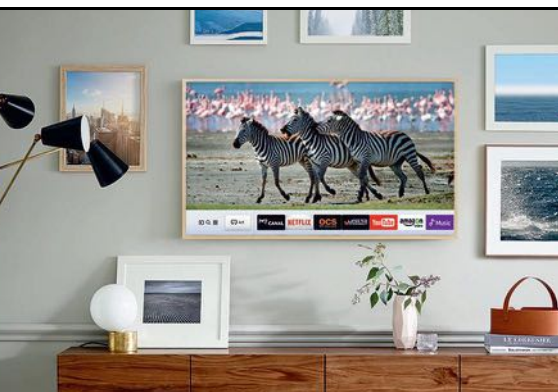
MODE TV



QUAND LE PLUS DISCRET DES TÉLÉVISEURS...

Allumé, le téléviseur The Frame est un véritable bijou de technologie. Avec sa qualité d'image époustouflante et ses lignes d'une élégance rare, il conjugue le sublime avec l'expérience TV.

Jamais un téléviseur ne s'est fait aussi discret tout en étant aussi remarquable.



LA QUALITÉ D'IMAGE UHD 4K HDR

Laissez-vous souffler par une résolution 4 fois supérieure à celle de la full HD. Et grâce à la technologie HDR, découvrez les détails les plus infimes des zones les plus claires comme les plus sombres.

Disponible en 43", 55" et 65"

SMART TV AVANT TOUT

Plus intelligent que jamais, The Frame se contrôle de manière intuitive. Avec sa télécommande unique, accédez rapidement aux réglages et à l'ensemble de vos contenus.

THE
FRAME

MODE ART



...DEVIENT LE PLUS BEAU DES CADRES.

En veille, The Frame fait figure d'objet design à part entière. Conçu avec le designer Yves Behar, il s'intègre parfaitement à votre intérieur. Mieux, il lui donne vie en affichant une œuvre d'art ou une photo personnelle avec un réalisme exceptionnel digne d'un vrai tableau.

L'ART S'INVITE CHEZ VOUS

Retrouvez un large choix d'œuvres d'artistes, de musées ou de galeries de renommée mondiale comme Saatchi Art, Magnum Photos, le musée du Prado... ou bien affichez vos propres créations.

UN DESIGN QUI VOUS RESSEMBLE

Personnalisez votre TV The Frame avec son cadre interchangeable disponible en trois coloris⁽¹⁾.



Avec son accroche murale ultra fine incluse, The Frame se démarque sans dénoter, comme un beau tableau.



Le premier téléviseur qui sublime votre intérieur

SAMSUNG.COM

(1) Cadre interchangeable vendu séparément. Samsung Electronics France - 1 rue Fructidor - 93484 Saint-Ouen Cedex. RCS Bobigny 334 367 497. SAS au capital de 27 000 000 €. Visuels non contractuels. **Cheil**

CHANEL



La Ligne de CHANEL - Tél. 0 800 255 005 (appel gratuit depuis un poste fixe).

DISPONIBLE SUR CHANEL.COM

Le climat, ce n'est pas du cinéma...



Derek Hudson

C'est le paradoxe du changement climatique. D'un côté, le sujet meuble les sommaires des journaux télévisés et les discours politiques. A chaque catastrophe, incendie, inondation, cyclone, il est convoqué au banc des accusés. Il est l'un des faits de société majeurs de notre époque. Mais, curieusement, le thème est très peu reflété dans les œuvres des artistes. Comme si les écrivains, les cinéastes, les peintres, les poètes ou les musiciens vivaient sur une autre planète. La créativité des artistes est majoritairement consacrée à d'autres thèmes de société : les religions, les inégalités, la solidarité, les droits des minorités, le terrorisme... Toute l'histoire des préoccupations des hommes nous a légué des romans, des films, des tableaux qui ont marqué notre imaginaire et figurent à notre patrimoine culturel. Le changement climatique, lui, a pour l'instant donné naissance à des rapports scientifiques, des accords politiques, une encyclique. Il existe bien sûr des films à succès comme *Le Jour d'après*, réalisé par Roland Emmerich, ou des romans, tels *Solaire*, de Ian McEwan, ou

Le Temps du déluge, de Margaret Atwood, entre autres. Mais ils sont du registre de la science-fiction (le genre porte d'ailleurs un nom en anglais : *cli-fi*, la «fiction climatique»). Comme si le dérèglement climatique concernait un futur imaginaire, une lointaine apocalypse, un sujet d'extraterrestres, alors que les événements et les études montrent justement qu'il relève du quotidien de l'humanité !

En France, un pays au climat tempéré, largement épargné par les colères de la Terre, et où l'on a encore construit 69 000 piscines l'an dernier, on comprend que le sujet ne soit pas préoccupant au point de stimuler la passion et l'engagement des artistes. Ailleurs, pas facile non plus pour un auteur de séduire un public à travers un thème où l'ennemi n'est pas palpable, où aucun héros ne se dégage. En Chine, en Inde, et plus généralement en Asie où les dégradations de la planète ont un impact déterminant et fatal sur la vie des hommes, il en va de même. L'écrivain Amitav Ghosh, qui a grandi dans une région (le delta du Gange) dévorée par la montée des eaux, fait ce constat dans un récent livre*. Il avance plusieurs explications, dont celle-ci : l'imaginaire des hommes, dit-il, reste encore attaché à celui de la civilisation de l'énergie abondante, la pelouse verte, la belle voiture, la moto... Au fond, nous n'avons pas encore compris qu'il fallait modifier complètement la façon dont nous imaginons vivre. ■

* *The Great Derangement : Climate Change and the Unthinkable*, éd. University of Chicago Press, 2016.

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

@EricMeyer_Geo



Ben Lowy

UN PORTRAIT INÉDIT DE NEW YORK

C'est l'un des écrivains américains les plus lus et les plus populaires en France. Lorsque nous avons proposé à **Douglas Kennedy** de prendre «The "A" train», la ligne A du métro new-yorkais, pour GEO, il a tout de suite été emballé. De cette odyssée souterraine à travers sa ville natale, il a tiré un formidable récit. Parmi les rencontres qui ont émaillé son voyage entre les hauts de Manhattan et les plages du Queens, il se souvient en particulier de celle-ci : «J'étais dans le train, vers la 42^e Rue, avec mon calepin ouvert et mon stylo plume. Un homme visiblement ivre a vu que je notais les conversations des gens autour et m'a lancé : "Vous êtes un espion ou un psy ?" Je me suis dit qu'il n'avait pas tort, parce qu'au fond un romancier, c'est à la fois un espion et un psy !»



ABERLOUR®

FORGÉ PAR LE TEMPS



“À l’image des lignes naturellement gravées au cœur des troncs d’arbres, le temps imprime son empreinte sur les whiskies Aberlour.”

James Fleming,
Fondateur de la distillerie
Aberlour en 1879.

SOMMAIRE



Jeffrey Milsstein

Le 432 Park Avenue, 426 mètres de haut. Au dernier étage : l'adresse la plus vertigineuse de New York.

60

ÉVASION

New York Plus qu'à la visite d'une mégapole, c'est à la découverte d'un archipel que GEO vous invite. Nos reporters ont nagé dans ses fleuves et rivières, arpenté ses rivages, fait du vélo sur ses pistes... Et l'écrivain Douglas Kennedy a pris la mythique ligne A du métro qui relie forêt et Océan.

SOMMAIRE



30

Thomas Golsique



48

Luisa Dorr / REA



128

Antonin Borgeaud

Couv. nationale : Daniel Waschning / Plainpicture. En haut : Luisa Dorr / REA. En bas et de g. à d. : IndiaPicture / Getty ; Thomas Golsique. **Couv. régionale :** Daniel Waschning / Plainpicture. En haut : Thomas Golsique. **Encart pub :** Les Restos du cœur, posé sur la C4 diffusé sur les abonnés. **Encarts marketing :** 4 cartes jetées, diffusées sur kiosques France, Suisse et Belgique ; 2 lettres extension HS ADD et HS ADI, posées sur la C4, diffusées sur une sélection d'abonnés.

ÉDITORIAL 9

VOUS@GEO 14

PHOTOREPORTER 18

Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.

LE MONDE QUI CHANGE 24

Les tortues marines sortent la tête de l'eau.

LE GOÛT DE GEO 26

Le bortsch : la soupe écarlate des Slaves.

L'ŒIL DE GEO 28

A lire, à voir.

DÉCOUVERTE 30

Shangri-La, un mythe devenu réalité C'est le paradis décrit dans un roman célèbre, *les Horizons perdus*. Il n'existait pas, jusqu'à ce que Pékin décide de donner vie à cette utopie en faisant d'une bourgade du nord du Yunnan la vitrine toc d'un Tibet apaisé... Depuis, touristes et investisseurs affluent.

REGARD 48

Les couleurs du Pérou La photographe Luisa Dorr a été inspirée par l'exceptionnelle mosaïque de paysages du pays, tout en nuances colorées.

EN COUVERTURE 60

New York inédit La ville comme vous ne l'avez jamais vue : en hélico, à la verticale exactement ; en métro, sur la ligne A avec Douglas Kennedy ; à pied ou à vélo, sur ses rives rénovées ; et sur toutes ces îles où s'épanouit l'*Homo urbanicus*, mais aussi la vie sauvage.

LE MONDE EN CARTES 116

Inde : de nouveaux Etats dans l'Etat ?

LE NOËL DU VOYAGEUR 120

Au pied du sapin Nos idées cadeaux pour les baroudeurs dans l'âme, à tous les prix.

GRANDE SÉRIE 2017 : LA FRANCE DES MYSTÈRES ET DES CROYANCES 128

L'Alsace et la Lorraine La dernière étape de notre série d'enquêtes sur ces énigmes qui contribuent à l'imaginaire de nos régions.

LES RENDEZ-VOUS DE GEO 140

LE MONDE DE... Antoine de Maximy 146

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO

La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 28.

franceinfo:

À LA TÉLÉ

En décembre, comme tous les mois, retrouvez GEO 360°, votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 28.

arte

SUR INTERNET

GEO.fr Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.



Nouvelle Classe X. Unique en son genre.

La Nouvelle Classe X allie le meilleur de deux mondes.

D'un côté, elle séduit par son élégance et son confort hors norme. De l'autre, elle impressionne par son niveau de sécurité ou encore ses capacités de tractage (3,5 tonnes). Il n'y a pas à dire, elle est vraiment unique en son genre.

Mercedes-Benz



Consommations de la Mercedes-Benz Classe X 250d 4MATIC 190ch (cycles urbain/mixte/extra-urbain en l/100 km) : 9,6/6,9/7,9.
Émissions de CO₂ : 207 g/km. © Mercedes-Benz : marques déposées de Daimler AG, Stuttgart, Allemagne. Photo non contractuelle. Mercedes-Benz France, SAS au capital de 75 516 000 € - 7, avenue Niepce, 78180 Montigny-le-Bretonneux. RCS Versailles 622 044 287.

BLOGS DE VOYAGEURS

Chaque mois, GEO met à l'honneur un blog de voyageur(s). Si vous souhaitez inscrire le vôtre et rejoindre ainsi notre communauté de baroudeurs, rendez-vous sur blogs.geo.fr

LE VOYAGE, MON «VIRUS» BIENFAITEUR



Céline Amoravain

// Le virus du voyage est entré dans ma vie quand j'avais 3 ans et ne m'a plus quittée ! Et j'ai eu la chance de réaliser mon rêve : un tour du monde en solitaire pour découvrir les plus beaux sites naturels de la planète, des hauts plateaux du Tibet aux glaciers de Patagonie. J'ai créé ce blog à mon retour pour partager mon expérience. Itinéraires à suivre seul(e) ou en famille, photos... Aujourd'hui, il est dédié aux amateurs de nature et de randonnée. //

globetrekkeuse.com



Côte escarpée de Tenerife, dans les Canaries (Espagne).



Cheminées de fée en formation, en Cappadoce (Turquie).

COMMUNAUTÉ PHOTO

Chaque mois, nous mettons en avant notre coup de cœur pour une image de la communauté photo GEO. Vous souhaitez en faire partie ? Rejoignez-nous en vous inscrivant sur photos.geo.fr

UN JOYAU DE LA NATURE CLASSÉ PAR L'UNESCO



Les 16 lacs du parc national de Plitvice (Croatie) sont reliés entre eux par 92 cascades
Caro Augeraud photos.geo.fr/member/35284-Caro-Augeraud



Philippe Brun

MES ENVIES D'AILLEURS...

Je lis régulièrement avec intérêt votre magazine GEO, et je m'étonne que vous n'ayez pas fait depuis longtemps de reportages sur l'Argentine. Vous parlez beaucoup du Brésil et du Pérou, mais vous oubliez ce beau et vaste pays. J'espère que vous pourrez réparer cet oubli, en nous faisant découvrir d'autres régions que la Patagonie, archiconnue.



Justine Briot

De très belles citations sur le voyage et l'aventure sont dans le deuxième numéro de GEO Aventure ! J'adore. Par exemple : «L'aventure est dans chaque souffle de vent», de Charles Lindbergh.



Travel Pics and Tips

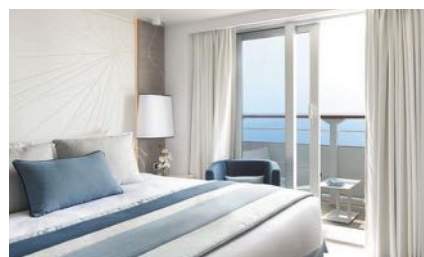
GEO reçu hier [n° 465, nov. 2017] ! Super article sur le Mexique, et les images du lac Baïkal sont somptueuses.

Vivez l'Instant Ponant

9h45

57° 2' 25.014" Nord

135° 19' 3.017" Ouest



Croisière en Alaska : l'authenticité raffinée

Fjords, glaciers, lacs, toundra, forêts primaires... De Nome à Vancouver, embarquez pour une croisière Expédition 5 étoiles sur les traces des trappeurs et des chercheurs d'or de l'Alaska.

Lors de débarquements en zodiac, en compagnie de nos guides-naturalistes, partez à la découverte de villages traditionnels amérindiens et observez au plus près une faune sauvage : ours noirs, caribous, phoques, lions de mer, baleines, orques... À bord d'un luxueux yacht de 132 cabines et suites seulement, vivez l'expérience d'une aventure à la fois authentique et raffinée.

Équipage français, service attentionné, gastronomie, mouillages inaccessibles aux grands navires : avec PONANT, **accédez par la Mer aux trésors de la Terre.**

Nome (États-Unis) – Vancouver (Canada), 15 jours / 14 nuits

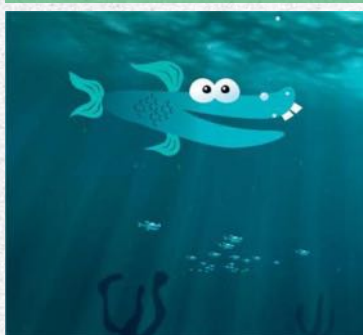
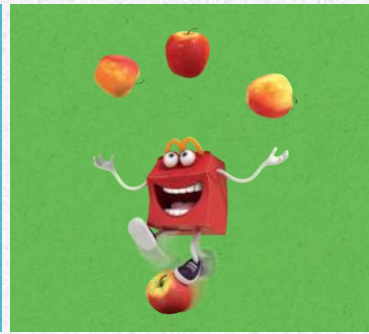
Du 18 septembre au 2 octobre 2018, à partir de 8 990 € ⁽¹⁾

Vols A/R depuis Paris inclus

Contactez votre agent de voyage ou appelez le **0 820 20 31 27***

www.ponant.com

(1) Tarif Ponant Bonus par personne sur la base d'une occupation double, sujet à évolution, vols en classe économique depuis/vers Paris inclus sous réserve de disponibilités, pré et post acheminements inclus sous réserve de disponibilités, taxes portuaires et aériennes incluses. Plus d'informations dans la rubrique « Nos mentions légales » sur www.ponant.com. Droits réservés PONANT. Document et photos non contractuels. Crédits photos : © PONANT – Lorraine Turci / Philip Plisson / François Lefebvre. *0.09 € TTC / min.



POUR LES PETITS, VOYONS GRAND.

Et si on parlait du Happy Meal ?

Oui, c'est ça : parlons Happy Meal.

Pour commencer, nos nuggets sont préparés à partir de filets de poulet origine France. Ils sont hachés, marinés et panés. C'est bon ça.

Et pour le poisson pané de notre McFish ? Encore du bon : il est préparé avec des filets de poissons issus de pêcheries respectant le référentiel MSC pour une pêche durable.

“Et votre Croque McDo ?” demanderez-vous. Eh bien c'est simple. Il est préparé avec du jambon cuit supérieur issu de porc 100% français.

Quant aux pommes de terre de nos frites, elles sont Origine France elles aussi. Oui, oui. La France !

Mais attendez, ce n'est pas tout ! Nos yaourts à boire sont issus de l'agriculture biologique avec du lait origine France.

Et cerise sur le gâteau : nos P'tites Pommes proviennent de vergers français écoresponsables.

Et tout ça pour quoi ? Parce que nous voulons vous proposer les meilleurs produits. Des produits de qualité. Nous nous efforçons donc de travailler avec des partenaires de choix, pour vous.

Voilà ! Maintenant vous savez tout sur notre Happy Meal.

Mais vous savez aussi et surtout qu'on ne devient pas meilleur tout seul.



VALLÉE D'ONSENONE, SUISSE

UN SANCTUAIRE OÙ LA FORÊT EST REINE

Avec ses pentes boisées, ses gorges encaissées où bouillonnent des eaux tumultueuses, ses hameaux perchés sur de minuscules terrasses, le val d'Onsernone, dans le canton du Tessin, a des airs de vallée andine. Là, à quelques kilomètres de la ville de Locarno, la nature est souveraine : la forêt couvre l'essentiel du territoire, dont une partie a été sanctuarisée en Réserve forestière où poussent mélèzes, hêtres et sapins blancs, ces derniers pouvant dépasser cinquante mètres de haut. L'abondance de bois mort de grande taille dans lesquels prolifèrent insectes et champignons est aussi la marque d'une grande biodiversité du massif. «Les forêts primaires sont fascinantes car des milliers de plantes et d'animaux y entretiennent des liens d'interdépendance très forts», explique la photographe Alessandra Meniconzi.



Alessandra MENICONZI

Spécialiste des terres de confins, la photographe italienne est tombée sous le charme de cette vallée oubliée au cœur de l'Europe.



DENVER, ÉTATS-UNIS

LE HANGAR DE LA HONTE

Comble du kitsch, ces pieds d'éléphant transformés en poufs constituent le «chef-d'œuvre» d'un musée des horreurs découvert par la photographe Britta Jaschinski dans un entrepôt de Denver, dans le Colorado. Là, sur 6 500 mètres carrés, le United States Fish and Wildlife Service, l'organisme chargé de la préservation de la faune, stocke peaux de tigres, d'ours ou de panthères, serpents et crocodiles naturalisés, bébés léopards transformés en chaussures... une collection de 1,3 million d'objets saisis aux frontières des États-Unis et en contravention avec les règles de la protection de la vie sauvage. «Contempler ces objets m'a profondément dérangée et devant tant de beauté massacrée, j'ai eu honte d'appartenir au genre humain», confie Britta, engagée dans un travail intitulé *Crimes*, consacré au trafic de ce genre de trophées.



Britta JASCHINSKI

Cette Allemande installée en Grande-Bretagne porte depuis vingt ans son regard sur les atteintes que l'Humanité inflige à la vie sauvage.









VOLCAN BROMO, INDONÉSIE

AU PLUS PRÈS DU MONSTRE FUMANT

Lorsqu'il a appris que «la perle de Java», surnom du Bromo, un volcan situé dans l'est de l'île et considéré comme l'un des plus beaux du monde, venait de passer en état d'alerte, le photographe Reynold Riska Dewantara a aussitôt pris la route et couvert les cent kilomètres le séparant du monstre fumant. Sur place, une bonne et une mauvaise nouvelle l'attendaient. L'alerte était encore montée d'un cran, annonçant l'imminence d'une éruption... mais l'accès au cratère était interdit par mesure de sécurité. Reynold a alors installé son appareil sur la terrasse de l'hôtel situé face au volcan. Brusquement, alors que le soleil se levait, il a vu ce panache se dresser dans le ciel. «J'étais à la fois sidéré par la beauté de la scène et un peu inquiet à cause des cendres très toxiques qu'il dégageait», se souvient-il.



Reynold RISKA DEWANTARA

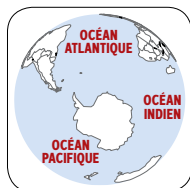
Diplômé en ingénierie industrielle, cet Indonésien se passionne pour la photo et parcourt le monde à la recherche des plus beaux paysages.



Depuis plus de 150 millions d'années, les tortues marines peuplent les océans, mais elles sont aujourd'hui menacées, telle cette tortue imbriquée, «en danger critique d'extinction». Des décennies d'efforts de protection commencent pourtant à porter leurs fruits...

Les tortues marines sortent la tête de l'eau

Echapperont-elles à leur fin annoncée ? Sur les sept espèces de tortues marines connues, la plupart sont considérées comme vulnérables ou en danger plus ou moins critique par l'Union internationale pour la conservation de la nature. Un sujet de grande inquiétude pour la survie de ces animaux, et aussi parce qu'ils sont utiles à la santé des océans, se nourrissant de méduses et de certaines algues dont la prolifération nuit à la biodiversité. Mais, après une soixantaine d'années d'efforts de protection, la situation semble s'améliorer. Une équipe de chercheurs grecs et australiens a passé au crible les chiffres relevés depuis de longues années sur 299 sites de ponte partout sur la planète et vient de livrer ses conclusions. Encourageantes. Le nombre de nids augmente chaque année dans un tiers des sites, il reste stable dans un peu plus de la moitié et ne diminue que dans 12 % des cas. «Impossible cependant d'estimer la population

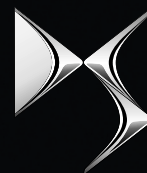


globale de tortues et son évolution, précise Antonios Mazaris, chercheur à l'université Aristote de Thessalonique, qui a dirigé l'étude. Les femelles ont un nombre de nids très variable, et nous ignorons ce qui arrive aux jeunes, ou aux mâles, qui ne sortent jamais de l'eau.» Tout juste sait-on que la présence de plus de nids – et donc de plus d'œufs – est de bon augure. Les tortues subissent en effet une sélection naturelle sévère et n'ont qu'une chance sur 1 000 d'atteindre l'âge adulte.

«Notre étude montre aussi que, contrairement à ce qu'on a pu penser à un moment, même de petites populations sont capables de se régénérer», se réjouit le chercheur, soulignant par exemple le cas des tortues vertes dans la zone du banc de sable de la Frégate française, à Hawaï : le nombre de nids est passé de 200 en 1973 à 2 000 en 2012.

«Cela démontre que les programmes de conservation se traduisent par une augmentation des populations», commente Jérôme Bourjea, spécialiste des tortues à l'Ifremer. Mais l'expert rappelle qu'il ne faut pas crier victoire trop vite. Ingestion de plastique, braconnage et pêche accidentelle sont responsables de la mort de plusieurs milliers de tortues chaque année. Sans compter un autre danger : le réchauffement climatique, qui modifie les habitats. Le prochain sujet d'étude d'Antonios Mazaris. ■

Jean Rombier



DS AUTOMOBILES

SPIRIT OF
AVANT-GARDE

DS 3 BLACK LÉZARD

Édition Limitée



Découvrez-la sur DSautomobiles.fr

DS préfère **TOTAL**

Spirit of avant-garde = L'esprit d'avant-garde.

CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE DS 3 : DE 3,0 À 5,6 L/100 KM ET DE 79 À 129 G/KM. Automobiles Citroën RCS Paris 642 050 199

PRODUITE EN FRANCE



Le bortsch



La soupe écarlate des Slaves

A la dislocation de l'URSS, l'historien William Pokhlyobkin, éminent spécialiste de la cuisine slave, proclama, visionnaire : «L'Union soviétique est morte, mais le Bortschland perdure.» Le Bortschland ? Un territoire gastronomique pas du tout imaginaire : de Moscou à Vladivostok, de la mer Noire à la mer du Japon, mais aussi dans de nombreux pays de l'ex-bloc de l'Est, par exemple la Pologne, se répandent tous les jours les entêtants fumets de bortsch, une soupe épaisse dégustée avec de la crème aigre. Un plat roboratif à la singulière couleur rubis, mais qui, à l'origine, était maigre et vert, comme le rappelle son étymologie. Le mot *bortsch* dérive du nom d'une plante des prairies humides d'Europe, la berce, dont, il y a au moins quatre siècles, les paysans slaves faisaient mijoter les racines avec des os (voire, les bons jours, avec de bas morceaux de viande). La tige, les feuilles et les fleurs, elles, étaient hachées menu et mises à fermenter avec de l'eau chaude et du pain. Du mélange de ces mixtu-

res, on tirait un brouet acide qui réconfortait lors des rudes hivers et, paraît-il, faisait effet contre la fièvre. Une recette rustique. Si bien que son nom est parfois utilisé pour désigner la misère : une expression polonaise dit ainsi «pauvre comme un bortsch». Pourtant, ce potage aux herbes sauvages a, petit à petit, conquis des grandes tables. Notamment grâce à son changement de teinte : adieu berce verte, bonjour betterave rouge ! C'est en Ukraine, pays qui réclame la paternité de la spécialité, qu'on trouve la plus ancienne trace d'un bortsch écarlate, au début du XIX^e siècle. Il y est même servi lors des enterrements, pour accompagner l'âme du défunt vers le paradis. Même s'il existe désormais mille et une variantes – avec ou sans viande, avec du chou ou autres légumes... –, c'est la betterave qui a fait le succès du plat, en donnant au mélange, outre sa couleur, son épaisseur et sa note sucrée.

La consécration est arrivée en 1867, à l'Exposition universelle de Paris, lorsque, dans le «village russe», le bortsch a été honoré avec les fleurons de la cuisine slave, comme le koulibiak (tourte) ou le caviar. Aujourd'hui, ce plat est connu jusque... dans l'espace ! Dans les années 1970, les cosmonautes soviétiques ont eu le plaisir de trouver des tubes de bortsch dans leurs rations. Sacrée revanche pour un plat du pauvre. ■

Carole Saturno

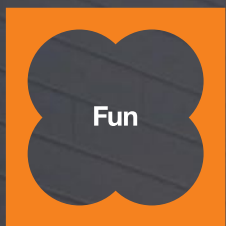
À PETIT FEU...

Le bortsch se déguste en toute saison, chaud ou froid. On peut réaliser cette recette sans viande (par exemple, avec des champignons) : typique d'un Noël en Ukraine.

LE BOUILLON Comme pour un pot-au-feu, préparer un bouillon avec du paleron ou du jarret, et le parfumer avec des baies de genièvre, du laurier, des oignons et de l'ail. Laisser mijoter au moins 1 h 30. Effiloche la viande avant de la remettre dans l'eau avec un peu de lard (facultatif) durant une heure.

LES LÉGUMES Pendant ce temps, faire revenir de la betterave râpée et du chou émincé dans des tomates concassées. Ajouter pommes de terre, céleri-rave ou carottes. 30 min avant la fin de cuisson, plonger les légumes dans le bouillon.

L'AIGRE Au moment de servir, aiguiser le tout d'un jus de citron ou d'un filet de vinaigre de cidre. Touche finale : un trait de crème aigre et un bouquet d'aneth.



La barre de son la plus rock pour Noël.



Barre de son
Cabasse for Orange*

249€

au lieu de 599€

avec la Fibre

* Cabasse pour Orange.

Offre soumise à conditions, sous réserve d'éligibilité. Prix de 249€⁽¹⁾ valable jusqu'au 09/01/2018 dans la limite d'une barre de son par offre internet souscrite.

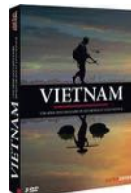
(1) Prix pour les clients Play ou Jet. L'accès à la technologie Dolby Atmos® via Orange nécessite de disposer d'un accès Orange en Fibre avec un décodeur TV4 et un téléviseur UHD/4k. L'accès nécessite aussi que le contenu soit au format Dolby Atmos®.



LE VIETNAM



Doug Niven Collection



Vietnam, de Ken Burns et Lynn Novick, éd. Arte, coffret de 3 DVD, 40 €.

Ce documentaire en neuf parties montre le conflit américano-vietnamien comme on ne l'avait jamais vu.

DVD

UNE GUERRE ET SES FANTÔMES

Pendant vingt ans, personne n'a osé évoquer le Vietnam. «C'était comme vivre dans une famille dont le père est alcoolique», estime un vétéran américain interviewé par les documentaristes new-yorkais Ken Burns et Lynn Novick. Les réalisateurs disent avoir mis dix ans pour récolter les témoignages des acteurs d'une guerre qui coûta la vie à 58 000 soldats américains et trois millions de Vietnamiens entre 1963 et 1975. Aujourd'hui, le tandem retrace, en neuf films, les destins entrelacés du Vietnam et des États-Unis, de la fin de l'Indochine à nos jours. Les archives inédites et les interviews présentent le conflit comme on ne l'avait jamais vu. Le versant américain, d'abord. Enregistrements téléphoniques des présidents Johnson puis Nixon ordonnant

la poursuite des opérations militaires pour se faire réélire. Ou confidence glaçante d'un GI sur son sentiment de l'époque : «Ce qu'on fait de mieux, c'est tuer.» Mais aussi discours écoeurés de vétérans devenus pacifistes. De l'autre côté, la mémoire est tout aussi déchirée. Au souvenir douloureux d'un soldat nord-vietnamien piégé «sous les bombes tombant en grappes», vient se heurter le ressentiment de cette habitante de Saigon rappelant comment les communistes ont effacé les traces des opposants, allant jusqu'à raser leurs cimetières. Une série documentaire qui balaie les fictions hollywoodiennes où les Vietnamiens étaient réduits à des ennemis sans visage. ■

Faustine Prévot

SCÈNE

Fil(s) de l'eau



Récolte du riz, pêche miraculeuse ou envol du phénix, la danse des marionnettes sur l'eau est un art porté à un tel degré de perfection qu'il fut présenté devant le roi au XII^e siècle et se transmet encore aujourd'hui. Sur les notes de cithare ou de flûte en bambou, les figurines multicolores, à moitié immergées, nous introduisent dans un Vietnam rural idéalisé.

Marionnettes sur eau, par la troupe nationale des marionnettes du Vietnam, en tournée en France jusqu'au 20 décembre. Contact : festivaldelimaginaire.com/2017/les-marionnettes-sur-eau-du-vietnam

ROMAN

Agent double



«Je suis un espion, une taupe, un agent secret, un homme au visage double.» Ainsi commence la confession d'un capitaine de l'armée sud-vietnamienne – en fait espion communiste –, de sa fuite de Saigon en 1975 à sa vie d'exilé en Californie. Un premier roman sur les tiraillements d'une nation et la quête d'identité, prix Pulitzer dans la catégorie fiction.

Le Sympathisant, de Viet Thanh Nguyen, éd. Belfond, 23,50 €.

franceinfo:

Retrouvez la chronique **Planète GEO** sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci : ■ Dossier : New York inédit, en métro, à vélo, en hélico... ■ Les couleurs du Pérou ■ Shangri-La, le mythe devient réalité ■ GEO Collection n° 4, Voyages en noir et blanc
Le dimanche à 5h15, 8h25, 14h25, 20h50, 0h40.

GEO 360°, votre rendez-vous avec le reportage

Le dimanche à 20h05

3 décembre Sur les routes de glace de Sibérie (43'). Inédit. Dans le Grand Nord russe, moins 60 °C en hiver, on attend le gel pour tracer les pistes vitales pour la population.
10 décembre Colombie, les fous du volant de l'Amazonie (43'). Inédit. Appareil illustre dans l'histoire de l'aviation, héros du pont aérien pendant le blocus de Berlin, le vieux



Yuri Burak / MedienKontor

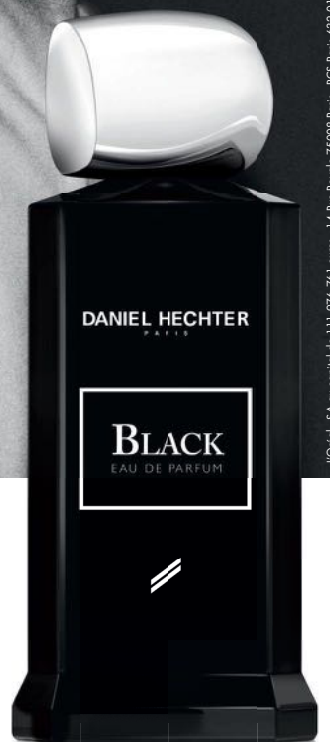
Douglas DC-3 continue d'assurer des missions vitales en Colombie, dans les localités reculées d'Amazonie.
17 décembre Frioul, une vallée tout en musique (43'). Inédit. Dans la vallée de Resia (nord de l'Italie), les villages isolés, vidés

de leurs habitants, se battent pour maintenir leur culture.
24 décembre Leipzig, les légendaires petits chanteurs (43'). Inédit. Discipline et musique rythment la vie de l'une des plus anciennes maîtrises du monde.

31 décembre Les cloches, tout un art en Italie (43'). Inédit. L'église de Monopoli, sur la côte Adriatique, n'avait plus de cloche ! Le curé en a commandé une dans la seule fonderie autorisée à utiliser les armoiries papales...
arte



COLLECTION COUTURE
BLACK
EAU DE PARFUM



James Denton
pour

DANIEL HECHTER
P A R I S

L'Oréal SA au capital de 11 976 761 euros - 14 Rue Royale 75008 Paris - RCS Paris 632 012 100.

VENDU EXCLUSIVEMENT EN GRANDES SURFACES

//////
DÉCOUVERTE

Un mythe

A l'approche de Shangri-La, ville chinoise du Tibet historique, le spectacle du monastère de Songzanlin stupéfie les visiteurs. En réalité, c'est une copie de l'original, fondé en 1679, mais détruit en 1956 par le régime de Mao.



SHANGRI-LA devenu réalité

C'est le paradis décrit dans un roman célèbre, *les Horizons perdus*. Il n'existait pas, jusqu'à ce que Pékin décide de donner vie à cette utopie en faisant d'une bourgade du nord du Yunnan la vitrine toc d'un Tibet apaisé... Depuis, touristes et investisseurs affluent.

PAR CONSTANTIN DE SLIZEWICZ (TEXTE) ET THOMAS GOISQUE (PHOTOS)





吉王客栈

藏
吉

月夜客栈

Avec ses maisons en bois, la vieille ville est un Tibetland... flambant neuf

Dans le quartier historique de Shangri-La, ravagé en 2014 par un incendie, 80 % des bâtiments anciens ont été rebâties. La plupart abritent restaurants et boutiques vendant les mêmes objets «tibétains». Une ambiance qui a fasciné douze millions de visiteurs en 2016.

Inviolée, cette montagne sacrée contribue à entretenir la légende

Son ascension a coûté la vie en 1991 à dix-neuf alpinistes. Personne n'a jamais pu atteindre le sommet du Kawagarbo (6 740m), l'une des douze cimes sacrées du bouddhisme tibétain, qui domine Shangri-La. A ses pieds, coulent les cours supérieurs des grands fleuves Yangzi, Mékong et Salouen.





Compétition au stade municipal. Jusque dans les années 1950, faute de route bitumée, ces chevaux tibétains étaient le principal moyen de locomotion. Réputés en Chine pour leur robustesse, ils étaient jadis échangés contre du thé arrivé du Sichuan.





Dans cette cité,
ancienne étape
de la route du
thé, on a gardé le
culte du cheval

Un festival de courses
équestres a lieu tous les
ans en mai à Shangri-La.
Sur la place principale,
dominée par un immense
moulin à prières
(en jaune), on organise
aussi à cette occasion
des concerts pop.







Avec son petit Potala aux 700 moines, la ville se donne des airs de Lhassa

Devant le Songzanlin, plus grande lamaserie du Yunnan, un jeune couple chinois pose en costume tibétain. Aux portes de la région autonome du Tibet, Shangri-La a tiré parti de son nouveau nom pour s'imposer comme une alternative touristique à Lhassa, la légendaire capitale du toit du monde.

La municipalité multiplie les chantiers. On bâtit actuellement un opéra et un stupa qui sera le plus grand du Tibet.



Les dieux sont vaincus ! «So so so lha gyalo !» hurlent les muletiers tibétains dans l'air raréfié, à la clarté soyeuse, du parc naturel du Yading, dans la province du Sichuan, à l'est du toit du monde. L'équipage vient de franchir un nouveau col à plus de 4 000 mètres d'altitude et un panorama hypnotisant surgit : élancée comme une dent de requin, la pyramide étincelante du Jampelyang, montagne déesse culminant à 5 958 mètres, n'est pas sans rappeler le Karakal, «la plus belle montagne du monde» décrite en 1933 dans *les Horizons perdus*, best-seller de l'Anglais James Hilton. Montagnes sacrées, invincibles et inconnues, royaumes cachés dirigés par des Amazones ou des rois demi-dieux, vallées sauvages et lointaines des fleuves Mékong et Salouen perlées

de missions catholiques... la région imaginaire au cœur de l'Himalaya que James Hilton appelait Shangri-La, et dont il raconte qu'elle fut découverte par quatre voyageurs à la suite du crash de leur avion, lui fut inspirée par une série de reportages publiés à cette époque dans *National Geographic* par le botaniste austro-américain Joseph Rock, qui vécut presque trente ans dans les environs [voir notre encadré]. Dans son roman, James Hil-

ton mettait en garde le lecteur : «Les cartes, vous pouvez toutes les consulter, mais je puis peut-être vous éviter la peine de chercher. Vous ne trouverez Shangri-La sur aucune.»

Aucune... jusqu'en 2001. Cette année-là, Zhongdian (en mandarin) ou Gyalthang (en tibétain), «la Plaine royale», une obscure bourgade de la province du Yunnan, elle aussi située aux portes de la région autonome du Tibet (RAT) et à une longue journée en voiture de la réserve naturelle de Yading,

fut officiellement rebaptisée Shangri-La. Jusqu'alors connue pour n'être qu'une étape sur la route du thé, poste contrôlé depuis la dynastie Yuan par l'Empire chinois avant l'aventureux et mystérieux Royaume tibétain [voir notre encadré], Zhongdian/Shangri-La a été rénovée à coups de subventions gouvernementales et parée de bâtiments néotibétains. Puis elle a gravi les échelons chez des tour-opérateurs chinois vendant un nouvel horizon à leur clientèle : le Tibet historique. Succès fulgurant. Réputée entre autres pour son monastère de Songzanlin, dit le «petit Potala», où vivent environ 700 moines, cette Shangri-La et ses 175 000 habitants ont stupéfait plus de douze millions de visiteurs en 2016. Sonnés par le panorama, saisis par les 3 200 mètres d'altitude, les voyageurs oublient un paradoxe : incarnation du paradis sur terre, Shangri-La, mythe devenu cité, va à l'encontre de l'idéologie officielle chinoise, qui nie l'existence de l'au-delà ! Mais les autorités chinoises n'ont pas hésité à oublier un peu le dogme, afin de faire de Zhongdian la digne incarnation du mythe... et la vitrine politiquement correcte d'un Tibet historique apaisé et harmonieux.

Loin du ressentiment populaire et de la surveillance policière qui continuent à régner dans la région autonome du Tibet, Shangri-La a été pensée par Pékin comme un modèle à suivre. Là, ne cesse de répéter le régime, on vit au rythme du développement «gagnant-gagnant». Et les devises, comme les touristes, affluent.

Dans *les Horizons perdus*, un grand prêtre lama promet la vie éternelle...

Dans le roman de James Hilton, la lamaserie de Shangri-La, perchée face au Karakal, est gouvernée par un ancien jésuite, le père Perrault, qui a créé une religion, syncrétisme du bouddhisme et du catholicisme. On entend dans la vallée aussi bien le *Te Deum laudamus* que le *Om Mani Padme Hum*. A ceux qui acceptent de suivre les initiations du grand prêtre lama «sont promis le calme et la profondeur, la maturité, la sagesse, le clair enchantement du souvenir... et la vie éternelle !» Et dans la Shangri-La *made in China* aussi, on mise sur l'éternité. La nouvelle cité est envahie de chantiers lancés en prévision du 13 septembre 2017, les soixante ans de la création de la préfecture autonome tibétaine de Diqing, où elle est située. A cette occasion, Pékin a investi plusieurs centaines de millions d'euros afin de remettre en état ses canalisations et avenues, rafraîchir les couleurs tibétaines ●●●

Soudain, en 2001, le site imaginaire est apparu sur la carte



Le développement de Shangri-La, passée de 15 000 habitants lorsqu'elle s'appelait encore Zhongdian, à 175 000 aujourd'hui, est aussi assuré par des enfants de la diaspora tibétaine rentrés au pays. Songtsen Gyalzur (1), né en Suisse, a lancé la Shangri-La Beer, qui s'exporte désormais. Cai Rang (2) a créé une école de musique traditionnelle. Dakpa Kelden (3, à gauche) est devenu hôtelier et a aussi ouvert un atelier qui forme à l'art des *thangka*, les peintures religieuses tibétaines.

Pour la classe moyenne chinoise, s'offrir un séjour sur ce toit du monde est devenu un rêve

●●● des façades, mais aussi construire un opéra ainsi qu'un stupa à l'entrée de la ville qui sera, évidemment, le plus grand de la zone tibétaine : 108 mètres de haut ! Les travaux de construction d'une autoroute et d'une ligne de chemin de fer qui reliera Shangri-La à Kunming, la capitale du Yunnan, distante de 630 kilomètres, sont aussi lancés et devraient être achevés vers la fin 2020.

On est bien loin de l'ambiance qui régnait ici il y a encore une vingtaine d'années. Zhongdian était alors une bourgade vivant de l'agriculture, de l'élevage et de la sylviculture. Une rue seulement la traversait : l'avenue de la Longue-Marche, où les rares boutiques vendaient de la quincaillerie, des vêtements et des produits ménagers. A l'extérieur des échoppes se trouvait parfois encore une barrière pour attacher les chevaux, principal moyen de transport jusqu'à ce que la première route en bitume soit tracée dans les années 1950. Ben Hillman, spécialiste australien du développement des zones rurales tibétaines, a assisté à la réincarnation de Zhongdian en Shangri-La. «Après les crues meurtrières du fleuve Yangzi, en 1998, le gouvernement central a mis un coup d'arrêt brutal à l'exploitation forestière [les arbres ralentissaient le déferlement de l'eau provoqué par les fortes pluies], explique-t-il. Cette décision a eu immédiatement des conséquences négatives sur les finances du gouvernement local. En réaction, un groupe de

responsables du district, préparant l'avenir, s'est lancé dans une nouvelle stratégie de développement axée sur le tourisme.» Le moment ne pouvait être mieux choisi : deux ans auparavant, la Chine avait adopté les trois «semaines d'or» – trois fois trois jours fériés en février, en mai et en octobre. Et, déjà, le Tibet commençait à fasciner la nouvelle classe moyenne chinoise capable de s'offrir un séjour sur le toit du monde. En 2001, les autorités de Pékin octroyèrent des subventions et créèrent un fonds de développement pour Zhongdian. Elles autorisèrent aussi son changement de nom, suggéré par le congrès de la préfecture de Diqing : Shangri-La venait d'apparaître sur la carte.



TT News Agency / SV / Ang-images

À L'ORIGINE DE LA LÉGENDE, UN EXPLORATEUR AUTODIDACTE

L'auteur des *Horizons perdus*, publié en 1933, ne se rendit jamais au Tibet. Le royaume imaginaire de Shangri-La, qui fascina autant l'Amérique de Roosevelt que l'Allemagne d'Hitler, fut inspiré à James Hilton par des reportages publiés à la fin des années 1920 dans *National Geographic* par l'explorateur austro-américain Joseph F. Rock (photo). Autodidacte devenu entre autres linguiste et botaniste réputé – il a découvert plusieurs variétés de rhododendrons –, Rock sillonna

l'Asie du Sud avant de débarquer, en 1922, à Kunming, la capitale du Yunnan. C'est là qu'il entendit parler d'une montagne plus élevée que l'Everest et d'une redoutable tribu dirigée par une reine interdisant l'accès à son territoire. Tout en menant une vie d'aventures sur le toit du monde, Rock chercha cette région perdue jusqu'à son départ forcé du Tibet en 1949, année de la prise du pouvoir chinois par les communistes. Il termina sa vie à Hawaï où un herbarium porte son nom.



Durant les vacances du premier mai, le long des ruelles pavées de Dukezong – la vieille ville –, on croise désormais des touristes qui flânent dans les boutiques tenues par des Chinois han montés des provinces du Fujian ou du Sichuan. On trouve aussi divers commerces et hôtels dirigés par des entrepreneurs tibétains rentrés au pays après une vie passée en Inde : depuis l'insurrection de Lhassa de 1959, 100 000 Tibétains s'y étaient exilés à la suite du dalaï-lama. Cette politique d'ouverture du gouvernement chinois à l'égard de la diaspora tibétaine a certes ralenti suite aux troubles survenus en 2008 dans la RAT. Pour autant, certains ont su en profiter. C'est le cas de Nom Nom, 31 ans. Guide pour différentes agences de voyage et hôtels internationaux, Nom Nom a vécu dix ans en Inde et aux États-Unis avant de décider de revenir sur la terre de ses ancêtres. Aujourd'hui, il a bâti sa propre guest-house, The Birch, où il accueille des touristes, chinois pour la plupart. En cette après-midi de juin, il est venu se défouler dans une salle de musculation au dernier étage d'un immeuble qui domine les bâtiments à l'architecture néotibétaine de la nouvelle ville. «En Inde, même si nous pouvions pratiquer librement notre religion, la vie était rude et sans possibilités pour des jeunes comme moi, raconte-t-il. Je pense que, pour l'avenir du Tibet, c'est bien qu'on revienne, et qu'on cherche une solution pacifique.»

Cette idée de paix sociale obtenue grâce au développement économique est aussi soutenue par

Songtsen Gyalzur, plus connu sous le nom de Sonny, né en Suisse de parents tibétains exilés. A la fin des années 1990, sa mère, Tendol, monta les premiers orphelinats au Tibet. En 2005, elle incita son fils, qui avait réussi dans l'immobilier en Suisse, à venir vivre sur la terre de ses aïeux. Quatre ans plus tard, avec son cousin et d'autres partenaires suisses, Sonny créait Shangri-La Beer. Une marque de bières à base d'orge locale fabriquées par des Tibétains dans une brasserie qui a coûté vingt millions de dollars. L'entreprise propose aujourd'hui six gammes différentes, dont la Black Yak, qui a reçu en 2016 une médaille de bronze lors de l'European Beer Star en Allemagne.

«La seule loi universelle qui ne soit pas soumise au changement est que tout change», dit Bouddha

Pékin n'a pas seulement investi pour faire de Shangri-La une nouvelle étoile sur la carte d'un tourisme en plein essor au Tibet. Elle a aussi su profiter des circonstances et du pragmatisme de sa minorité tibétaine. Dans la nuit du 10 au 11 janvier 2014, l'enfer a soudain remplacé le paradis : un terrible incendie a ravagé Dukezong, la vieille ville. En moins de dix heures, 340 maisons ont brûlé, réduisant en cendres le patrimoine historique et culturel. Dakpa Kelden ne l'oubliera jamais. Trois jours après le sinistre, dans les ruines toujours fumantes de son restaurant, il a décidé de résister et de rester. Pour «veiller au développement de la ville de mes ancêtres», explique-t-il. ●●●

Signe de l'aura grandissante de Shangri-La, ces vignobles, plantés à quatre heures de route de la ville. Dominant une courbe du cours supérieur du Mékong, le domaine Ao Yun produit un cabernet sauvignon prisé par les touristes.

DES SENTIERS POUR UN EMPIRE



A partir de la dynastie des Tang (VII^e siècle), Zhongdian fut une étape pour les caravanes serpentant sur la «route du thé et des chevaux». A travers forêts épaisses, gorges encaissées et cols d'altitude, cet entrelacs de sentiers périlleux, 3 000 km au total, reliait en particulier les plantations du sud du Yunnan au Tibet central et à Lhassa, la capitale du royaume. Transportées à cheval, mulet, yak ou à dos d'homme, briques et galettes de thé, dont le célèbre pu'er, un thé noir réputé pour sa facilité de compactage et sa conservation, étaient troquées contre des fourrures et produits médicinaux mais aussi des chevaux de combat des hauts plateaux. Ces échanges, qui atteignirent leur apogée sous le règne finissant des Ming (XVII^e siècle), se poursuivirent jusqu'à la fin de l'Empire, début 1900.

●●● Bouddha, dont il suit les préceptes, a dit : «La seule loi de l'univers qui ne soit pas soumise au changement est que tout change, tout est impermanent.» Le père de Dakpa, Renchen Phuntsok, originaire de Zhongdian (future Shangri-La), traversa l'Himalaya pour fuir en Inde à l'époque du Grand Bond en avant (1958-1960), la politique édictée par Mao Zedong pour stimuler le collectivisme et qui engendra une famine qui tua plus de vingt millions de personnes. Laisant sur place son premier enfant, une fille, il donna naissance dans son pays d'accueil à l'élégant Dakpa, qui fut d'abord enfant moine entre 9 et 16 ans. «Mais comme j'aimais les films, la mode, la musique, j'ai préféré quitter l'habit religieux», poursuit-il.

Le haut-parleur d'un temple assène l'obligation d'acheter de l'encens avant d'aller prier

En 1987, Dakpa apprit que sa sœur vivait toujours en Chine. Profitant d'une période d'ouverture et de réformes économiques lancées par Deng Xiaoping, alors au pouvoir, il partit pour Zhongdian : «J'étais un des premiers Tibétains en exil à revenir, raconte-t-il. Le gouvernement nous a bien reçus, nous offrant la possibilité d'apprendre le chinois. J'ai aussi obtenu un poste au département des Affaires extérieures et des Religions.» En 1995, lors des réformes d'Etat permettant aux fonctionnaires de se lancer dans le secteur privé, Dakpa décida de se tourner vers le tourisme. Il suivit des formations au Népal, en Autriche et aux Etats-Unis financées par des aides étrangères et ses fonds propres. Après avoir travaillé pour différents hôtels de Shangri-La, Dakpa monta en 2003 avec des amis tibétains l'agence Khampa Caravan, ainsi que son restaurant, Arro Khampa, qui a donné ensuite son nom à l'un des plus prestigieux hôtels de la vieille ville. Voyant les bouleversements culturels engendrés au Tibet pendant les années 2000, Dakpa a aussi fondé récemment, avec un religieux, la Tibetan Thangka Academy. «Son but est de préserver et d'enseigner aux Tibétains, mais aussi aux étrangers, le savoir, les techniques et les matériaux utilisés pour réaliser les *thangka*, les peintures religieuses tibétaines», dit-il.

Aujourd'hui, le chantier de reconstruction du quartier historique de Dukezong est terminé. Mais 80 % des bâtiments détruits ont été rebâties au plus rapide et à moindre coût, dénaturant le caractère de la vieille ville et la transformant, disent les esprits chagrins, en une sorte de Tibetland, à l'image de la ville voisine, Lijiang. Les maisons qui ont poussé sont pour la plupart occupées par des migrants chinois venus de l'est du pays. La plupart d'entre elles abritent un restaurant ou une boutique vendant la même quincaillerie : tam-tams tibétains, peignes en corne de buffle et écharpes aux couleurs criardes. Comme le Barkhor, à ●●●

DÉCOUVREZ COCA-COLA ZERO SUCRES ZERO CAFÉINE



Le plaisir idéal
en fin
de journée !



SAVOURE L'INSTANT®

Sous réserve de disponibilité dans votre magasin.

POUR VOTRE SANTÉ, PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHYSIQUE RÉGULIÈRE.
www.mangerbouger.fr



La région a même ses vignes : trente hectares de cabernet sauvignon

Depuis cette colline plantée de panneaux solaires et de drapeaux à prières, on embrasse la nouvelle Shangri-La. En 2020, autoroute et chemin de fer relieront ce lieu créé de toutes pièces à la capitale du Yunnan.

●●● Lhasa, le cœur historique de Shangri-La a succombé à l'authentique en toc. Un étrange bâtiment doré ressemblant à un château d'eau domine le quartier : le plus grand moulin à prières du monde, haut de vingt et un mètres. Des forçats du loisir essayent de faire tourner ses soixante tonnes en hurlant des jurons. Juste à côté, le haut-parleur d'un temple gardé par un moine désabusé assène l'obligation d'acheter de l'encens avant d'aller prier. Même ambiance dans la vieille ville, au monastère de Songzanlin. Détruit en 1956 par les tirs de mortier communistes, il est en rénovation depuis 1997. Durant la journée, moyennant l'équivalent de vingt-cinq euros le ticket d'entrée, des touristes chinois armés de perches à selfies patrouillent le lieu saint, cherchant à se convaincre qu'ils en ont vraiment eu pour leur argent. Dans ce paradis perdu, inventé puis reconstitué pour le bonheur des opérateurs touristiques chinois, on ne peut s'empêcher de penser à cette phrase du sociologue Rodolphe Christin, auteur de *l'Usure du monde : critique de la déraison touristique* (éd. l'Echappée, 2014) : «Le tourisme est mondophage, il tue ce qui le fait vivre, il tue le monde qu'il déclare aimer.»

Malgré tout, Shangri-La continue à conserver des moments d'authenticité. Tel ce festival équestre annuel, où des cavaliers arrivant d'un peu partout

au Yunnan et des villages environnants se réunissent pour cinq jours de compétition dans le grand stade municipal de la ville. Sauf que, cette année, il pleut : les gradins sont à moitié vides. Qui plus est, il y a concurrence. La jeunesse locale a préféré aller suivre, à l'extérieur de la ville, la première course internationale de motocross, les «chevaux motorisés», comme disent les Tibétains.

Parmi les soixante concurrents venus d'Asie, un participant détonne, au guidon de sa Yamaha. C'est un Français de 42 ans, résidant à Shangri-La. Originaire de Bordeaux, Maxence Dulou est le directeur du domaine viticole Ao Yun, «Voler au-dessus des nuages», une exploitation située à quatre heures de voiture au nord de Shangri-La, sur les rives escarpées du Mékong. Là, Moët Hennessy (branche vins et spiritueux du groupe français LVMH) a trouvé l'emplacement idoine pour cultiver son cabernet sauvignon. Vinifiés de façon artisanale et naturelle, les raisins d'Ao Yun sont récoltés manuellement, sur des petites parcelles, par les Tibétains des hameaux environnants. «Nos trente hectares se répartissent sur quatre petits villages situés entre 2 200 et 2 600 mètres d'altitude», détaille Maxence en désignant avec fierté sa marqueterie de vignobles. Ce surprenant domaine des contreforts de l'Himalaya se déploie sous l'ombre majestueuse du Kawagarbo, une montagne de 6 740 mètres d'altitude qui marque la frontière entre la province du Yunnan et celle de la RAT. Aucun homme n'a jamais pu atteindre son sommet. En 1991, dix-neuf personnes, dont onze alpinistes japonais, ont tenté l'impossible. Ils ont tous péri lors de l'ascension. Peut-être est-elle là-haut, finalement, la vraie Shangri-La... ■

Constantin de Slizewicz

NOUVELLE FORD FIESTA

À PARTIR DE

139€
/mois**

LOA 48 MOIS, 1^{ER} LOYER DE 2 490 €.

COÛT TOTAL SI ACHAT : 14 083,29 €.

GRAND ÉCRAN TACTILE

AIDE AU STATIONNEMENT ARRIÈRE

AIDE AU MAINTIEN DANS LA VOIE

CLIMATISATION



Feel. Every. Fiesta. Moment.*

Go Further

**UN CRÉDIT VOUS ENGAGE ET DOIT ÊTRE REMBOURSÉ. VÉRIFIEZ
VOS CAPACITÉS DE REMBOURSEMENT AVANT DE VOUS ENGAGER.**

* Vivre. Chaque. Instant. Fiesta. **Exemple de location avec option d'achat d'une Nouvelle Fiesta 5 portes Trend 1.1 85 ch Type 05-17. Prix maximum au 27/06/17 : 15 950 €. Prix remis : 13 450 €. 47 **loyers de 138,07 €**. Kilométrage 10 000 km/an. Option d'achat : 5 104 €. Assurances facultatives. Décès dès 10,76 €/mois en sus du loyer. Coût de l'assurance : 516,48 €. Produit « Assurance Emprunteur » assuré par FACI, SIREN 479 311 979 RCS Nanterre, et FICL, SIREN 479 428 039 RCS Nanterre. Si acceptation par Ford Credit, RCS Versailles 392 315 776, ORIAS N° 07 009 071. Délai légal de rétractation. Offre non cumulable réservée aux particuliers pour toute commande de cette Nouvelle Fiesta neuve, du 01/12/17 au 31/12/17, dans le réseau Ford participant. **Modèle présenté** : Nouvelle Fiesta Vignale 5 portes 1.0 EcoBoost 100 ch S&S avec options, au prix remis de 19 750 €, 1^{ER} **loyer de 2 490 €**, option d'achat de 7 363 €, **coût total si achat : 21 396,67 €**, 47 **loyers de 245,61 €/mois**. **Consommation mixte (l/100 km) : 4,3. CO₂ (g/km) : 97** (données homologuées conformément à la Directive 80/1268/EEC amendée).

Ford France, 34, rue de la Croix de Fer – 78122 St-Germain-en-Laye Cedex. SIREN 425 127 362 RCS Versailles.





LES COULEURS DU PÉROU

Les déserts, les montagnes
et les forêts, avec leurs
innombrables variations,
ont fait du pays l'un
des champions du monde
de la biodiversité.

La photographe Luisa
Dörr a été inspirée par
cette exceptionnelle
mosaïque de paysages,
tout en nuances colorées.

**PAR JEAN ROMBIER (TEXTE)
ET LUISA DÖRR (PHOTOS)**

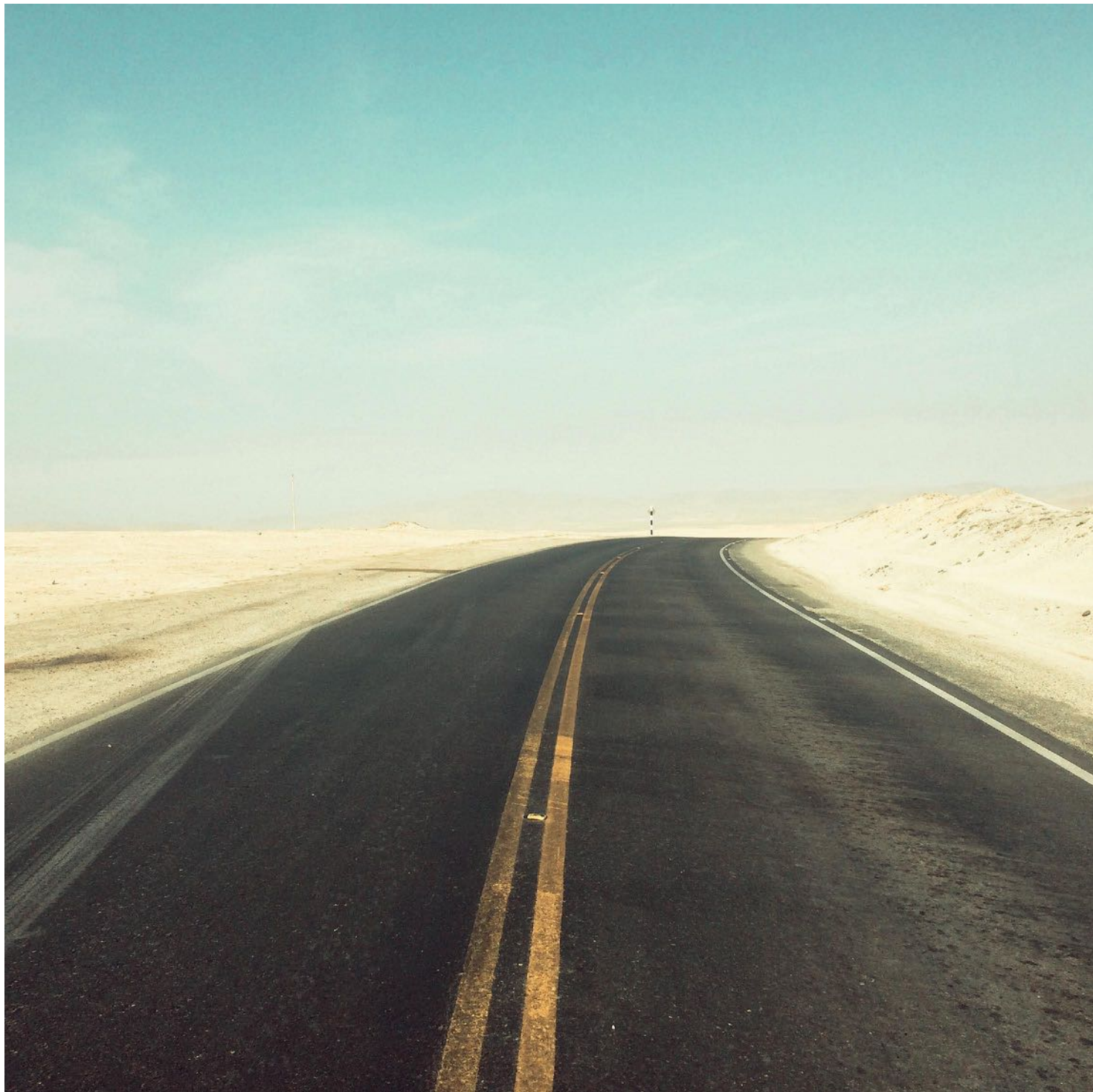
3 600 bassins déclinent la gamme du blanc
au brun : ce sont les salines de Maras, sur
les monts près de Cuzco, l'ancienne capitale
inca. Elles sont exploitées depuis un millénaire.



A l'occasion du carnaval, à la fin février, les habitants de la petite ville de Maras se livrent au rituel de la *yunza*. Le but : abattre, à la hache et à la machette, un arbre préalablement décoré et chargé de cadeaux.



C'est loin de tout, à 2 400 m d'altitude, que trône le joyau de la civilisation inca : le Machu Picchu (en h. à g.). Depuis la chute de cet empire, au XVI^e siècle, le développement du pays s'est déporté sur la Côte pacifique, où se situe Lima, la capitale (en h. à d.). Au-delà du versant oriental des Andes s'étend la forêt amazonienne (57 % du territoire), immense réservoir de biodiversité (ci-dessus).



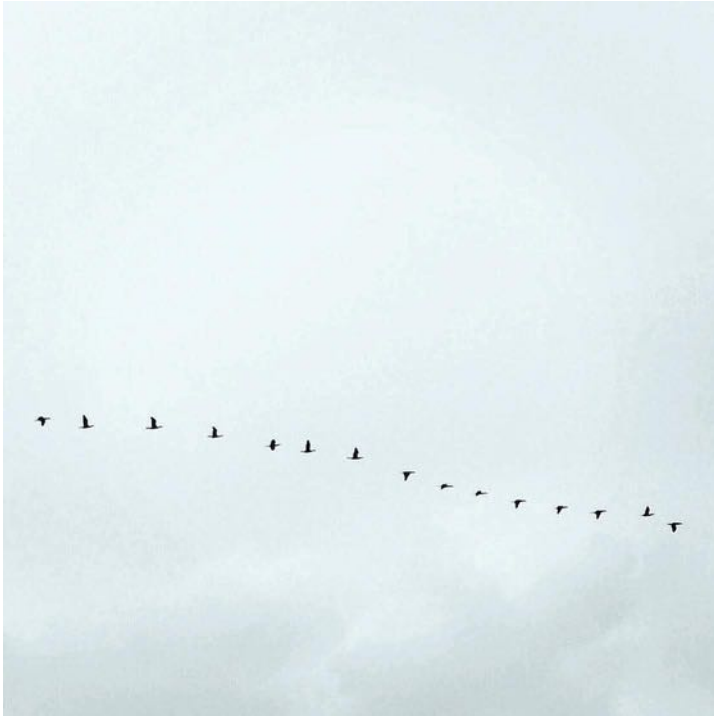
Une route au milieu d'un décor lunaire. Avec ses dunes à perte de vue, le désert de Paracas, qui borde l'océan Pacifique au sud de Lima, a des airs de Sahara. Depuis 1975, cette péninsule, l'une des plus arides du Pérou, est protégée au sein d'une réserve nationale.



Après une journée de travail à Cuzco, cette paysanne et Linda, son lama, rentrent à la maison. En toile de fond, dans les verts pâturages, on devine les vestiges de Sacsayhuamàn, une forteresse inca du XV^e siècle.



Bienvenue à Padre Cocha, sur la rive gauche du Nanay, un affluent de l'Amazone. Avec ses cases en bois et ses habitants, de l'ethnie Cocama, cette petite localité attire les écotouristes en quête d'une immersion en douceur dans la forêt vierge.



Sur le littoral, on trouve de grandes étendues sauvages, comme la réserve terrestre et marine de Paracas, refuge des pélicans, cormorans, sternes ou manchots de Humboldt (en h.)... La région andine, elle, est prisée des amateurs d'archéologie : ses vallées foisonnent de sites précolombiens, que l'on peut parfois rallier en train, comme ici, avec la ligne Cuzco-Aguas Calientes, terminus pour le Machu Picchu.



Connu dans l'Amazonie péruvienne sous le nom rassurant de *lagarto* («lézard» !), le crocodile est un mets prisé. Sur les étals d'Iquitos, la plus grande ville de la jungle, il est vendu à la découpe. Les morceaux les plus appréciés ? Les filets situés de part et d'autre de la queue.



Un animal de bât, mais aussi une source de laine et de viande : le lama est depuis toujours indissociable des populations de l'Altiplano. La vigogne, une espèce cousine et tout aussi emblématique des Andes, figure même sur le drapeau péruvien.

JAUNE, VERT, BRUN : C'EST AINSI QU'ON RÉSUME LA GÉOGRAPHIE DU PAYS

Dans l'art de marier les extrêmes, le Pérou est un virtuose. Sommets andins couronnés de neiges éternelles, déserts brûlants parmi les plus arides du globe, jungles tropicales mijotant dans une humidité record : derrière ses 2 400 kilomètres de rivages qui filent, presque rectilignes, le long du Pacifique, ce territoire de 1,3 million de kilomètres carrés – plus de deux fois la France – révèle une nature exubérante. Et celle-ci déploie, comme tirée du chapeau d'un magicien, une infinité de paysages, que dévoile, dans notre sujet, la photographe brésilienne Luisa Dörr. Dans ces décors majestueux cohabitent une flore et une faune d'une variété que l'on retrouve rarement dans un même pays : cactus et palétuviers, manchots et perroquets, ours et anacondas... Un foisonnement où les conquistadors du XVI^e siècle ont distingué trois grands ensembles,

Et lorsqu'on pénètre en Amazonie, on a le sentiment de s'enfoncer dans un océan de verts...» Une vision très simplifiée par rapport aux travaux du géographe péruvien Javier Pulgar Vidal. Dans une thèse présentée en 1941 devant l'Institut panaméricain de géographie, le chercheur avait distingué quatre-vingt-seize types d'écosystèmes, qu'il avait ensuite regroupés en huit grandes éco-régions fondées sur des différences d'altitude, de climat, de flore, de faune et de culture : *chala, yunga, quechua, suni, puna, janca, omagua et rupa*. «Symboliquement, Pulgar Vidal leur a donné des noms en quechua, explique Evelyne Mesclier, spécialiste du Pérou à l'Institut de recherche pour le développement. Une manière de réhabiliter les populations andines et amazoniennes.»

Les Incas furent les premiers à tirer parti de ce qui ne s'appelait pas encore la biodiversité, et les conquistadors, quant à eux, furent sidérés par la générosité de la nature. «La terre est extrêmement fertile et produit en abondance quantité de grains qu'on y peut semer [...], un boisseau de blé en peut produire jusqu'à [...] 200», s'extasiait Augustin de Zarate, le trésorier général de la vice-royauté du Pérou, dans un livre qu'il publia en 1555, après son retour en Espagne. Depuis, la science a confirmé ces observations. Et, malgré de graves atteintes à l'environnement (mines, déforestation, marées noires...), surtout en Amazonie, les chiffres donnent le vertige :

25 000 espèces de plantes différentes, dont 5 500 endémiques, soit 10 % de la flore mondiale. D'où l'abondance de ressources végétales : 3 000 variétés de pomme de terre, 600 de fruits, 36 de maïs... Pour la faune, le tableau est tout aussi impressionnant, avec 460 espèces de mammifères, 1 800 d'oiseaux, 4 000 de papillons... Des records qui placent le Pérou à la sixième position au palmarès mondial de la biodiversité. Et confirment que le mariage de la jungle, de la montagne et du désert côtier est des plus féconds. ■

Jean Rombier



LUISA DÖRR | PHOTOGRAPHE

Portraitiste, cette Brésilienne de 29 ans a réalisé pour le magazine américain *Time* un travail sur les femmes les plus influentes du monde. Au Pérou, elle a immortalisé les paysages avec son Smartphone.



Ce bronze de l'empereur inca Pachacutec, qui a régné au XV^e siècle, trône sur la place d'Armes de Cuzco.

repris par la suite par les géographes : la côte, la montagne et la forêt. Cinq siècles plus tard, c'est toujours ainsi que les écoliers péruviens apprennent la géographie de leur pays. Souvent avec une couleur pour chaque zone : le jaune pour la bande désertique du littoral, qui occupe 11 % de la superficie mais concentre l'essentiel de la population et de l'activité économique ; le brun pour les Andes, qui couvrent un tiers du territoire ; et le vert pour l'Amazonie, qui s'étend sur 57 % du pays mais n'est peuplée que par 13 % des 31 millions d'habitants. «Aujourd'hui encore, lorsque des Péruviens font connaissance, il arrive souvent qu'ils se présentent comme étant originaires de la *costa* ("côte"), de la *montaña* ("montagne") ou de la *selva* ("forêt")», indique Vincent Bos, spécialiste du Pérou à l'Institut des hautes études de l'Amérique latine.

En arpentant le pays, Luisa Dörr a été frappée par l'adéquation entre la nature et les teintes utilisées sur les cartes du Pérou. «Près de la mer, le désert tire sur tous les tons de l'ocre jaune, dit-elle. En montagne, avant les zones enneigées, c'est bien la palette des marrons qui saute aux yeux.



Retrouvez ce sujet dans «Echos du monde»

la chronique de Marie Mamgioglou, début décembre sur *Télématin*, présenté par Laurent Bignolas, du lundi au samedi, sur France 2.



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-regard-perou

Le Sud-Tyrol cherche les skieurs gourmets.

Le Sud-Tyrol vous cherche.



Découvrez le Sud-Tyrol. Le secret le mieux gardé des Alpes. Profitez de ce magnifique pays, offrant plus de 1 000 km de pistes sous 300 jours de soleil par an. Faites une pause en admirant les paysages spectaculaires que proposent les Dolomites et savourez le meilleur de notre gastronomie, fierté de toute la région. Glissez doucement vers le bonheur du Sud-Tyrol.

www.suedtirol.info/amoureuxdespistes

SÜDTIROL
Alpes italiennes

NEW YORK INÉDIT

EN HÉLICO, À LA NAGE, EN MÉTRO,
D'ÎLE EN ÎLE, À VÉLO...

DOSSIER DIRIGÉ PAR ALINE MAUME, NADÈGE MONSCHAU ET VOLKER SAUX



EN COUVERTURE

À LA VERTICALE EXACTEMENT

PAGE
62

LA DEUXIÈME VIE DU WATERFRONT

PAGE
74

«LE REFLET SOUTERRAIN DE MA VILLE»,
PAR DOUGLAS KENNEDY

PAGE
88

NEW YORK ARCHIPEL

PAGE
104

NEW YORK EN ROUE LIBRE

PAGE
110

On vient au parc J. Owen Grundy, sur la rive ouest de l'Hudson, pour admirer la tour One World Trade Center, nouvel emblème de la skyline de Manhattan.

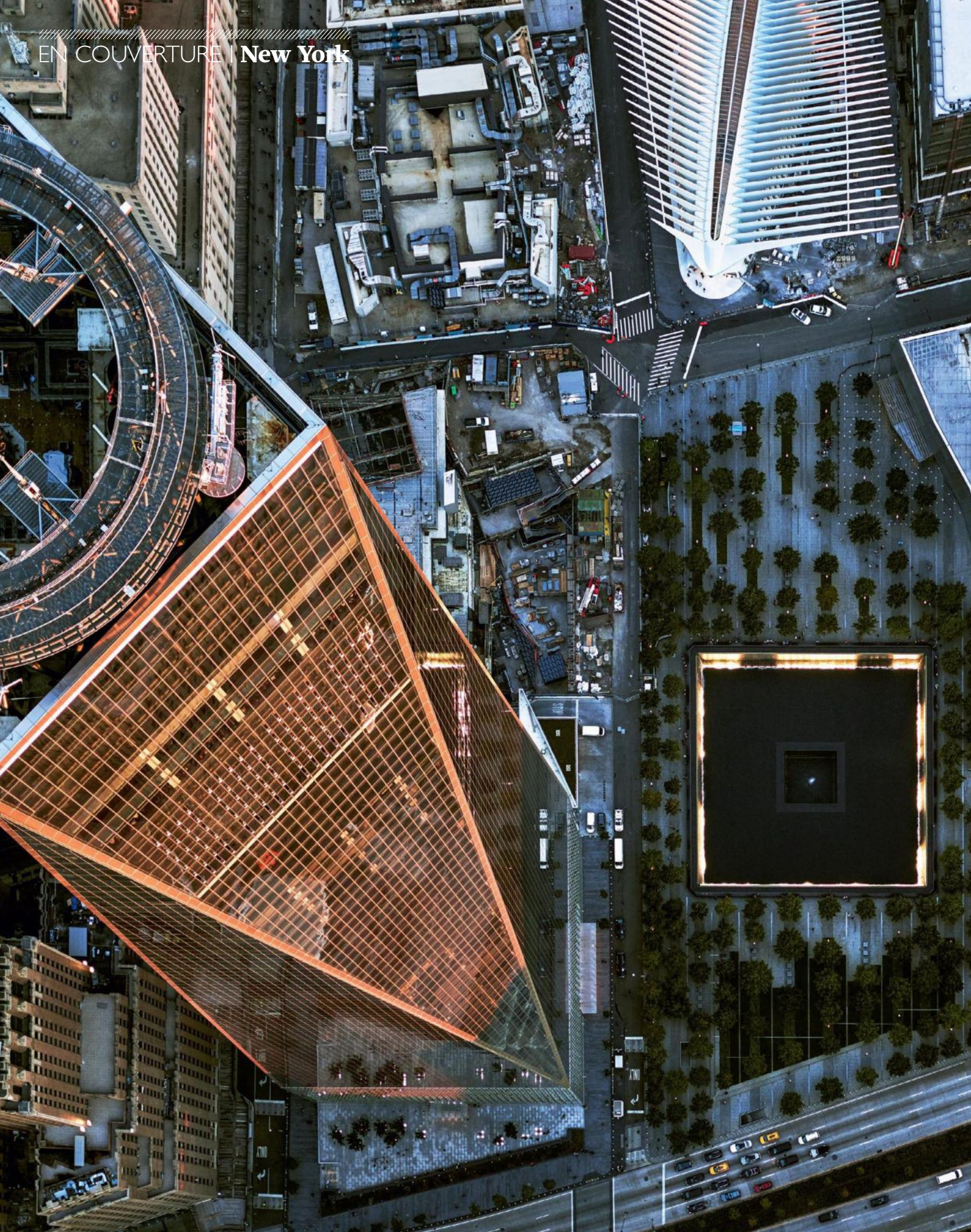


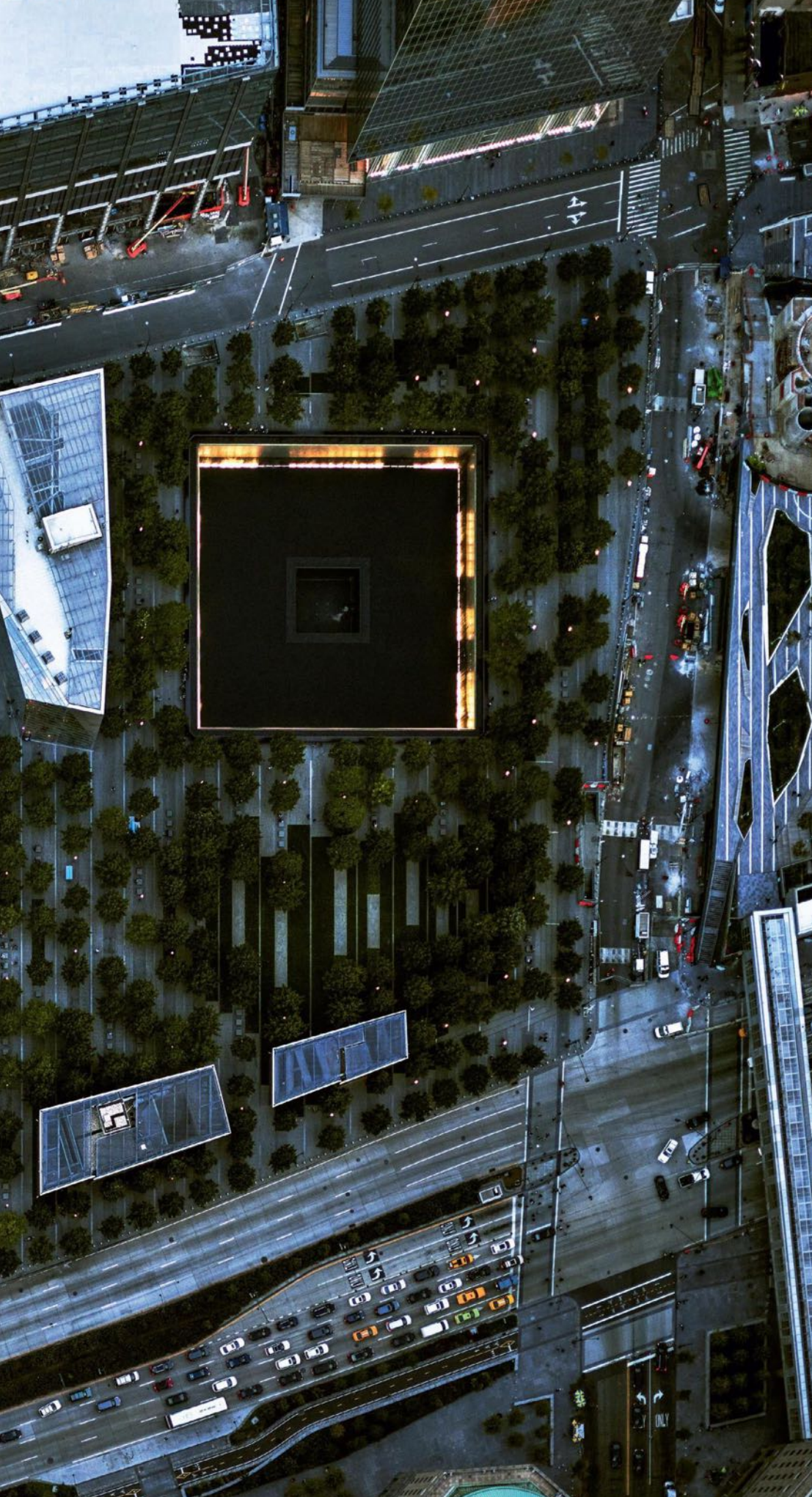
À la **VERTICALE** EXACTEMENT

ICI, EN MARCHANT DANS LES RUES, ON SE TORD LE COU POUR ESSAYER DE VOIR LA POINTE DES GRATTE-CIEL. UN PHOTOGRAPHE AMÉRICAIN PASSIONNÉ D'AVIATION, A FAIT L'INVERSE : IL A SURVOLÉ LA VILLE **EN HÉLICOPTÈRE**, POUR LA CAPTURER EN VUE PLONGEANTE.

PAR JEFFREY MILSTEIN (PHOTOS)

Le carrefour de Times Square, au croisement de Broadway et de la 7^e Avenue. L'immeuble au centre est l'ancien building du *New York Times*, qui a donné son nom à la place.



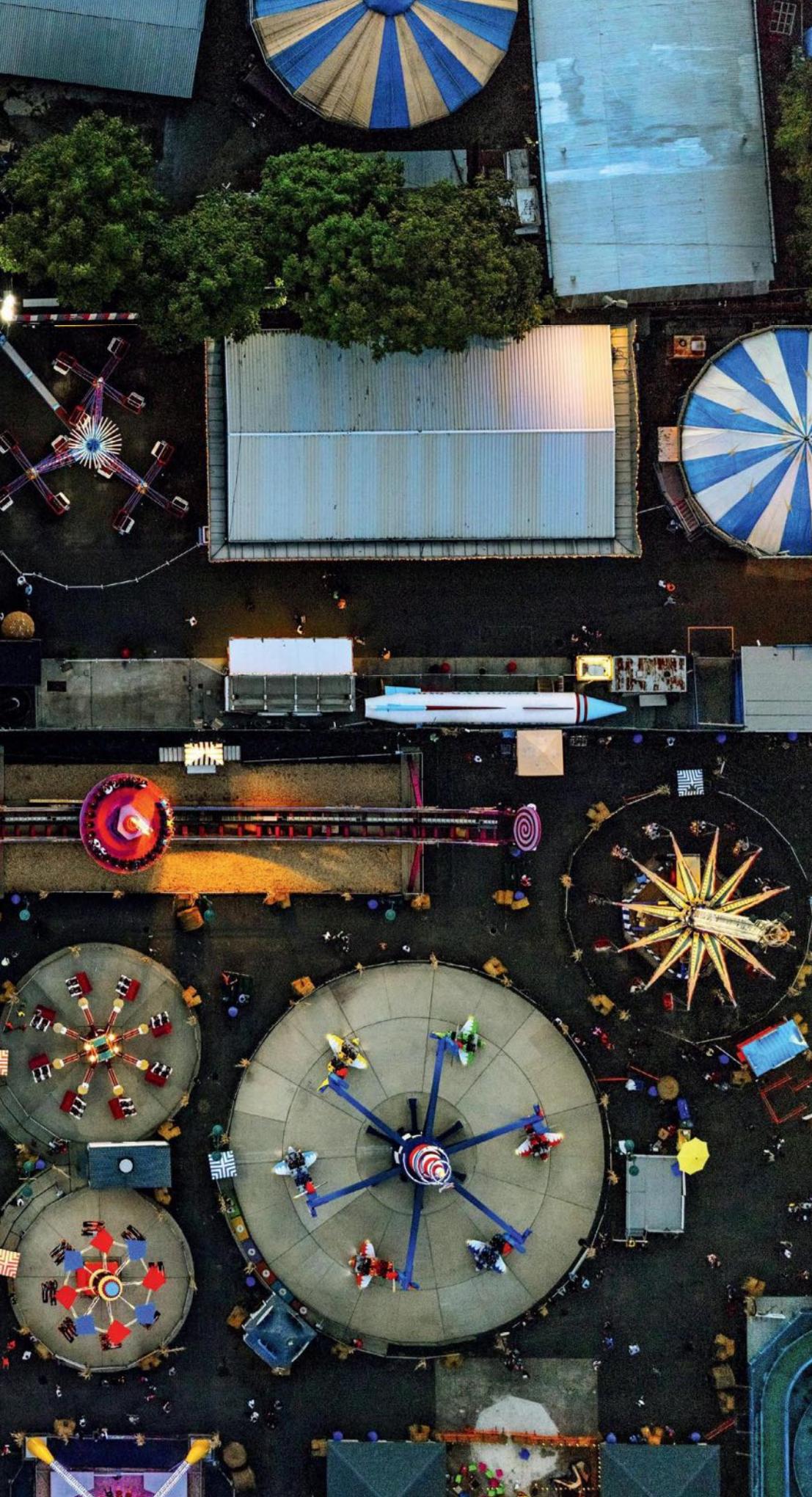


9/11 **MEMORIAL**

Ces deux bassins noirs marquent l'empreinte des tours jumelles effacées de la skyline lors des attentats du 11 septembre 2001, dans le sud de Manhattan. A gauche, le gratte-ciel du One World Trade Center, achevé en 2014, symbole de la résilience des Etats-Unis : il mesure 541 m, ou 1 776 pieds, comme l'année de l'indépendance américaine.

EN COUVERTURE | New York



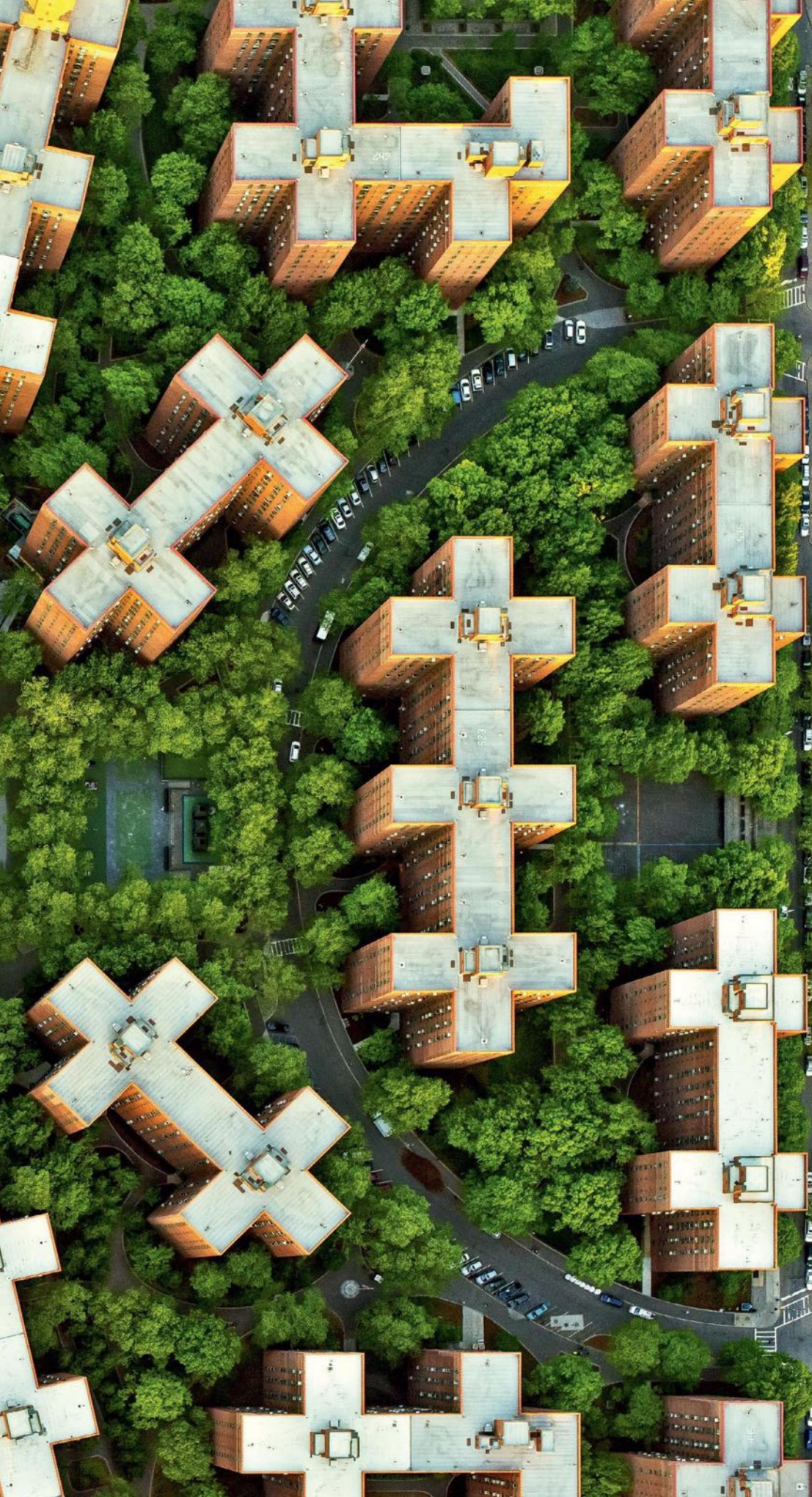


CONEY ISLAND

Dans la première moitié du XX^e siècle, cette ancienne île au sud de Brooklyn était le paradis des parcs d'attractions. Le quartier déclina après 1945, mais retrouve aujourd'hui de sa superbe. Certains manèges sont inscrits aux monuments historiques, telle la Wonder Wheel (en vert), une grande roue bâtie en 1920, icône de ce célèbre front de mer.



EN COUVERTURE | New York

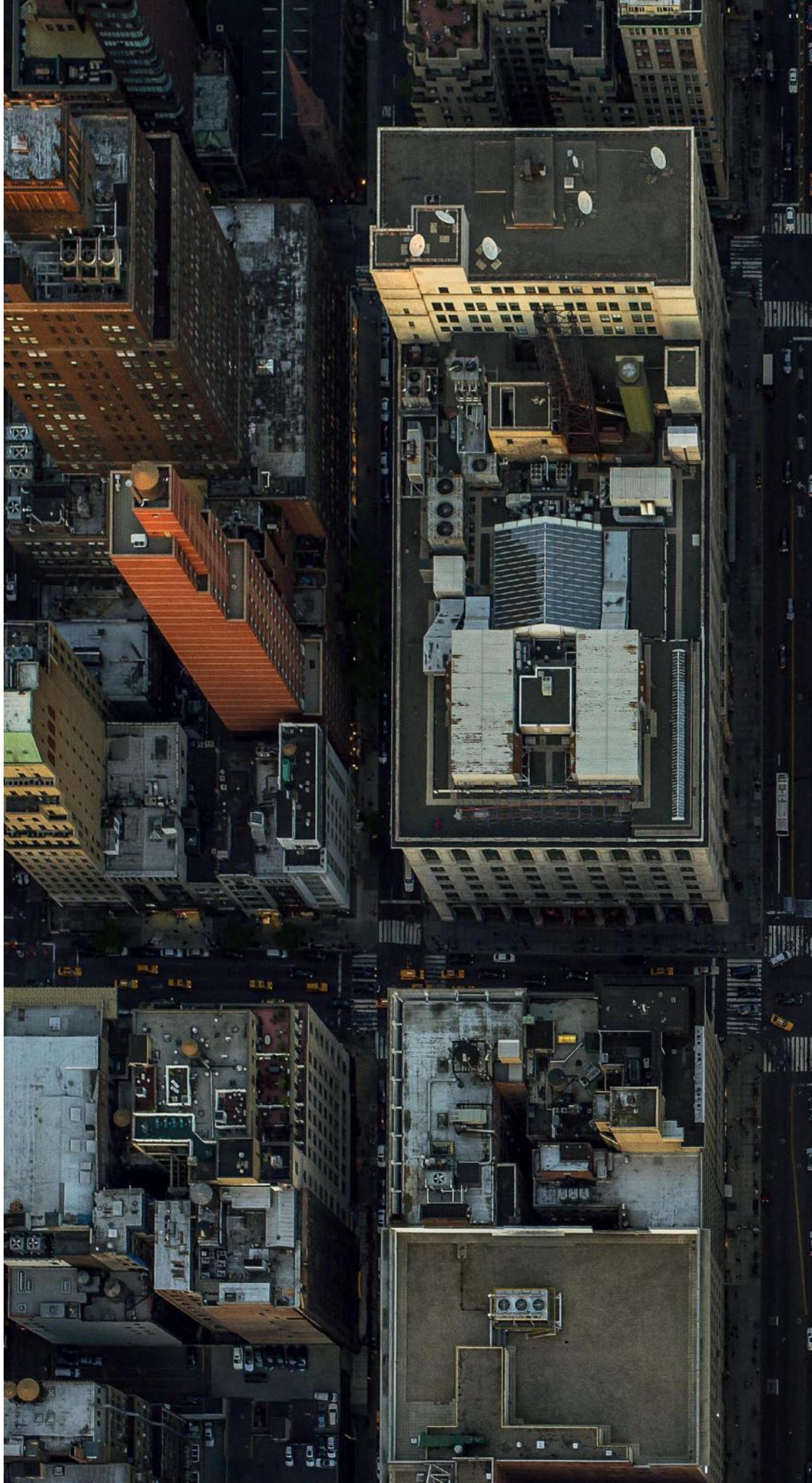


STUYVESANT **TOWN**

Massifs, carrés, les immeubles en brique de «Stuy Town» ont un côté austère. A son inauguration, en 1947, cette immense cité au bord de l'East River bénéficiait de loyers bloqués, accessibles aux classes moyennes. Aujourd'hui, plus de la moitié des logements s'y louent au prix du marché : autour de 3 500 dollars par mois pour un deux-pièces.

EMPIRE STATE BUILDING

Emblème absolu, il veille sur Manhattan du haut de ses 381 m (443 avec l'antenne). Le building Arts déco, érigé en 1930 par des ouvriers funambules au rythme de 4,5 étages par semaine et rendu célèbre en 1933 par le film *King Kong*, n'est «plus que» le troisième plus haut de New York. Mais la visite de sa terrasse du 86^e étage reste un must.



EN COUVERTURE | **New York**





EN COUVERTURE | New York



COLUMBUS **CIRCLE**

Le rigoureux plan en damier de Manhattan, fixé au début du XIX^e siècle par le Commissioners' Plan, souffre de quelques exceptions. Notamment l'avenue en diagonale de Broadway, qui croise ici la 8^e Avenue au niveau du rond-point de Columbus Circle. Ainsi que Central Park, havre de courbes et de verdure dans un monde à angles droits.





La **DEUXIÈME** VIE du **WATER** FRONT

NAGUÈRE, LES BERGES ÉTAIENT INSALUBRES. Désormais les New-Yorkais s'y prélassent. voire s'y baignent. Une enquête **À LA NAGE** ENTRE L'HUDSON ET L'EAST RIVER.

PAR TONY PERROTTET (TEXTE)

Le cri me parvient de la cabine du yacht : « Vas-y, saute ! Il ne va pas te pousser un troisième œil. » Pas vraiment ce que j'ai envie d'entendre alors que je suis sur le pont et que je rassemble mon courage pour un bain de minuit. C'est une nuit d'été parfaite : les eaux sombres lisses comme un miroir, l'air chaud qui enveloppe le pont d'une étreinte veloutée. Seul hic, nous ne sommes pas dans un petit coin de paradis sur la Côte d'Azur, la côte Turque ou Adriatique. A moins de 200 mètres, le reflet de la statue de la Liberté avec sa torche chatoie dans l'Hudson.

« Ici, c'est l'endroit le plus propre de tout le port de New York pour

nager, continue Avram Ludwig, l'imperturbable capitaine du yacht. Pas de trafic maritime, pas de barges, pas d'industrie. » Mieux encore, la marée est montante. L'aspect peu ragoûtant des voies fluviales de New York fait partie intégrante de la légende urbaine locale depuis les années 1920, quand l'industrialisation a contraint les ostréiculteurs de l'estuaire, les piscines flottantes et les établissements de bains à fermer. Woody Allen a même fait une blague sur les sous-marins allemands qui s'aventuraient au large des plages de Coney Island pendant la Seconde Guerre mondiale et qui se seraient ●●●



Gina LeVay

A Downtown Boathouse, on loue gratuitement son kayak pour voguer sur l'Hudson. Ce centre nautique géré par des bénévoles fait partie de l'Hudson River Park,



«UNE PROFONDE RESPIRATION, ET JE PLONGE LA TÊTE LA PREMIÈRE»

●●● dissous dans la pollution. «C'est vrai, quand j'étais gosse, je voyais flotter du papier toilette et des capotes, charriés par les canalisations de la 72^e Rue, reconnaît Ludwig, qui amarre son yacht l'été à Chelsea. Mais aujourd'hui, il y a quatorze usines de traitement des eaux et il n'y a plus rien à craindre.» Je n'ai plus qu'à y aller. Une profonde respiration et je plonge la tête la première, avant de partir à la brasse en direction du New Jersey.

Heureusement, je m'en suis sorti sans aucune démangeaison suspecte. J'ai même vécu cet instant comme une libération : l'impression d'être un Indien de la tribu des Lenapes, ceux-là mêmes qu'en 1609 l'explorateur Henry Hudson racontait avoir vus venir à la rencontre de son navire, le *Halve Maen*

[«demi-lune», en néerlandais], «certains en canoë, d'autres à la nage». Et comme pour beaucoup de New-Yorkais qui redécouvrent l'eau qui les entoure, après cela, ma relation à la ville a été transformée à jamais. Quand j'ai emménagé à Manhattan en 1990, rien ne rappelait la présence des nombreuses îles (des cinq boroughs – «arrondissements» –, seul le Bronx se trouve sur le continent) ni des 835 kilomètres de côtes. Les entrepôts de l'Hudson et de l'East River étaient ●●●

DEPUIS PEU, LES HABITANTS RÉALISENT QU'ILS VIVENT SUR L'EAU

le plus grand espace vert de la ville (220 ha) après Central Park, créé en 1998.



Charles Sykes / AP - Sipa

●●● à l'abandon, les jetées s'effondraient, les chantiers navals étaient livrés à la rouille.

Tout cela est de l'histoire ancienne. Depuis, non seulement des milliards de dollars d'argent public ont été investis dans le nettoyage de l'eau, mais aussi des douzaines de projets, petits et grands, visent à faire revenir peu à peu le front de mer moribond à la vie. L'administration de l'Hudson River Park a lancé le mouvement en 1998, transformant la rive ouest de Manhattan en espace vert avec pistes cyclables, aires de jeux pour enfants, jardins

et minigolf. Un succès qui a encouragé d'autres projets, ailleurs dans la ville, dont différents parcs paysagers donnant sur l'East River, à la fois côté Manhattan et côté Brooklyn, et la renaissance d'une ligne de ferries. En 2010, l'équipe municipale de Michael Bloomberg a rendu public un plan décennal pour le front de mer qui lui a valu de nombreux prix, faisant de New York un modèle de renouveau urbain. Aujourd'hui, il est difficile de suivre la trace de chacun des projets : dans l'anarchie new-yorkaise, ils sont souvent le fruit d'efforts désordon-

En 2012, l'ouragan Sandy avait submergé une partie des berges, comme cette station de *yellow cabs*, les célèbres taxis jaunes. Aux premières loges, le *waterfront* est une zone très vulnérable au réchauffement climatique.

nés de l'Etat et de la ville, de l'initiative privée et de mécènes excentriques.

«Les gens aiment bien dire du front de mer qu'il est le sixième borough de New York mais, en réalité, c'est le premier, remarque Joshua Laird, le commissaire des parcs nationaux du port de New York (une vingtaine de sites). Il était là avant la ville, et lui a permis de se développer.» Pour avoir une petite idée de ce à quoi ressemblait jadis ce territoire, il suggère de se rendre à la Gateway National Recreation Area, à Brooklyn. «La seule réserve de vie sauvage d'Amérique accessible en métro», dit-il. Comme Eric W. Sanderson le souligne dans *Manhattan : A Natural History of New York City* [éd. Abrams, 2013, en anglais], les explorateurs

EN OUBLIANT LES HLM ALIGNÉES AU LOIN,
ON SE CROIRAIT DANS LA CAMBROUSSE



Gina LeVay



L'activité portuaire s'est peu à peu tournée vers le tourisme avec les ferries de croisière ou les *water taxis* (ci-dessus). Il reste bien quelques terminaux de porte-conteneurs, comme celui de Red Hook à Brooklyn (ci-contre), mais le trafic commercial a perdu du terrain.

avaient trouvé ici un écosystème plus riche que les bassins de l'Amazone ou du Congo d'aujourd'hui. Les rives étaient couvertes d'une forêt dense, qui abritait renards, castors et chats sauvages, et tant de grenouilles et d'oiseaux qu'il était difficile pour les pionniers de s'endormir avec un tel vacarme. Les premiers négociants en fourrure hollandais, qui fondèrent la Nouvelle-Amsterdam en 1624, s'émerveillaient de la « douceur de l'air », des jolies plages regorgeant d'huîtres et des eaux grouil-lant de poissons.

Quand, au sortir du métro, on arrive dans la baie de Jamaica, avec ses marais et ses îles, qui fait

LES OISEAUX MIGRATEURS PASSENT L'HIVER DANS LA BAIE DE JAMAICA

partie d'un grand parc national bordé par la péninsule de Rockaway et doté de son propre terrain de camping, on pourrait se croire dans la cambrousse, à condition de faire abstraction de la rangée de HLM alignées au loin et des 747 décollant de l'aéroport JFK. « Chiche ? » demande John Daskalakis, un ranger du parc, alors que nous lorgnons les vagues agitées. « Pour gagner les coins les plus sauvages, il faut pagayer en kayak sur

environ un kilomètre et demi, face au vent. » Et de crier ensuite, alors que nous étions en pleine action : « On sent bien la tension urbaine qui disparaît peu à peu ! » Dans les années 1800, ces îles

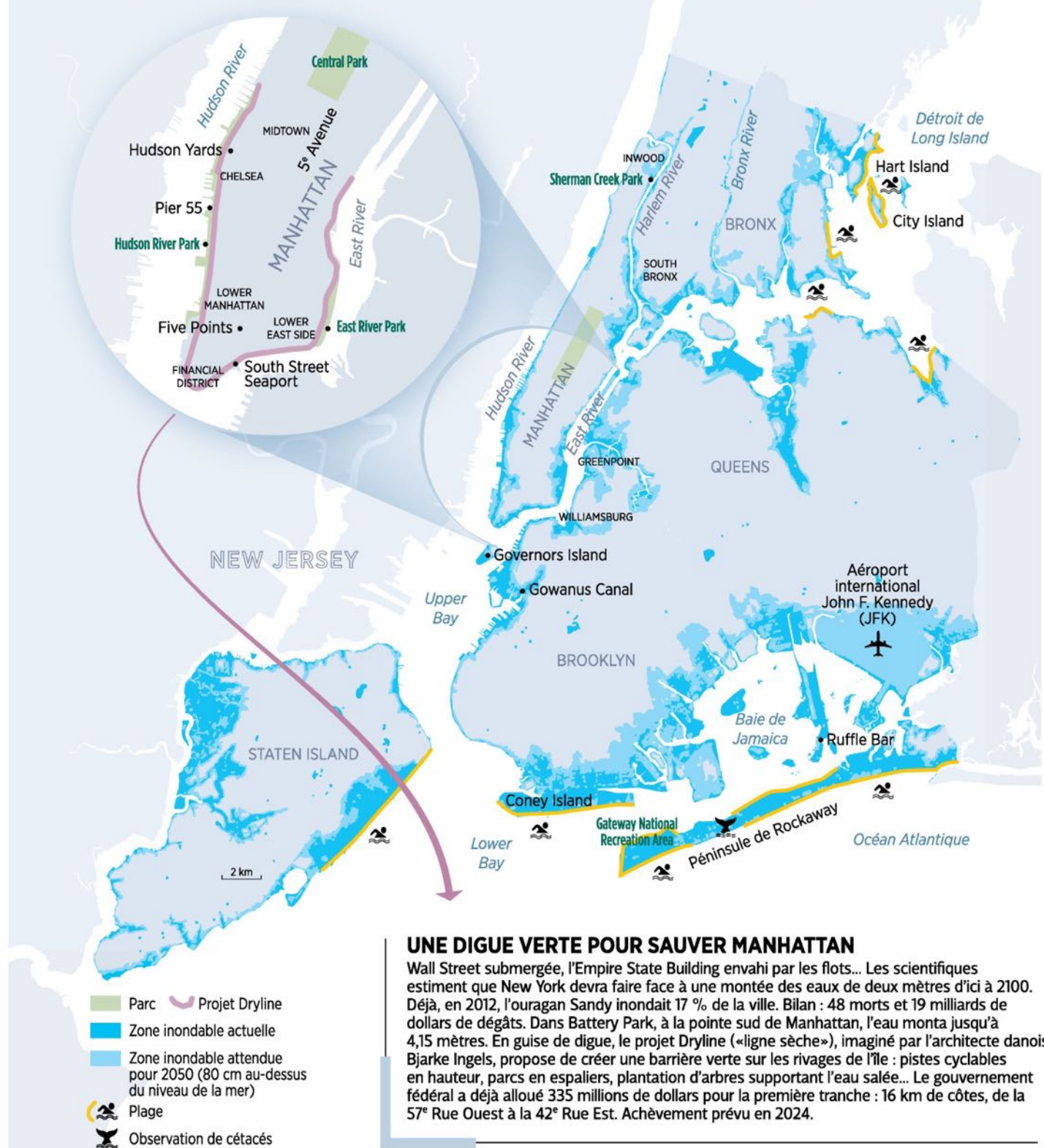
étaient peuplées d'un millier d'habitants, de pêcheurs et de chasseurs de canards, et il n'y avait pas de barges industrielles. Elles abritèrent même une colonie d'artistes dans les années 1930. « L'absence d'eau potable a mis fin à leur aventure, remarque mon accompagnateur. Les artistes manquent de sens pratique. » Peu à peu, la qualité de l'eau a dégénéré et le commerce a périéclité. En 1972, une ville de New York en quasi-faillite a fait don de cette dépendance semi-déserte au National Park Service.

Nous nous sommes finalement échoués sur une langue de sable recouverte de marais, appelée Ruffle Bar. Avec leurs criques et leurs étangs d'eau douce, les îles de la baie fournissent un habitat irremplaçable pour les ●●●

→ **REPÈRES** ←

DES RIVAGES MÉTAMORPHOSÉS MAIS FRAGILES

Au long des 800 kilomètres de côtes, municipalité et investisseurs privés transforment les berges en lieux de détente. Des projets qui tiennent compte du changement climatique.



À HARLEM OU DANS LE SOUTH BRONX AUSSI LA NATURE REVIENT

●●● oiseaux migrateurs, dont beaucoup descendent ici l'hiver en provenance du cercle arctique. Aigrettes, oies sauvages, mais aussi cormorans ou limules... «Les gens ne se rendent pas compte à quel point tout est sauvage par ici, remarque John Daskalakis. C'est incroyable de voir combien la nature exulte au milieu de Brooklyn.» Il a suffi d'un petit coup de pouce pour qu'elle reprenne ses droits dans d'autres recoins improbables de la ville. En 2003, le New York Restoration Project, à l'initiative de la chanteuse Bette Midler, a entrepris de restaurer deux hectares le long de la Harlem River, dans le quartier miséreux d'Inwood. Le parc de Sherman Creek offre ainsi au visiteur des espaces boisés, des zones humides et des prés salés. Cette année, sur les rives du South Bronx, le Haven Project fournira lui aussi une bouffée d'air pur, dans la circonscription la plus pauvre du pays. «L'écosystème de l'estuaire de l'Hudson était l'un des plus riches de la planète, commente Deborah Marton, directrice du New York Restoration Project. L'environnement est résilient.»

New York s'est toujours appuyé sur le commerce maritime, même si la ville n'en a plus qu'un souvenir brumeux, son élan de croissance laissant peu de place au sentimentalisme. Dans ce qui est aujourd'hui le Financial District, le quartier d'affaires à la pointe sud de Manhattan, les rues qui sinuent entre les gratte-ciels ont pris la place des anciens sentiers partant des docks, jadis

LE PARC DE SHERMAN CREEK OFFRE PRÉS SALÉS ET ZONES HUMIDES

empruntés par les vaches des colons hollandais. Quelques vestiges chimériques de l'ère coloniale subsistent toutefois. On peut encore visiter ce qui est, pense-t-on, la plus vieille voie pavée de la ville, Stone Street, dont les dalles en forme de pierres tombales, connues sous le nom de «pavés belges», avaient servi de lest aux navires arrivant d'Europe. On peut aussi voir l'endroit où vivait jadis le capitaine Kidd [un fameux pirate écossais, au 119 Pearl Street]. Tout près [au 85 Broad

Street], on peut apercevoir, sous une vitre encastrée dans le trottoir, les fondations de la Lovelace Tavern, un bar qui appartenait à un gouverneur britannique qui opéra entre 1670 et 1706.

La zone de South Street Seaport [côté East River] est aujourd'hui en travaux. La Howard Hughes Corporation a entrepris de la rénover intégralement et d'y implanter boutiques de luxe et restaurants. Le quartier a bien changé. Dans les années 1850, les voyous du bidonville de Five Points y rôdaient, à la nuit tombée. «Les New-Yorkais n'ont jamais réussi à se défaire de ●●●



Photos : Gina LeVay



Des espaces «récréatifs», un concept très américain, redonnent vie aux docks autrefois malfamés. Fuyant le tumulte, les New-Yorkais réinvestissent les berges de l'Hudson (ci-dessus) et de l'East River à Brooklyn (ci-contre).



Photos : Gina LeVay

Les *roaring twenties*, les années folles version américaine, revivent sur Governors Island lors de la Jazz Age Lawn Party. Hier à l'abandon, cette île, à dix minutes de ferry de Manhattan, est devenue l'une des escapades préférées des New-Yorkais.

●●● l'idée que les docks sont un décor lié au vice et au crime, commente Rachel Klingberg, l'une des responsables de l'association New York Nineteenth Century. A l'époque, la ville prospérait grâce aux échanges de marchandises. Mais si la 5^e Avenue est devenue l'adresse la plus huppée, c'est parce qu'elle se trouvait loin du rivage. » Durant cet âge d'or, les voies fluviales de New York ont toutefois commencé à être utilisées pour le loisir. C'est l'époque où les « barons voleurs » amarraient leurs yachts de luxe dans le haut de Manhattan pour des croisières vers les rivages voluptueux du détroit de Long Island. Des piscines flottantes furent installées, accessibles même aux moins for-

tunés ; des barges à huîtres furent attachées près des jetées ; le métro aérien rendit accessibles les plages de Brooklyn et des bateaux de plaisance commencèrent à sillonner les fleuves.

Aujourd'hui, le regain d'engouement pour les loisirs aquatiques se manifeste notamment à Governors Island, un terrain stratégique qui fut pendant des siècles un pré carré de l'armée américaine et des garde-côtes. Dans le sud de l'île, le projet dit du « milliard d'huîtres » vise à restaurer les anciens récifs d'huîtres jadis implantés dans les 90 000 hectares de l'estuaire de l'Hudson. Le projet a émergé suite à d'autres initiatives liées à l'environnement, amorcées en 2008 par l'Urban As-

sembly New York Harbor School, un lycée public unique en son genre, qui propose un cursus incluant des disciplines comme la voile, la plongée, la biologie marine et l'aquaculture. Le directeur du programme, Peter Malinowski, âgé de 32 ans et fils d'un ostréiculteur du détroit de Block Island, fait visiter un labo qui aurait enchanté le docteur Frankenstein, rempli de cuves de plus de 220 litres reliées par les tuyaux en plastique et qui contiennent des huîtres à tous les stades de leur développement. « On récupère les coquilles auprès des restaurants », explique-t-il en repêchant un mollusque. Les naissains sauvages s'accrochent à l'intérieur. Puis, quand ils ont généré leurs propres coquilles, on les implante dans le port. »

A ce jour, 16,5 millions d'huîtres ont ainsi été réintroduites entre Governors Island et la Bronx River

SUR LE SCEAU DE LA VILLE : UN INDIEN ET UN MARIN MUNI D'UNE SONDE NAUTIQUE

– on est encore loin du milliard prévu par le projet. «Jadis, les huîtres couvraient 80 000 hectares de baie, donc, forcément, ce que nous faisons n'est qu'une goutte d'eau, confesse Peter Malinowski. A vrai dire, on aurait même dû appeler ça le projet "cent milliards d'huîtres".» Il explique aussi que la qualité de l'eau à New York s'est considérablement améliorée lors des dernières décennies, puisqu'on arrive maintenant à y trouver des aloses, des bars rayés géants et des esturgeons (même si leur consommation doit être limitée à un par mois et reste totalement déconseillée aux enfants et aux femmes enceintes). En revanche, la douzaine d'huîtres de Williamsburg à déguster au restaurant, ce n'est pas pour tout de suite. «Manger les coquillages d'ici est toujours illégal, c'est un coup à tomber malade, soupire Pete Malinowski. Tant que les eaux usées s'écouleront dans le port, ce ne sera même pas la peine d'en parler. Il suffit de cinq millimètres de pluie pour que les évacuations débordent.»

Le rivage n'a vraiment joué son rôle à plein qu'après 1898, quand les différentes municipalités et la ville indépendante de Brooklyn ont été fondues avec Manhattan, pour former le New York moderne. «Le but de ce rapprochement était de fédérer les installations portuaires sous une seule et même bannière administrative, souligne Michael Miscione, historien officiel du borough de Manhattan. En fait, s'il n'y avait pas eu le port, New York tel que nous le connaissons aujourd'hui n'existerait pas.» Et de faire remarquer qu'on en trouve encore la preuve sur le sceau de la ville, où figurent un Indien et un marin muni d'une sonde nautique, une ligne lestée servant à mesurer la profondeur de l'eau. Au XX^e siècle, la ville est devenue le cœur battant du commerce maritime. Le monde était ébloui par l'image futuriste de ces énormes paquebots et navires de

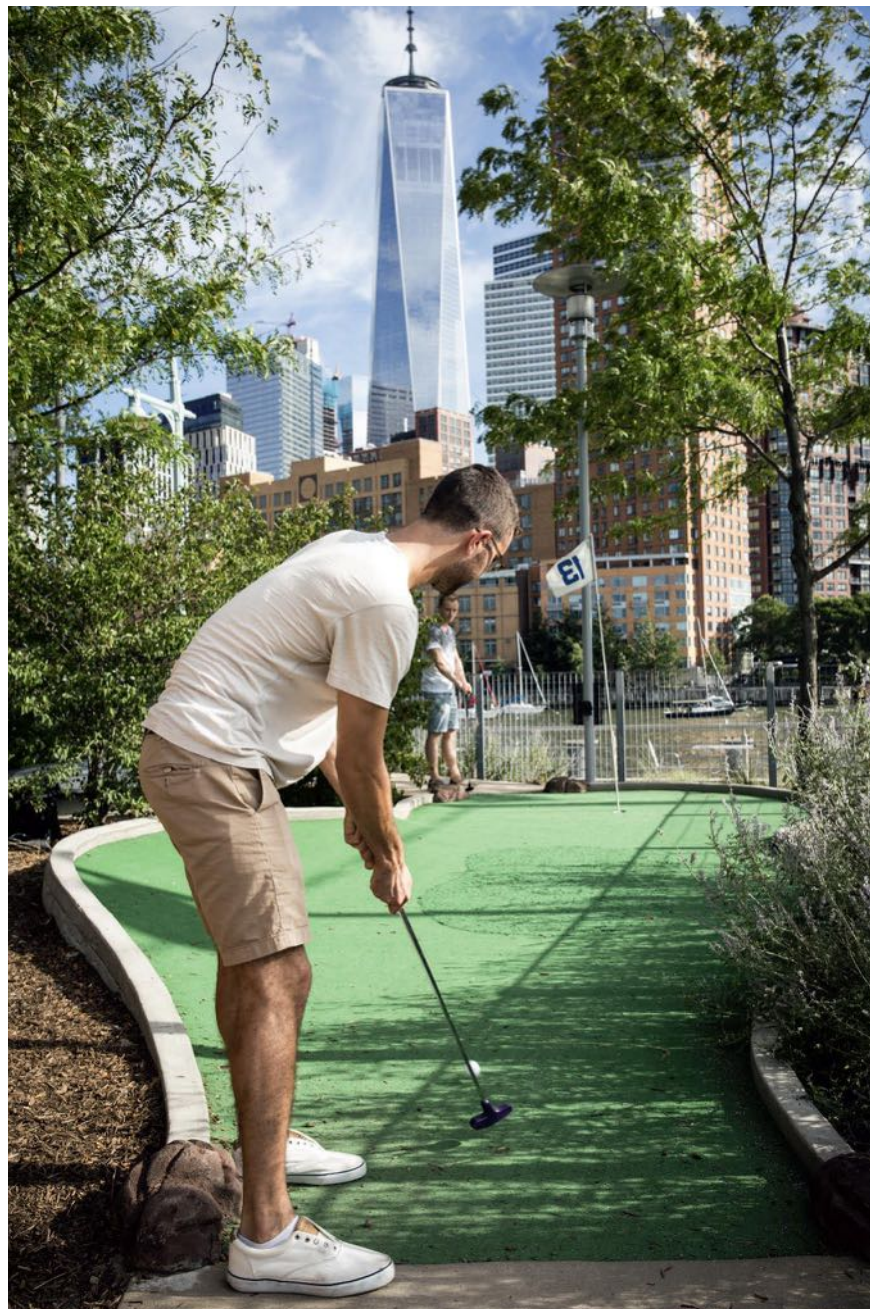
marchandises alignés sur les quais de l'Hudson, avec les gratte-ciel de Midtown en arrière-plan. Le réalisateur allemand Fritz Lang y trouva l'inspiration pour son film *Metropolis*.

Alors que le courant fait dériver nos kayaks vers le sud, c'est le renouveau du front de mer qui fait son cinéma sous nos yeux. Avec l'Hudson River Park, un succès, la ville a gagné le deuxième espace à ciel ouvert après Central Park ; en 2003, un immeu-

ble d'habitation avant-gardiste signé Richard Meier a donné le coup d'envoi d'une ruée vers les rives, bientôt surnommées la Gold Coast par les professionnels de l'immobilier. Désormais, des grues tournoient au-dessus de bâtiments toujours plus luxueux et du vaste chantier des Hudson Yards, onze hectares déployés sur un ancien site ferroviaire, le plus grand projet immobilier privé de l'histoire américaine. La créativité semble sans limite. Barry Diller, magnat de l'industrie du divertissement, finance un parc extraordinaire de 170 millions de ●●●

Les célèbres jetées (piers), dédiées à l'industrie au début du XX^e siècle, sont métamorphosées. Le Pier 25 accueille des terrains de volley et un minigolf avec vue sur le One World Trade Center.

LA DOUZAIN D'HUÎTRES DE L'EAST RIVER AU MENU ? PAS POUR MAINTENANT





Artie Raslich / Gettyimages

LE RETOUR DES BALEINES À BOSSE DANS LA BAIE

Les écureuils de Central Park et les renards du Queens ont désormais un concurrent de taille : la baleine à bosse, qui a récemment fait son entrée parmi la faune new-yorkaise. En novembre 2016, un spécimen se donnait en spectacle près de Liberty Island, au sud de Manhattan (photo). Des témoins l'ont vue remonter l'Hudson jusqu'au pont George Washington. Autant dire en ville ! Le retour du cétacé dans la baie est un phénomène d'autant plus remarquable qu'il n'était pas survenu depuis un siècle environ. L'amélioration de la qualité de l'eau, grâce aux efforts d'assainissement produits depuis les années 1960, et l'abondance de poissons qui en résulte y sont pour beaucoup. Les algues et le plancton se sont multipliés, attirant en nombre le menhaden (petit poisson gras de la famille du hareng que la baleine apprécie). En octobre dernier, à bord de l'*American Princess*, Paul L. Sieswerda avait de quoi se réjouir : « Nous avons vu cinq baleines et douze dauphins au large de Rockaway Beach ! » Ancien directeur de l'Aquarium de New York, il préside l'association Gotham Whale, qui observe la vie marine autour de la mégapole depuis 2011 : « Avant cette date, il était rare d'en apercevoir autour de New York, explique-t-il. Mais leur nombre a doublé chaque année jusqu'en 2014. Nous en avions alors comptabilisé 104. Et leur nombre continue d'augmenter, mais moins vite : en 2016, nous en avons vu 165. » Seules ombres au tableau : les risques liés au trafic maritime et aux faibles profondeurs : en avril dernier, une baleine à bosse de sept mètres s'est échouée à Rockaway Beach.

Pour en savoir plus et voir les baleines : gothamwhale.org et americanprincesscruises.com

... dollars sur une plateforme offshore, destiné à remplacer le Pier 55 en ruine, le quai où débarquèrent les survivants du *Titanic* en 1912 (ils furent hébergés dans l'hôtel Jane, tout proche) ; et des plans sont en cours pour transformer la jetée abandonnée de la compagnie maritime Cunard Line en complexe commercial, où l'on trouvera la plus grande aire de restauration des Etats-Unis, placée sous la houlette d'Anthony Bourdain [célèbre chef cuisinier américain].

De l'autre côté de Manhattan, c'est un plan à 335 millions de dollars qui a été approuvé l'an dernier pour dessiner l'East River Park, avec ses accotements en terre, sa végétation résistante à l'eau salée et ses barrières anticrues escamotables. Surnommé la Dryline, la « ligne sèche » [voir cartel], le nouveau parc protégera le Lower East Side en cas de désastre du type ouragan Sandy et, par beau temps, il fournira un élégant espace récréatif au bord du fleuve. Depuis 2007,

BIENTÔT UN PARC OFFSHORE LÀ OÙ DÉBARQUÈRENT LES RESCAPÉS DU *TITANIC*

une association à but non lucratif, la Waterfront Alliance, s'efforce de coordonner les idées disparates et la gestion du rivage. « En ce XXI^e siècle, il faut quelqu'un qui décide pour les berges, explique son président, Roland Lewis. Des décennies durant, leur sort était aux mains du commerce. Mais maintenant, c'est nous, les habitants, qui en sommes propriétaires et qui faisons les choix. » L'activité a été balkanisée en une myriade de secteurs. « Il nous faut un plan global, remarque Roland Lewis. L'eau est une richesse qui dort et qui va rendre New York encore plus attractif. Elle devrait faire partie de la ville autant qu'à Rio ou à Hongkong. »

Les installations flambant neuves n'enchantent pas tout le monde. « Je suis du genre romantique, explique Ben Gibberd, auteur de *New York Waters : Profiles from the Edge* [éd. Globe Pequot Press, 2007, en anglais]. Moi, j'aimais bien le vieux port avec ses remorqueurs, ses quais décatés et cette sensation de délabrement

LES VIEUX DOCKS ONT LAISSÉ PLACE À UN STUDIO DE CINÉMA

qui s'en dégageait. C'était tellement beau ! » Le Brooklyn Navy Yard, ouvert en 1801, fut le premier chantier naval des Etats-Unis. Ces deux dernières décennies, il a connu un essor fulgurant, grâce à 330 locataires et 7 000 employés qui redonnent vie au lieu. La plupart ne sont plus ouvriers, ils travaillent dans l'électronique ou les arts, par exemple dans le premier studio de ...

AIRFRANCE



FRANCE IS IN THE AIR



AU DÉPART DE PARIS

NEW YORK

JUSQU'À

7 VOLS

PAR JOUR

AIRFRANCE KLM

AIRFRANCE.FR

France is in the air : La France est dans l'air. Renseignez-vous sur airfrance.fr, au 36 54 (0,35 € TTC/min à partir d'un poste fixe) ou dans votre agence de voyages.



Gina LeVay

DANS L'ANCIEN CHANTIER NAVAL DE BROOKLYN, ON FAIT POUSSER DES LÉGUMES

Des aliments frais – et bio – poussent depuis 2012 sur le toit d'un immeuble de douze étages dans l'ancienne zone industrielle de Brooklyn Navy Yard, en pleine mue. Un jardin de 6 000 m², irrigué grâce aux eaux de pluie.

●●● cinéma construit à New York depuis l'ère du muet. On y trouve aussi des éléments contemporains particulièrement «brooklynnesques», comme une distillerie-boutique de whisky ou une ferme sur les toits, la Grange de Brooklyn, qui, après les fortes pluies d'été, se transforme en Venise miniature. L'ancien chantier naval oscille désormais harmonieusement entre passé et présent, agrémenté de touches high-tech, comme des lampadaires éoliens, des compacteurs d'ordures solaires et le seul musée certifié LEED platine (un label de haute qualité environnementale) de New York, empli d'objets remontant à la glorieuse époque ma-

UN MUSÉE «VERT» EST DÉDIÉ À LA GLORIEUSE ÉPOQUE MARITIME

ritime de la ville. Plus de quarante artistes ont ici leur atelier, dont Pamela Talese, la fille de l'écrivain Gay Talese, dont les peintures évoquent les paysages lugubres du port (une série est intitulée «La rouille ne dort jamais»). Pour

elle, le site du chantier naval représente un microcosme de toute la ville. «On y trouve une confluence de cultures incroyables, dit-elle, balayant de sa brosse une toile représentant un phare flottant.

Ici, il y a des juifs hassidiques, des Jamaïquains, des Italiens, des dockers, de vieux marins qui viennent pêcher. Ils fréquentent des créateurs de chaussures, des startuppeurs ou des skateboardeurs. C'est New York.»

Pour finir l'été, je m'aventure avec Ludwig dans le Gowanus Canal, à Brooklyn, artère toxique qui, malgré de remarquables efforts pour la nettoyer, porte encore le poids de son passé industriel. A Williamsburg, je glisse sur un rocher couvert d'algues alors que je tente d'amarrer notre canot avec une corde. En un clin d'œil, me voilà dans l'East River. Instantanément, je pense à ma conversation avec Deborah Marton, la directrice du New York Restoration Project. «Le rivage est important pour la santé et le bien-être psychique des New-Yorkais, avait-elle affirmé. Il nous rappelle que nous sommes sur Terre.» Je sors de l'eau au prix de quelques égratignures, et Ludwig me dévisage des pieds à la tête : «Bon, allez, c'était ton baptême de plongée dans l'East River, dit-il. Mais va peut-être prendre une douche quand même.» ■

Tony Perrottet,
traduit et adapté de l'anglais
© 2017 Smithsonian Institution

SUZUKI VITARA

IMAGINEZ PLUS GRAND



Suzuki Vitara, une gamme à partir de 15 590 €⁽¹⁾

Vous rêvez d'un SUV⁽²⁾ sans compromis ? N'attendez plus et imaginez plus grand avec le Vitara. Véritable SUV⁽²⁾ issu du savoir-faire légendaire de Suzuki, il allie style, sensations de conduite, confort et technologies. Doté de motorisations performantes avec une transmission exclusive 4 roues motrices AllGrip Select et des aides à la conduite dernière génération, il saura vous guider sur toutes les routes en toute sécurité.

(1) Prix TTC du Vitara 1.6 VVT Advantage après déduction d'une remise exceptionnelle de 2 000 € offerte par votre concessionnaire Suzuki. Offre réservée aux particuliers dans la limite des stocks disponibles valable pour tout achat d'un Vitara neuf du 01/09/2017 au 31/12/2017. **Modèle présenté : Suzuki Vitara S 1.4 Boosterjet : 20 990 €, remise de 2 000 € déduite + peinture métallisée : 530 € + accessoires : 630 €.** Consommations mixtes CEE gamme Vitara (l/100 km) : de 4,0 à 5,7. Emissions de CO₂ (g/km) : de 106 à 131. (2) SUV (Sport Utility Vehicle) : concept urbain et tout chemin. Tarifs TTC clés en main au 11/09/2017. *Un style de vie !

Garantie 3 ans ou 100 000 km au 1^{er} terme échu.

www.suzuki.fr



Douglas Kennedy (à gauche) sur le quai de la station 34th Street-Penn Station, dans le quartier de Chelsea.

“LE REFLET souterrain de MA VILLE”

DU NORD DE MANHATTAN AU FIN FOND DU QUEENS,
LA LIGNE A DU **MÉTRO** EST L'AXE VITAL
DE NEW YORK. LE ROMANCIER DOUGLAS KENNEDY,
62 ANS, LA PRENAIT DÉJÀ ENFANT.
POUR GEO, IL EST REMONTÉ À BORD ET TRACE
UN PORTRAIT PERSONNEL DE LA VILLE.

PAR
DOUGLAS KENNEDY
ET BEN LOWY (PHOTOS)





Après avoir traversé en souterrain l'East River, la ligne A arrive à Brooklyn (station High Street), à quelques blocs du célèbre Manhattan Bridge.

O

n nous avait promis une journée dans une forêt enchantée ; un Elysée de verdure, de hautes ramures et de feuillages dorés. On nous avait fait miroiter des trésors enfouis – et, peut-être bien, la mise au jour de pointes de flèches façonnées par les anciens résidents indigènes, depuis longtemps disparus. On nous avait prévenus que nous allions bientôt pénétrer dans ce royaume perdu que l'on appelle l'ancien temps.

Mais pour atteindre ce pays magique, il nous faudrait prendre la ligne A.

Nous étions des petits citoyens de *downtown*, inscrits dans une école élémentaire progressiste de l'East Village, à Manhattan. L'année : 1962. Le mois : octobre, pendant ces semaines cruciales où notre président (John Fitzgerald Kennedy) jouait au poker nucléaire avec les Soviétiques à cause de missiles braqués sur nous depuis l'île socialiste de Cuba, à soixante-dix kilomètres à peine des côtes américaines. Bien sûr, personne dans ma petite classe n'avait conscience de ce qui se passait – tout juste percevions-nous d'anxieuses conversations chuchotées entre nos parents, ou les murmures de nos maîtres d'école soupesant les risques de destruction mutuelle.

Mais la vie devait bien continuer, et on nous promettait depuis des semaines une expédition vers l'extrémité septentrionale de notre île. Nous devions aller

visiter un parc appelé Inwood, où les Américains natifs vivaient autrefois dans des tipis, et où ils chassaient leur gibier – et se protégeaient contre l'ennemi – avec des arcs et des flèches.

Vous vous rappelez, lorsque vous aviez 7 ans, combien une année paraissait interminable ? Et comme une sortie familiale en voiture déclenchait toujours une attaque d'ennui suffocant ponctué de « On arrive bientôt » ? Pour les enfants que nous étions, partir vers le nord depuis l'angle de la 11^e Rue et de la 2^e Avenue (où était située notre école) pour rallier la 207^e Rue, tout en haut de l'Upper West Side, s'apparentait à endurer l'intégralité du *Crépuscule des dieux* de Wagner. Il fallait se rendre à pied de l'école à Astor Place, prendre la ligne 6 jusqu'à Grand Central Station, puis la navette vers l'ouest jusqu'au métro de la 8^e Avenue, puis enfin, une fois à bord d'une rame de la ligne A, patienter encore trois quarts d'heure jusqu'au terminus.

« Mais on va au bout du monde ! » s'était lamentée une de mes camarades de classe.

Elle n'avait pas tort : la ligne A est longue, très longue. Elle démarre à l'extrême limite nord de la ville et s'incurve dans la longueur de Manhattan telle une gigantesque colonne vertébrale souterraine avant de plonger sous l'East River. Ensuite, elle traverse le ventre mou de Brooklyn et fait surface quelque part dans le Queens, d'où elle file tout droit vers l'Océan. C'est donc un voyage qui vous emmène littéralement de la forêt à la mer – mais qui le fait dans le cadre hyperurbanisé d'un des plus importants foyers d'activité humaine de la planète.

Pour parler de manière plus évocatrice, cette ligne du métro de New York fut rendue mythique par un prodigieux standard de jazz – *Take the «A» Train* – enregistré pour la première fois en 1941 par le grand Duke Ellington et composé par son fidèle génie musical à demeure, Billy Strayhorn. Cet immense héros méconnu de la musique américaine fut arrangeur pour le big band du Duke et l'auteur de nombreux classiques d'Ellington. Son *Take the «A» Train* est non seulement un indémodable standard de jazz, mais aussi un hymne indissociable de New York, tant il exprime de manière emblématique le rythme swing et syncopé de la ville. En tant que piliers d'Harlem – le principal quartier afro-américain, à une époque où sévissait encore la ségrégation raciale –, Strayhorn et Ellington connaissaient tous deux le «A» Train, qui les ramenait chez eux depuis le monde blanc situé en deçà de la 110^e Rue.

Pour un New-Yorkais de troisième génération comme moi, né et élevé sur l'île de Manhattan, la ligne A fait depuis toujours partie de la géographie intime. Depuis ce premier voyage interminable vers Inwood Park en 1962, elle demeure une constante dans mon quotidien new-yorkais.

Mais le New York de notre époque inquiète est une construction mentale entièrement différente de la ville de mon enfance. Et il m'apparaît clairement que, comme toute grande ligne de transports publics, la A est bien davantage qu'une immense canalisation urbaine divisant par le milieu une longue portion de ma ville ; c'est aussi un reflet souterrain de ses contradictions et complexités actuelles. Ainsi m'est venue cette idée : prendre une journée pour descendre sous terre et effectuer un relevé barométrique de la psyché du New York moderne. Je prendrais la ligne A d'un bout à l'autre, et j'en descendrais de loin en loin pour prendre le pouls de l'époque dans ma cité natale.

Au terminus de la 207^e Rue, j'avise tout de suite un restaurant appelé The Capitol, qui semble tout droit sorti des années 1950 : un vrai vieux rade, décrépit, dont le nom s'étale au-dessus de la porte dans cette grasse calligraphie d'après-guerre qui rappelle les meubles Eames et la splendeur des néons de Broadway – avant ●●●

“ Cette ligne de métro fut rendue mythique par un prodigieux standard de jazz : **TAKE THE “A” TRAIN** ”



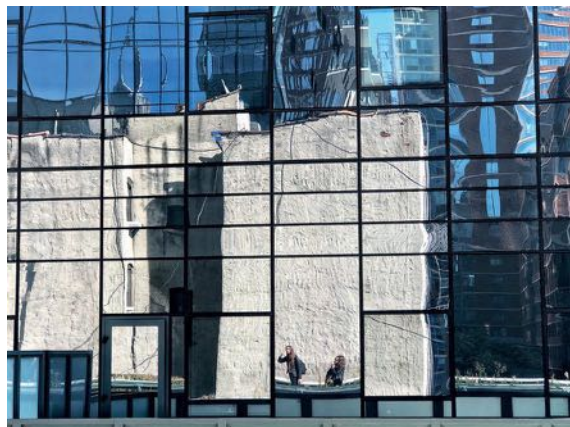
Inwood-207th Street, au nord de Manhattan : la conductrice (en haut) prépare le départ de son métro. Une soixantaine de stations et 50 km plus loin, le train aura parcouru la ligne la plus longue du réseau.



L'Oculus, une gigantesque construction en forme d'oiseau, a été inauguré en 2016 près du site de l'ancien World Trade Center, au sud de Manhattan. Il sert à la



fois de hub de transports – où passe la ligne A – et de centre commercial.



A deux blocs de la station 14th Street-8th Avenue débute la High Line, une promenade suspendue ouverte à partir de 2009.



Ce mémorial dédié aux 100 000 New-Yorkais morts du sida a été érigé en 2016 dans West Village, près de la station 14th Street.

●●● que cette avenue ne se transforme en centre commercial. Là, les immeubles sont bas, résidentiels, et la langue prédominante est l'espagnol. Commerces locaux : un salon de manucure, une quincaillerie, deux ou trois bodegas. Pas un Starbucks à l'horizon, ni une de ces chaînes de pharmacies (Duane Read, CVS, Walgreens) qui se propagent pourtant comme des métastases dans le panorama new-yorkais... au point que l'on n'est jamais à plus d'une minute à pied de leurs maudites officines (un vrai saccage visuel).

Inwood – comme s'appelle ce quartier – a conservé son caractère. Hormis une échoppe de bagels, peu de signes de gentrification sont arrivés jusqu'ici. Le parc est aussi vaste et verdoyant que dans mes souvenirs de la fameuse sortie scolaire. Mais à présent, des décennies plus tard, habiter ce coin du nord de Manhattan autrefois ultra-isolé est devenu coûteux. Devant une agence immobilière, j'ouvre des

yeux ronds en apprenant qu'un appartement de 120 mètres carrés avec vue sur le parc se vend désormais 730 000 dollars. Il fut un temps où Inwood coûtait une bouchée de pain – parce que c'était crasseux et qu'il fallait traverser des quartiers chauds pour y arriver. A l'époque, le métro était un lieu où l'on risquait des dommages corporels graves une fois la nuit tombée. Cela jusqu'au mandat municipal de Rudolph Giuliani : un homme politique doté d'un penchant certain pour le manichéisme et de certitudes jésuitiques, qui fit de New York la ville

que nous connaissons actuellement, plus sûre, plus inoffensive, plus ouverte aux ultrariches, moins agressive. Ce qui eut pour effet de transformer des coins comme Inwood – autrefois considérés comme à peu près aussi accessibles que le Groenland – en lieux «intéressants», avec des prix à l'avenant.

«Ho, vieux, tu files un dollar ?»

Celui qui me parle est un Afro-Américain d'une soixantaine d'années, émacié, aux dents pourries, dont les vêtements ne semblent pas avoir été lavés depuis l'été (et nous sommes à la mi-octobre). A voir le matelas en mousse crasseux qu'il porte sur son dos, il doit dormir dehors.

Il est posté juste à l'entrée de la station. De mon côté, je m'escrime avec ma carte de métro, mais le tourniquet, bloqué pour je ne sais quelle raison, me refuse le passage. Le SDF, voyant cela, tire par la manche un agent d'entretien, un jeune Hispanique, environ 25 ans, en uniforme bleu réglementaire mais avec le regard azimuté d'un gros fumeur de joints.

«Hep, toi ! Ce type est en train de se faire entuber par la ville», dit le SDF en me montrant du doigt.

Le balayeur m'ouvre aussitôt le portillon de secours et me fait signe d'approcher. «Je voudrais pas que vous vous fassiez avoir par cette foutue ville. Même si elle arnaque tout le monde – sauf ces salauds de riches. Alors vous voyez, je me fous de savoir si vous payez le voyage ou non. Allez, passez. Par contre, faudrait donner quelques dollars à notre ami, là.»

Je glisse un billet de cinq au SDF.

«Ça va me payer le déjeuner ! lance-t-il en me donnant une tape dans le dos. Ça me botte, moi, vos conneries de Bon Samaritain.»

Les reparties de ce genre n'ont rien de surprenant pour les natifs de New York tels que moi. Prenez le métro à Londres (comme je l'ai fait pendant vingt-trois ans) et vous remarquerez que le silence règne en maître. Les conversations sont chuchotées, les regards ne se croisent pas, et cette variété très anglaise de misanthropie qui consiste à fuir toute interaction avec autrui dans un lieu public est poussée à son maximum. Le métro de New York, en revanche, est un théâtre permanent – hautement vocal et interactif, parfois un peu extrême et avant-

“ Je voudrais pas
que vous vous fassiez avoir
par cette foutue ville.
Même si elle **ARNAQUE**
tout le monde ”



Lieu mythique de Manhattan associé à la culture beatnik, aux spectacles de rue ou encore... au trafic de drogue, Washington Square Park vient d'être rénové, mais ses tables de jeu d'échecs et sa fontaine sont toujours là.



«Peu de gentrification à Inwood, constate Douglas Kennedy. Mais j'ouvre des yeux ronds devant une agence immobilière.» Ici aussi les prix s'envolent.

gardiste, voire à la limite de l'absurde. Et tout le monde parle. A un volume considérable.

Une fois en sous-sol, alors que je saute dans une rame, j'entends une voix tonner à l'autre bout de la voiture : «J'ai dit : la prochaine fois qu'il essaie ses trucs de pervers au pieu, je grave mes initiales dans sa queue.»

C'est une femme très blonde en pantalon moulant de cuir blanc et veste en cuir blanc assortie, juchée sur d'impressionnants talons aiguille. Elle mâche du chewing-gum avec une régularité de métronome et parle dans un iPhone blanc.

«Pourquoi je suis fumasse ? C'est toi qui me poses la question ? Tu vois pas pourquoi je te casse les couilles avec ça ? Mais parce que c'est toi qui m'as foutu ce gros naze dans les pattes. Je vais te dire, c'était comme me faire niquer par un doughnut à la crème.»

Le plus merveilleux, dans cette tirade, est que personne dans la voiture n'est le moins du monde incommodé par ces confessions intimes à forts décibels. La rame se met à rouler vers le sud... et je me retrouve assis face à un couple d'une trentaine d'années au look résolument non-branché : grosses lunettes, vêtements en fibres naturelles qui fleurent bon la communauté dans le Vermont, chaussettes dans sandales. La femme sort un vieux bocal de sa besace en toile. Il est rempli d'un liquide violet foncé. Elle en dévisse le couvercle et le tend à son homme. «Crois-moi, la betterave et le sureau, ça te fait passer une IVU en moins de deux.»

IVU, autrement dit une infection des voies urinaires. Est-elle elle-même en pleine crise de cystite, ou administre-t-elle ce breuvage de science-fiction violet vénéneux à son compagnon parce qu'il souffre le martyr chaque fois qu'il ●●●



«Le métro de New York est un théâtre permanent, parfois un peu extrême, à la limite de l'absurde.»

●●● doit soulager sa vessie ? Ah, les grandes questions sans réponses de la ligne A...

Nous roulons toujours vers le sud. Je descends à la 168^e Rue. Washington Heights. Un quartier toujours hautement latino. Résistant encore à l'influx de café latte et à la barbiche de hipster – même s'il est lui aussi devenu désirable en raison de son époustoufflant capital architectural. Des blocs et des blocs de vénérables immeubles d'habitation, des rues où l'œil n'est jamais arrêté par la laideur de tours modernes en verre et acier, une ambiance très village, communautaire, soudée. Un vrai *barrio* de Manhattan.

Repartons vers le sud. Un jeune monte à la 148^e Rue. Mince comme un fil. La petite vingtaine. Peau cappuccino, étroit pantalon gris, chemise grise, pompes pointues en alligator gris, petit feutre gris sur la tête, énormes lunettes noires carrées de l'époque glam rock, imper en plastique transparent. De gros écouteurs plaqués sur les oreilles, il chante à tue-tête ; d'une voix fausse et sans pitié pour nos tympans. A côté de lui, deux ouvriers du bâtiment, apparemment : 28 ou 29 ans, en sweat-shirt, casquette de base-ball, petite bedaine de bière, chaussures de chantier à coque métallique.

«Elle arrête pas de me dire : fais-moi encore un gosse. Moi, je lui réponds : comment tu veux qu'on se paie une cinquième bouche à nourrir ? Purée,

“ Je déambule sur
l'artère principale
de **HARLEM**,
envahie par
les forces de
l'uniformisation ”



«A Brooklyn (ici, la vue du Manhattan Bridge depuis Dumbo), je retrouve un borough cher à mon cœur, celui de mon enfance.»

je fais déjà vingt heures sup par semaine, et on arrive à peine à joindre les deux bouts. Et elle, elle veut un gosse de plus ?»

Bienvenue à Trumpland – où la classe moyenne américaine, encore stable naguère, se voit forcée de se battre au quotidien pour rester à flot dans une société qui a peu à offrir en matière de filet de sécurité, et où le darwinisme social est l'éthique dominante.

Je descends à la 125^e Rue. Il y a trente ans, montrer mon visage très blanc dans les rues de Harlem serait revenu à réclamer les ennuis. De fait, à peu près tout ce qui se trouvait au nord de la 110^e Rue (excepté les alentours de l'université Columbia) était considéré comme une zone où l'on ne mettait pas les pieds, un terrain à haut risque. Mais aujourd'hui...

Aujourd'hui, voilà que je déambule sur l'artère principale de Harlem, consterné de voir cette voie de circulation légendaire envahie par les forces de l'uniformisation. Oui, l'Apollo Theatre, ce sanctuaire de la musique soul, conserve intacte sa magnificence. C'est toujours l'un des derniers grands music-halls à l'ancienne de la ville, un rappel de l'extravagance visuelle des années 1920. Et, oui, c'est aussi un des saints des saints de la musique populaire aux Etats-Unis. Mais juste à côté, un promoteur a installé une enseigne de la marque Banana Republic. En face, c'est un magasin Gap. Et une salle de sport. Et le Starbucks de rigueur, et les enseignes de pharmacies. Certes, on s'y sent en sécurité. Certes, ce n'est plus un ghetto, bien que l'horizon soit hérissé de hideuses cités HLM construites dans les années 1960 et 1970. Et certes, Harlem est en bonne voie de gentrification. Mais constater que les fades emblèmes du consumérisme moderne ont dépouillé la 125^e rue de ●●●



Au bout de la ligne : Far Rockaway, dans le Queens (ici, une boutique de prêt sur gage). «Un quartier gris, morne, dur, authentique.»



Boutiques de souvenirs, comédies musicales, magasins de chaînes et faux Batman qui amusent les badauds... La zone de Times Square, lieu du vice et de la délinquance jusqu'aux années 1990, a bien changé. «New York y a perdu son âme ténébreuse...»



La 42^e Rue «est devenue insipide». (Ici au niveau de Port Authority Bus Terminal, la plus grande gare routière des Etats-Unis.)

●●● sa fantastique personnalité fait mal au cœur. L'une des grandes malédictions de l'uniformisation est que partout où elle passe, tout se ressemble.

La ligne A fonce ensuite vers le sud, sans arrêt de la 125^e à la 59^e Rue. Deux musiciens montent à bord juste au moment où nous démarrons, tous deux chargés de gros tambours africains. Ils s'installent dans un espace libre du wagon et annoncent qu'ils vont jouer un morceau venu du Sénégal. La vitesse du métro semble les aiguillonner, à voir le rythme effréné que prennent leurs rafales de percussions à l'approche de la station suivante. Puis, en faisant passer le chapeau, l'un d'eux déclare : «Quelques dollars chacun, et on pourra dîner ce soir. Si vous êtes fauchés, on aime bien les sourires aussi.»

Presque tout le monde leur tend un dollar ou deux, à part un vieux bonhomme qui se tourne vers le quéteur pour lui dire : «Vous voulez me rendre sourd ? Je déteste les tam-tams, bon sang.»

A la 59^e Rue, deux costard-cravate montent dans le wagon. Propres sur eux, trapus, plus très jeunes, en tenues Brooks Brothers similaires : veste sans inspiration et pantalons assortis, chemise, cravate à rayure. L'uniforme de l'Amérique au bureau. «Je viens d'acheter à Brad ses premiers clubs de golf, dit l'un.

— Il a quoi, douze ans ?

— Onze ! Mais il faut le voir se servir d'un fer 5 !»

Des clubs de golf à onze ans. Ça sent la belle banlieue résidentielle, ça. Bien rangée, bien bourgeoise.

Arrêt suivant : 42^e Rue. Du temps de mon adolescence, l'intersection 8^e Avenue-42^e Rue était l'épicentre du New York sordide. Des cinémas pornos pour les deux

sexes. Des prostituées à tous les coins de rue. Des junkies. Les perdus et les égarés. Des types qui n'auraient pas hésité à piquer son sac à un naïf tout juste descendu du bus à la gare routière de Port Authority – encore un endroit labellisé à l'époque «vous qui entrez ici, abandonnez tout espoir».

Ah oui, 42^e Rue et 8^e Avenue, dans ma jeunesse, c'était assez picaresque. Et l'endroit fut la cible d'un sérieux nettoyage à la Giuliani dans les années 1990. La 42^e Rue, c'était Sin City, la Ville du Péché – avec des cinémas ouverts toute la nuit où la pipe ne coûtait pas cher au balcon (on voit ça dans le film *Macadam Cowboy*). A présent, la ville est ce qu'on appelle dans le jargon du marketing une «destination familiale», avec comédies musicales de Disney, antenne du musée de cire Madame Tussaud, boutiques où l'on vend des Nike et des casquettes de base-ball, chaînes de restaurants, que sais-je encore.

Si cela me manque, les putes, les sex-shops, le fait de marcher sur des seringues hypodermiques abandonnées par un toxico se shootant à l'héro au coin de la rue ? Pas du tout. Mais l'insipidité de la 42^e Rue aujourd'hui symbolise à elle seule une ville qui fut un jour abordable, crasseuse, dangereuse mais aussi interlope et pleine de vie. La ville sale et malfamée de Lou Reed, de Patti Smith, du *Taxi Driver* de Scorsese... ces *mean streets* ont été largement châtrées par l'asepsie du capitalisme moderne. Et New York y a perdu son âme ténébreuse.

Poursuivons vers la 4^e Rue Ouest. Le cœur de Greenwich Village. Un lieu où les clubs de folk ont en grande partie créé ce quartier jadis bohème – ainsi que ses célèbres petits cafés où, au début des années 1970, un jeune moi adolescent allait siroter un expresso (denrée difficile à dénicher à l'époque) dans un café italien de MacDougal Street en s'imaginant à Rome (ma vraie rencontre avec cette ville serait pour plus tard). Bob Dylan écrivit une chanson intitulée *Positively 4th Street* alors qu'il faisait ses débuts dans des clubs des environs. Du passé, il reste un vestige – le Blue Note – et un autre bar de jazz non loin, The Zinc. Le Village n'est plus bohème. Il est devenu élégant, recherché, absurdement hors de prix –, mais c'est toujours une des entités architecturales les mieux préservées de la ville. A condition de pouvoir acquitter le prix d'entrée.

Mon escale suivante sur la ligne A est Fulton Street. Manhattan devient très étroite à son extrémité basse. En se tournant vers la droite au sortir de la station, on voit se dresser de toute sa hauteur la Freedom Tower sur l'ancien site du World Trade Center – et l'on repense forcément au 11-Septembre, qui demeure un événement pivot dans l'histoire moderne et dont les ramifications continuent de redessiner la géopolitique mondiale. Alors qu'en prenant vers l'est, on se perd vite dans un dédale de petites rues pleines de boutiques de confection pour hommes où se fournissent les cadres moyens, de petites échoppes d'électronique coréennes, et de tailleurs. Ces commerces résolument ringards me charment – parce qu'ils me rappellent l'époque où tous les quartiers de New York abritaient des petits magasins comme ceux-là... dont la plupart ont été chassés par l'inflation des loyers.

Retour au métro : la ligne passe ensuite sous le fleuve. Nous quittons Manhattan. Et ressortons dans Brooklyn. Un borough cher à mon cœur – mes deux parents y étant nés, dans des quartiers populaires – où je me rendais un week-end sur deux pour aller voir mon grand-oncle et ma grand-tante maternels allemands. Ils étaient juifs, comme ma mère, et avaient fui l'Allemagne en 1938, juste après la Nuit de cristal. Ils furent mon premier lien avec ce que nous, les Américains, appelons «le Vieux Monde», d'autant plus qu'ils parlaient allemand entre eux et que leur appartement de Flatbush nous ramenait directement au XIX^e siècle. ●●●

“ Si cela me manque,
les putes,
les **SEX-SHOPS**
et les seringues ?
Pas du tout, mais... ”



En bas, l'arrêt de la 125^e Rue, l'artère principale de Harlem. Epicentre de la culture et des luttes afro-américaines, le quartier a vu disparaître «sa fantasque personnalité».

●●● Brooklyn aujourd'hui, sur la ligne A :

High Street : la sortie pour Brooklyn Heights. Vastes maisons de ville, un parfum du vieux New York d'Edith Wharton, toujours vaillant et préservé avec amour (même si, évidemment, la haute société de ses romans n'aurait jamais envisagé de s'établir à Brooklyn), des perspectives splendides sur Manhattan. Brooklyn Heights fut à une époque un haut lieu de la vie de bohème. Les écrivains qui y élurent domicile avaient pour nom Henry Miller, Hart Crane, Truman Capote, Paul Bowles, Norman Mailer, W. H. Auden. A présent, l'endroit appartient aux banquiers de Wall Street qui ont les moyens de déboursier des millions pour une vue sur le fleuve.

Quelques minutes de plus sur la ligne, et nous voilà à l'intersection des avenues Kingston et Throop, en bordure d'un quartier appelé Bedford-Stuyvesant. Ou, dans l'idiome local : Bed-Stuy. Dans les premières années de notre nouveau siècle, c'était encore le plus dur des ghettos. Violence des gangs, violence du trafic de drogue : le risque de finir violemment amoché était élevé. Désormais, alors que le reste de Brooklyn est financièrement hors de portée des jeunes artistes qui y affluaient encore il y a vingt ans à cause des loyers bas et de l'ambiance BoHo, Bed-Stuy est soudain à la mode. Un ami écrivain qui vit par là-bas depuis cinq ans me disait récemment : «Le jour où Bed-Stuy sera trop cher pour les artistes, on saura que la ville aura changé au point de ne plus être reconnaissable.»

“ Cette ligne est
un voyage qui nous
emmène littéralement
DE LA FORÊT
À LA MER ”

Après Grant Avenue, la ligne A commence à monter. Et tout à coup, on se retrouve en plein air. Dans le borough du Queens. Face à Ozone Park : une banlieue intérieure peuplée d'immigrants, appréciée après guerre par les familles de la classe ouvrière italienne. Maintenant, ce sont de vastes communautés latino-américaines, asiatiques et antillaises qui y sont installées. C'est encore un monde de rangées de maisons mitoyennes propres, d'entrepôts et d'églises catholiques sérieuses, imprégné d'une solide identité colbleu. Un peu plus loin sur la ligne, c'est Aqueduct.

Mon grand-père maternel, un joaillier du Diamond District à Manhattan, y allait «à la piste» – c'est-à-dire, en jargon new-yorkais, qu'il allait jouer aux courses. Aqueduct a toujours été l'endroit où parier sur les chevaux et voir son champion arriver bon dernier. L'hippodrome est toujours là. Mais à côté se dresse un gigantesque «casino multiplex» aux couleurs criardes – qui vante ses 4 000 machines à sous.

Un homme monte à Howard Beach, coiffé d'une casquette «Jésus est votre ami» et porteur d'une grosse boîte en plastique remplie de chocolats. «Je voudrais juste 25 cents de chacun de vous pour pouvoir manger aujourd'hui. Achetez-moi des chocolats... s'il vous plaît.»

C'est la cinquième fois du voyage que quelqu'un mendie parce qu'il a faim. Ainsi va le monde, pas seulement à New York, mais dans toutes les grandes villes d'aujourd'hui. Nous sommes presque revenus au XIX^e siècle en ce qui concerne le fossé entre les nantis et les indigents.

Je lui tends un dollar.

«Soyez béni, monsieur, me dit-il. Et n'oubliez pas : Jésus est toujours là pour vous.

– Même sur la ligne A ?»

Il sourit. «Toujours, sur la ligne A.»

Avant la fermeture des portes à Howard Beach, je flaire des effluves salins dans l'air urbain. Quelques minutes plus tard, nous traversons un viaduc, au-dessus de remous bouillonnants : l'eau de l'Atlantique, houleuse et agitée à l'approche de l'aéroport Kennedy. Très vite, on se sent quasiment en mer. Nous passons devant des maisons sur pilotis, battues par les éléments, et de petits voiliers caracolant sur les vagues. L'espace d'un instant, je pourrais jurer me trouver dans un port de pêche du Maine et non dans un recoin de la ville de New York. Plus on avance vers



Maisons sur pilotis, petits voiliers et arrêts desservant des plages : en approchant de son terminus, à l'extrême sud du Queens, le métro se fait presque balnéaire.

l'est, plus la mer affirme son emprise sur le paysage. Nous voici à Rockaway – une zone toujours largement ouvrière, où les habituelles erreurs architecturales brutalistes des années 1970 se mêlent à des villas que l'on s'attendrait plutôt à voir sur les plages proches de Boston. Pourtant, là aussi il y a la plage. D'ailleurs, tous les derniers arrêts de la ligne A ont le mot beach dans leur nom.

Je saute du wagon à Beach 44. En sortant de la gare, je descends quelques marches et un petit chemin me mène directement sur une longue étendue de sable. Le ciel est maussade, indécis. La mer moutonne. J'ai la plage pour moi seul. Le décor idéal pour une promenade à pied. Bien sûr, New York est réputé pour ses plages urbaines : Riis Park, Jones Beach, Coney Island. Mais là, à Rockaway, j'ai vraiment l'impression de me trouver tout au bord du Nouveau Monde, les yeux plongés dans le grand au-delà de l'Atlantique. Et je me rends compte que cette balade sur la ligne A m'a fatalement poussé à de longues interrogations sur les identités toujours changeantes de New York ; qu'une grande ville est une construction flexible, en réinvention perpétuelle, pour le meilleur et pour le pire.

Une pluie légère se met à tomber. Je repars vers le métro. J'attends la rame pendant dix minutes. Elle est pratiquement vide. Encore deux arrêts en bord de plage, et nous atteignons Far Rockaway. Le métro s'arrête dans un ultime hoquet. Les portes s'ouvrent. Je descends. Je gagne la rue. Far Rockaway est gris, morne, dur, authentique. Et c'est le bout de la ligne. ■

Douglas Kennedy (texte traduit de l'anglais par Valérie Le Plouhinec)



DOUGLAS KENNEDY

Né en 1955, il a grandi dans le quartier de l'Upper West Side. Son premier roman, *Piège nuptial*, est sorti en 1994, suivi d'une quinzaine d'autres livres (*L'Homme qui voulait vivre sa vie*, *La Femme du V^e...*). Le dernier, *La Symphonie du hasard* (tome 1), sortira fin 2017 (éd. Belfond). Douglas Kennedy a été traduit dans 22 langues et a vendu plus de 14 millions de livres. Il vit entre l'Europe et les États-Unis.



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-a-train



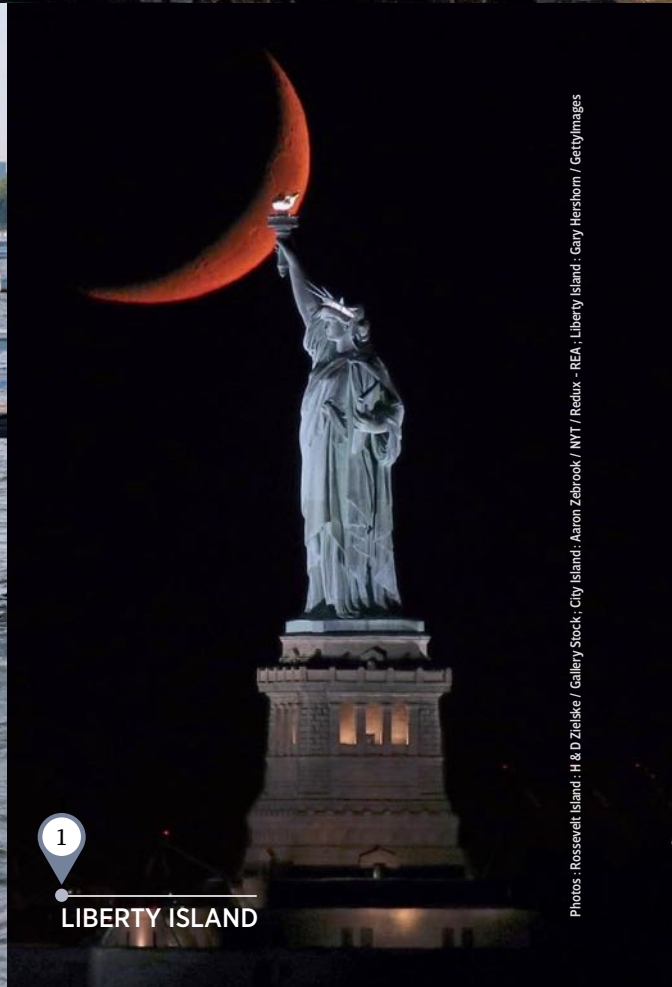
6

ROOSEVELT ISLAND



9

CITY ISLAND



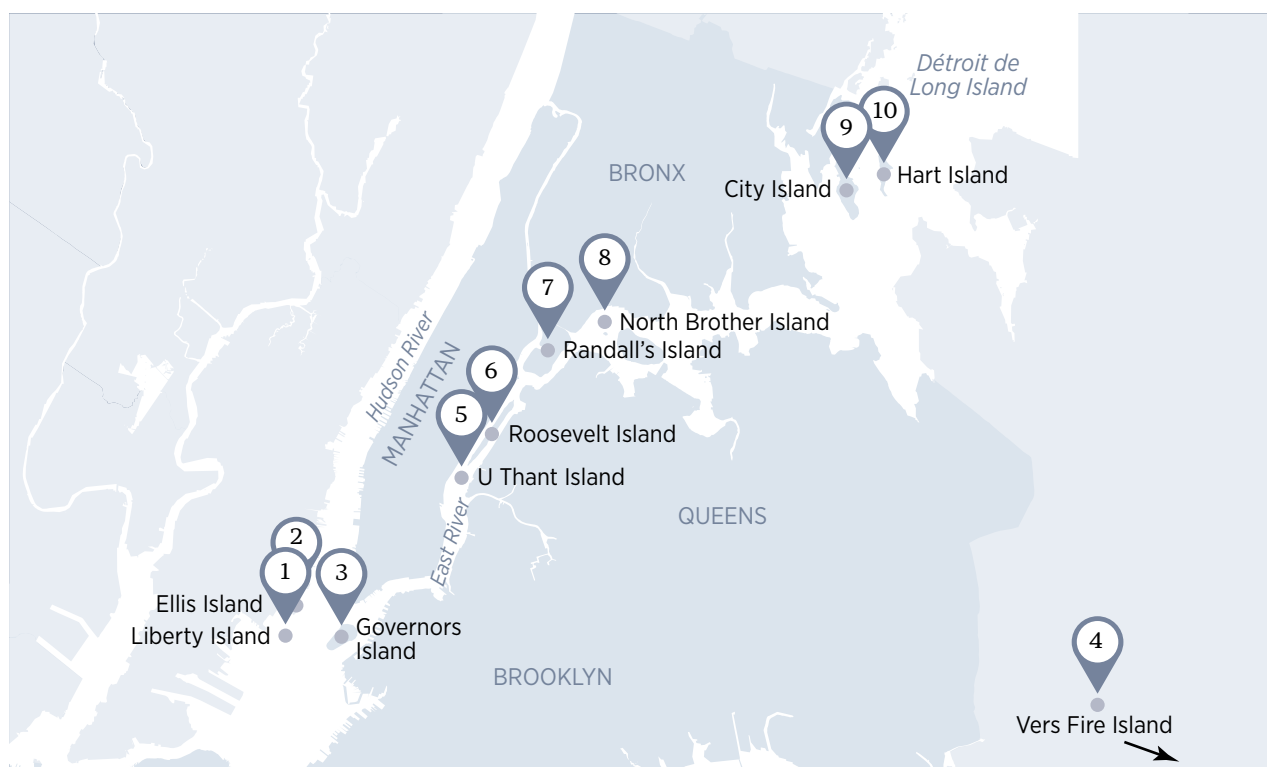
1

LIBERTY ISLAND

NEW YORK archipel

EMBARQUEMENT IMMÉDIAT POUR UN ÉTONNANT
VOYAGE **D'ÎLE EN ÎLE,** OÙ L'ON DÉCOUVRE DES PARADIS VERTS,
UN CAMPUS HIGH-TECH, ET MÊME UNE CITÉ FANTÔME !

PAR PASCAL ALQUIER (TEXTE)





LIBERTY ISLAND

LE PHARE DU NOUVEAU MONDE

6
ha

0
hab.

Par le ferry, au départ
de Battery Park, à Manhattan

Les paresseux prendront l'ascenseur. Les autres graviront les 354 marches qui mènent à la couronne de la statue de la Liberté éclairant le monde, le monument le plus célèbre de New York. Depuis ce belvédère perché à quatre-vingt-dix mètres du sol, on embrasse la légende, de Manhattan à Brooklyn. L'œuvre de Bartholdi et d'Eiffel, offerte par la France aux Etats-Unis en 1886, se dresse sur une petite île plate de l'Upper Bay, autrefois nommée Oyster Island (l'île aux Huîtres). Tour à tour résidence privée, site de quarantaine contre la variole et la peste, fort militaire, elle appartient désormais au gouvernement fédéral qui l'a classée monument national. Depuis les attaques terroristes de 2001, l'accès à la couronne est soumis à un système strict de réservation. Par ailleurs, des travaux sont en cours, jusqu'au début de 2018, pour la réfection des allées, mises à rude épreuve par le passage des 4,5 millions de visiteurs chaque année. Les arbres sont aussi remplacés par des variétés supportant un sol à forte salinité, car l'ouragan Sandy en 2012 a inondé l'île entièrement. Les deux derniers habitants, David Luchsinger, super-intendant de la statue de la Liberté, et son épouse Debbie, l'ont quittée après que le cataclysme eut dévasté leur maison.



ELLIS ISLAND

LA MACHINE À REMONTER LE TEMPS

11
ha

0
hab.

Par le ferry, au départ
de Battery Park, à Manhattan

Retrouver la trace d'un aïeul qui a tenté sa chance dans le Nouveau Monde ? Nul besoin de contacter le FBI, Ellis Island possède une énorme base de données informatique accessible à tous gratuitement (libertyellisfoundation.org). Chaque année, trois millions de visiteurs posent le pied sur cette île, musée du rêve américain, située à l'embouchure de l'Hudson, à 800 mètres au nord de Liberty Island. Un bout de terre jadis appelé Little Oyster Island, rebaptisé Ellis Island en mémoire de Samuel Ellis, qui l'acheta dans les années 1770. Aujourd'hui, en franchissant les portes du hall immense du musée de l'Immigration, ouvert en 1990, on pénètre dans l'ancienne salle d'enregistrement où les arrivants posaient leurs maigres biens, dans l'espoir d'être admis ; ils pouvaient s'y entasser à 5000. Là, sous une vaste voûte percée d'arches vitrées, flottent deux immenses bannières étoilées et les fantômes des douze millions d'immigrants qui foulèrent ce sol entre 1892 et 1954. Pour certains, la désillusion était au bout du voyage, comme le rapportent des témoignages à lire sur place : «Nous rêvions de rues pavées d'or. Sauf qu'aucune n'était pavée, alors on nous a dit de nous en charger...» L'exposition permanente au rez-de-chaussée du bâtiment principal raconte l'histoire de ces migrants à travers photos, passeports, bagages... Pour obtenir le visa d'entrée, il fallait se soumettre à un examen médical et être vierge de tout délit. Certains durent rebrousser chemin.

Ce n'est pas un hasard si Ellis Island fut surnommée «l'île aux Pleurs»... A l'extérieur, les visiteurs cherchent fébrilement un ancêtre sur l'impressionnant American Immigrant Wall of Honor, où sont gravés les noms de 700 000 personnes. Jusqu'en février 2018, une exposition de l'artiste dissident chinois Ai Weiwei rend hommage aux migrants d'hier et d'aujourd'hui, à travers 300 œuvres disséminées dans Manhattan, le Bronx, le Queens et Brooklyn.



GOVERNORS ISLAND

L'ÉTÉ LOIN DE LA JUNGLE URBAINE

70
ha

0
hab.

Par le ferry, depuis le Battery
Maritime Building, à Manhattan

Les photographes sont nombreux à y poser leur trépied. A cinq minutes de ferry de Manhattan, Governors Island (l'île des Gouverneurs) constitue le lieu idéal pour admirer Big Apple plein cadre, notamment depuis The Hills, un groupe de collines artificielles créé en 2016 à partir de débris de construction recyclés. A l'époque, le maire, Bill de Blasio, avait déclaré : «Les visiteurs du XXI^e siècle arrivant dans le port de New York seront accueillis par la florissante Governors Island comme ils étaient accueillis par Ellis Island aux XIX^e et XX^e siècles.» Jadis lieu de résidence des gouverneurs de Sa Majesté, l'île fut longtemps une base militaire américaine, puis un QG des garde-côtes, avant d'être laissée à l'abandon en 1996, puis cédée pour un dollar symbolique à la ville de New York en 2003. «Entre 1996 et 2006, les liaisons entre Manhattan et Governors Island étaient quasi inexistantes, raconte Ellen Cavanagh, vice-présidente du Governors Island Trust. La municipalité a ensuite développé les connexions en ferry et lancé une foule d'activités sur l'île grâce à quatre-vingts associations culturelles ou sportives. Résultat : il y a eu plus de 500 000 visiteurs ces deux dernières années !» De restaurations en aménagements paysagers, Governors a changé de visage. «Les paysagistes ont choisi d'implanter des arbres qui pourront vivre une centaine d'années et résister à l'eau saumâtre de la baie, pour constituer une barrière naturelle contre les phénomènes climatiques tels que l'ouragan Sandy», explique Ellen Cavanagh. Allées plantées de platanes, de ginkgos et de noisetiers, mais aussi pistes cyclables, terrains de base-ball, toboggan de dix-sept mètres de long et jardin de hamacs... Governors Island s'est transformée en paradis vert et piétonnier dédié aux loisirs de plein air, accessible entre mai et octobre.



FIRE ISLAND

LES PLUS BELLES PLAGES DE LA VILLE

2 250
ha

298
hab.

Par la route (Robert
Moses Causeway) ou en bateau

Côté sud, la magie de l'océan Atlantique. Côté nord, la quiétude de la lagune de Great South Bay. Entre les deux, une longue langue de sable de quarante-huit kilomètres de long sur moins d'un kilomètre de large : Fire Island. La ●●●



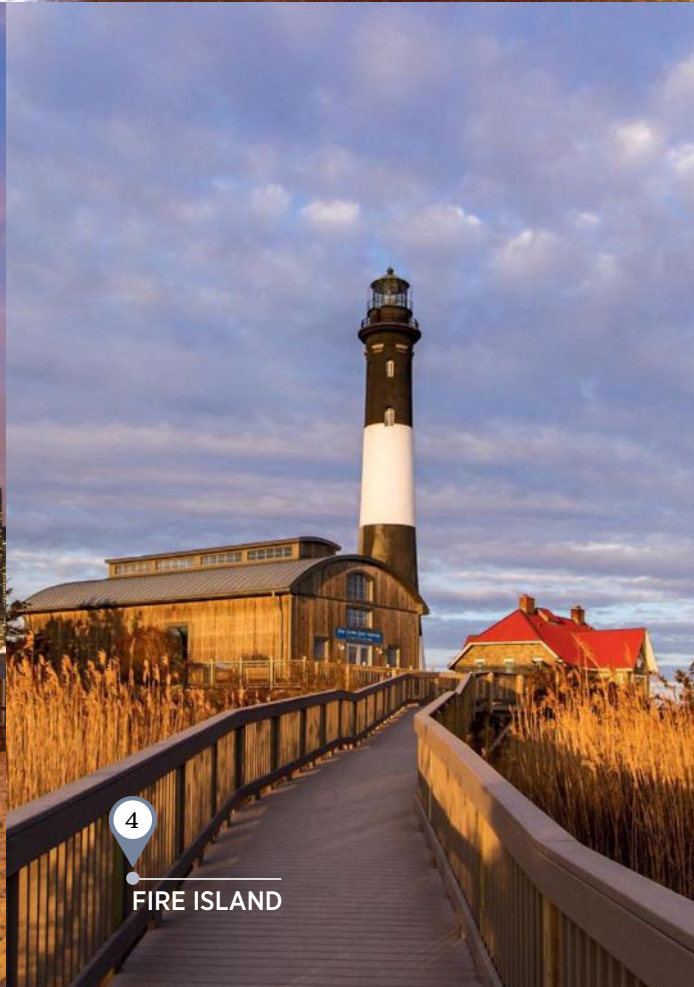
2

ELLIS ISLAND



3

GOVERNORS ISLAND



4

FIRE ISLAND

●●● légendaire douceur de vivre de cette île nature située au large de Long Island a toujours attiré les New-Yorkais, dont certains très célèbres, comme l'écrivain Truman Capote ou l'actrice Uma Thurman. A la belle saison, on vient y profiter de l'air pur et d'un horizon vierge de tout building. La majeure partie de l'île est classée aire protégée, et ses deux parcs naturels – le Robert Moses State Park à l'ouest et le Smith Point County Park à l'est – sont des havres de paix, loin du bruit des voitures, où l'on ne circule qu'à bicyclette ou en voiturette de golf.

5

U THANT ISLAND

UN GRAND NOM POUR UN PETIT CAILLOU

0,2
ha

0
hab.

Accès
interdit

Voici la plus petite île de New York ! A peine visible à la surface de l'East River depuis les berges, ce monticule de terre et de roche coiffé de quelques buissons, d'environ trente mètres sur soixante, fut artificiellement créé entre 1890 et 1907 par l'accumulation de gravats issus de la construction d'un tunnel de tram destiné à relier Manhattan et le Queens en passant sous l'East River. D'abord appelée Belmont Island – c'est toujours le nom officiel de l'îlot –, elle tomba dans l'oubli jusqu'au jour où, en 1977, des employés des Nations unies (dont le siège est situé sur la berge juste en face, à Manhattan), adeptes d'un gourou indien, la louèrent pour en faire un lieu de méditation. Entre eux, ils la rebaptisèrent U Thant, en hommage au Birman Maha Thray Sithu U Thant, qui fut secrétaire général de l'ONU entre 1961 et 1971, décédé en 1974, et lui-même proche du fameux gourou. Ils déposèrent sur l'île une plaque dédiée à sa mémoire et s'y rendirent une à deux fois par an jusqu'au milieu des années 1990. Désormais, plus personne n'y a accès et les seuls visiteurs d'U Thant sont les oiseaux migrateurs.

6

ROOSEVELT ISLAND

LA SILICON VALLEY DE LA CÔTE EST

60
ha

14 000
hab.

Par métro (ligne F) ou téléphérique
(Roosevelt Island Tramway)

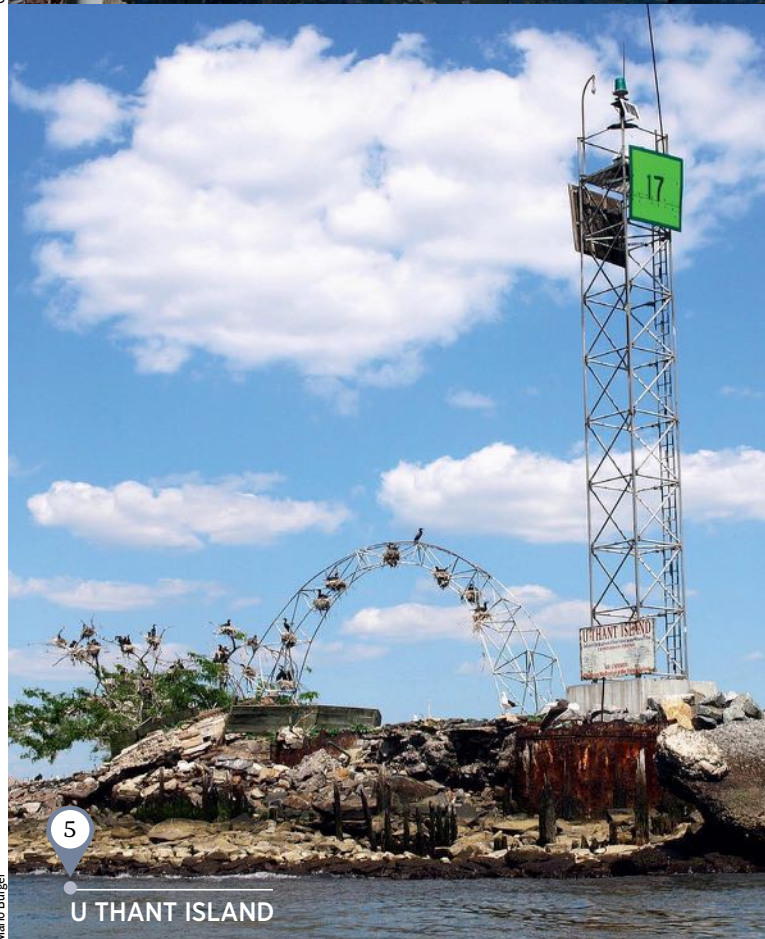
Ici, les étudiants peuvent venir à la fac... en téléphérique, depuis Manhattan (on embarque à l'angle de la 2^e Avenue et de la 59^e Rue). Pour le prix d'un ticket de métro, Roosevelt Island, ainsi baptisée en 1973 en l'honneur du président Franklin D. Roosevelt, est accessible par les airs. Les deux cabines rouge vif pouvant transporter chacune jusqu'à 110 passagers permettent d'avoir une vue du ciel sur l'île, à 76 mètres de haut. En septembre dernier, le campus de Cornell Tech, dédié aux technologies numériques, a été inauguré sur cette île de trois kilomètres de long, coincée entre Manhattan et le Queens sur l'East River. L'université aux locaux futuristes respectueux de l'environnement est prévue pour accueillir 2 000 étudiants – ils ne sont pour



Christopher Payne / Esto

8

NORTH BROTHER ISLAND



Mario Burger

5

U THANT ISLAND

l'instant que 300. Un cadre idéal que ce bout de terre verdoyant et résidentiel, avec vue sur la *skyline* de Manhattan... Mais les futurs Mark Zuckerberg savent-ils qu'ils vont bûcher sur les lieux d'un ancien pénitencier à la terrible réputation, qui ferma ses portes en 1935 ?



RANDALL'S ISLAND

UNE OASIS SUR L'EAST RIVER

209
ha

1 700
hab.

Par les ponts, depuis Manhattan,
le Bronx et le Queen

Depuis cet écrin de verdure situé au large de East Harlem, la vue sur l'Upper East Side de Manhattan est fabuleuse. À l'origine, il existait deux îles distinctes, Randall's et Wards, réservées à l'accueil des indésirables – immigrants sans le sou, criminels, orphelins, malades et aliénés. Elles furent réunies dans les années 1960 après que des tonnes de gravats eurent été entassés entre leurs rives. Mais il fallut attendre 1992 pour que la municipalité, alors dirigée par Michael Bloomberg, décide d'en faire un vaste parc de loisirs à la nature préservée. Aujourd'hui, la saison estivale est le théâtre d'événements culturels et récréatifs, dont certains se tiennent dans l'enceinte de l'Icahn Stadium, inauguré en 2005. Les plus sportifs viennent travailler leur revers sur l'un des vingt courts de tennis ou parfaire leur swing sur le practice de golf. Les randonneurs, cyclistes et joggers peuvent faire la jonction entre le Bronx, le Queens et Manhattan en empruntant les ponts et passerelles qui relient l'île à ces quartiers.



NORTH BROTHER ISLAND

DES VESTIGES NOYÉS DANS LA NATURE

5
ha

0
hab.

Par bateau, avec l'accord du
Département des parcs de la ville

Des bâtisses de briques rouges dévorées par la végétation, des vitres brisées, des toits crevés, des portes sorties de leurs gonds... Le décor idéal d'un récit d'épouvante. Il se murmure d'ailleurs que l'île de North Brother aurait inspiré l'écrivain Dennis Lehane lorsqu'il imagina l'asile de *Shutter Island* (2003), roman porté à l'écran par Martin Scorsese en 2010. Située dans le nord-est de la ville, dans le détroit de l'East River, l'île accueillait en effet sur ses rivages désolés un hôpital à partir de 1885. Alors que la population de la ville explosait, les épidémies, comme la variole, étaient légion. La municipalité fit alors des lieux une zone de quarantaine et y installa le Riverside Hospital. En 1904, l'île fut le théâtre d'une terrible tragédie quand un bateau à vapeur s'échoua sur ses côtes. Bilan : plus de 1 000 morts. Après la Seconde Guerre mondiale, North Brother Island abrita des familles de vétérans, puis un centre de désintoxication pour jeunes drogués, avant d'être laissée à l'abandon en 1963. Depuis, régulièrement, des rumeurs de projets immobiliers circulent. Qui restent pour l'instant lettre morte, l'île étant une zone protégée et un sanctuaire pour les oiseaux.



CITY ISLAND

UN PETIT AIR DE NOUVELLE-ANGLETERRE

102
ha

4 439
hab.

Par la route et le bus
depuis le Bronx

Il rêvait d'en faire une rivale de Manhattan. Mais le chaos provoqué par la guerre de l'Indépendance américaine (1775-1783) eut raison à l'époque des ambitions du propriétaire de City Island, un certain Benjamin Palmer. Aujourd'hui, au large du parc naturel de Pelham Bay dans le Bronx, le charme balnéaire de cette île, avec ses élégantes maisons de style victorien, rappelle surtout la côte de la Nouvelle-Angleterre. Ici, le nombre de pontons d'amarrage le dispute à celui de restaurants de fruits de mer. Samantha et Randy Kayton, retraités du Connecticut, se sont régalez : « On a passé trois jours dans Manhattan, c'était sympa, mais ça nous a suffi ! Ici, au moins, on peut parcourir l'île dans toute sa longueur en une heure à peine. Les homards et les calamars du Tony's Pier, sur Belden Point, au sud de l'île, étaient franchement délicieux. C'est le paradis ! » En été et pendant les week-ends ensoleillés, les visiteurs se pressent le long de l'avenue principale, longue de trois kilomètres, qui traverse l'île. Brocantes, magasins d'articles de pêche, produits locaux... Les petites rues transversales, elles, mènent toutes à la mer, où sont amarrés de nombreux bateaux. Une tradition nautique bien ancrée : de 1860 à 1980, City Island fut un important site de construction navale, des barges du Débarquement aux voiliers de course, dont sept ont remporté l'America's Cup. Le musée nautique renferme d'ailleurs des trésors de maquettes. Et le Harlem Yacht Club, l'un des plus anciens du pays, propose des activités, même à ceux qui ne possèdent aucune embarcation. Hors saison, l'île ressemble à une paisible bourgade, avec son école et ses épiceries.



HART ISLAND

UN MILLION D'ÂMES HANTENT CES LIEUX

53
ha

0
hab.

Par bateau, avec l'aval
de l'administration pénitentiaire

Comme Venise avec San Michele, New York a son île-cimetière, située dans le détroit de Long Island, au large du Bronx. Mais ici, pas de stèles ni de fleurs, ni de noms. Car Hart Island, la plus grande nécropole de New York, est une immense fosse commune où, depuis 1869, sont enterrés les corps non réclamés, ceux d'indigents, de marginaux, d'enfants mort-nés, de personnes oubliées de leurs familles. Ce sont les détenus de l'île-prison de Rikers Island (Hart Island dépend de l'administration pénitentiaire) qui, aujourd'hui, donnent une sépulture à ces malheureux. Un million d'âmes reposent sur ce bout de terre peu avenant. En 2011, à l'instigation de l'artiste Melinda Hunt, le Hart Island Project a mis en place une base de données répertoriant déjà l'identité de 67 000 personnes enterrées depuis 1980 et œuvre à faciliter l'accès de l'île aux familles. Un site Internet collecte les histoires des disparus (hartisland.net/burial_records). ■

1 700 kilomètres de pistes cyclables...



NEW YORK

en ROUE libre

FAIRE LE TOUR DE MANHATTAN, S'ÉCHAPPER À BROOKLYN OU PÉDALER DANS CENTRAL PARK : NOTRE REPORTER A RÉALISÉ, **À VÉLO**, CES TROIS ITINÉRAIRES, QUELQUES JOURS AVANT L'ATTENTAT DU 31 OCTOBRE.

PAR PASCAL ALQUIER (TEXTE)



«Dans New York, à vélo, on dépasse les yellow cabs», aurait pu chanter Joe Dassin. La ville développe les pistes cyclables et distribue des casques gratuitement.

1. UNE VIRÉE À BROOKLYN, PIONNIÈRE DE LA PETITE REINE

Les embouteillages homériques seront-ils bientôt de l'histoire ancienne ? La Grosse Pomme s'est récemment convertie au vélo, au point de devenir la deuxième métropole au monde en nombre de trajets quotidiens à bicyclette (450 000), juste après Paris. En dix ans, la municipalité a étendu le réseau de pistes cyclables de 500 kilomètres pour atteindre aujourd'hui 1 700 kilomètres, et, depuis 2013, les New-Yorkais disposent eux aussi d'un système de vélos en libre-service, appelé Citi Bike. Plus de 700 bornes de location sont disponibles, et les tarifs vont de 12 dollars la journée à 163 dollars l'année. Bien implanté à Manhattan, Citi Bike s'est récemment développé à Harlem, dans le Queens et sur les hauts de Brooklyn. C'est d'ailleurs dans ce borough que fut inaugurée, en 1894, la toute première piste cyclable des Etats-Unis, Ocean Parkway, sur huit kilomètres entre Prospect Park et Coney Island. Pédaler dans Brooklyn, c'est donc mettre sa roue dans celle des pionniers américains de la petite reine. Depuis Manhattan, on peut traverser l'East River à vélo en empruntant le pont de Brooklyn – plusieurs bornes de Citi

Bike à proximité –, puis filer explorer la rive ouest. Au fil du trajet, les vues sur le Lower East Side, la statue de la Liberté et même le New Jersey en imposent. On suit le rivage jusqu'à Red Hook, où se sont installés Ikea et Tesla. Un quartier coté et plein de charme, avec ses petites bâtisses, ses espaces verts et un restaurant de fruits de mer toujours bondé, le Brooklyn Crab. La balade continue vers le sud jusqu'à Sunset Park. Là, un arrêt s'impose pour apprécier le panorama sur la baie et la skyline de Manhattan, mais aussi pour découvrir Industry City, projet original dédié au design, avec ateliers d'artistes et boutiques.

Après un détour par le Bush Terminal Piers Park, oasis de verdure à proximité d'un océan d'entrepôts industriels, on reprend la 2^e Avenue, puis Ridge Boulevard pour rejoindre la belle piste de Bay Ridge Avenue. Au bout de l'aventure : le détroit de Verrazano et le pont qui relie Brooklyn à Staten Island. Et si, après deux heures de vélo environ, la fatigue submerge le valeureux cycliste, heureusement, la station de métro de la 95^e Rue est toute proche ! La borne Citi Bike, elle, se trouve à l'angle de la 39^e Rue et de la 2^e Avenue.

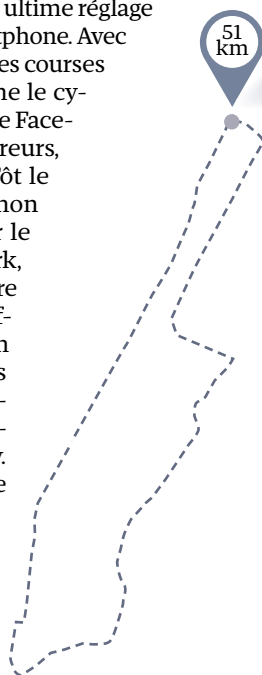
Vélos en libre-service : citibikenyc.com



2. LE TOUR DE MANHATTAN SUR UN CHEMIN VERT

La trentaine, silhouette athlétique, équipement de pro, Jean-Claude Tounkara, un souriant ingénieur logiciel d'origine malienne, est un fou du vélo. Aujourd'hui, il effectue un ultime réglage sur Strava, une appli pour Smartphone. Avec son répertoire des balades et des courses accomplies, l'outil accompagne le cycliste en permanence : «C'est le Facebook des cyclistes et des coureurs, indispensable, raconte-t-il. Tôt le matin ou tard le soir, je fais mon parcours depuis Inwood, sur le West Side, jusqu'à Battery Park, ce qui fait environ vingt-quatre kilomètres. Le week-end, j'effectue la boucle en entier en 1 h 40.» Comme Jean-Claude, les amateurs de petite reine pédalent en nombre sur le Manhattan Waterfront Greenway. Achevée en 2011, cette piste de

cinquante et un kilomètres, qui fait le tour complet de l'île, compte trois sections. L'une d'elles, la Hudson River Greenway, démarre au niveau du pont George Washington, avant de filer vers le sud de Manhattan [à l'heure où nous imprimons, nous ignorons si le tronçon touché par l'attaque terroriste du 31 octobre dernier a été rouvert]. Après le superbe panorama offert sur le New Jersey et ses haltes ou flâneries sur les quais et dans les espaces verts, cette large voie emmène vers le World Trade Center, le mémorial et le musée du 11-Septembre. Face à ces lieux de mémoire, un jardin potager a été planté, qui diffuse de bienveillantes senteurs de basilic, de menthe ou de ciboulette. Plus bas encore, l'atmosphère verdoyante de Battery Park, avec vue sur Ellis Island et Liberty Island, récompense les voyageurs à deux-roues.





Envolez-vous vers l'Asie via Moscou✈

Voyagez facilement en Asie avec Aeroflot via Moscou et découvrez Pékin, Shanghai, Guangzhou ou Hong Kong*.

Plus de 300 destinations, plus de 60 pays**.



Sièges ergonomiques
en classe économique



Siege-lit
en classe Business***



15 types
de repas spécifiques



Equipage
hautement qualifié



L'une des flottes les plus
modernes au monde



Classe confort à bord
du Boeing 777



Correspondances faciles
à l'aéroport
de Moscou Sheremetyevo



EUROPE'S
BEST AIRLINE
2017



THE WORLD'S
4-STAR AIRLINE



THE WORLD'S MOST
POWERFUL AIRLINE BRAND
According to 2017 Brand Finance rating

www.aeroflot.com

* Le calendrier des vols d'hiver est valable du 29.10.2017 au 24.03.2018. Les horaires des vols peuvent être sujets à modification. ** Comprend les vols réguliers de PJSC Aeroflot, filiales et compagnies partenaires de "partage de code". *** Option disponible à bord des Boeing 777 et Airbus 330.

Install app:





A Central Park, le cycliste découvre chemins tortueux, grands espaces ombragés, miroirs d'eau... et faux plats !

3. DANS CENTRAL PARK, L'INSTANT BUCOLIQUE

Finally, le choix d'un robuste VTT siglé Central Park Sightseeing n'était pas si stupide... Les mollets vous remercieront tout à l'heure, car ce vaste rectangle de végétation de quatre kilomètres sur 800 mètres n'est pas si plat qu'il y paraît et offre quelques côtes savoureuses. Un Citi Bike peut aussi faire l'affaire, mais le confort ne sera pas le même. Le poumon vert de Manhattan, enchâssé dans sa forêt de gratte-ciel, est l'endroit rêvé pour une escapade à vélo loin du tumulte urbain. Des visites guidées de deux heures sont proposées à raison de quatre départs par jour et en groupes de dix-huit personnes maximum (informations sur centralparkbiketours.com). Mais mieux vaut prendre son temps pour parcourir ce parc mythique à son rythme, afin de s'arrêter ici ou là, pour contempler les étendues d'eau, la Harlem Meer, au nord, ou l'Étang, au sud, faire un break à la terrasse du Loeb Boathouse ou sur une pelouse à l'ombre d'un des 2 854 chênes

que compte le parc. Depuis la piste principale, la Center Drive, une boucle d'une dizaine de kilomètres emprunte l'East Drive et longe l'imposante bâtisse du Metropolitan Museum. Il faut garer son vélo pour un détour (car, attention, certains chemins sont exclusivement piétonniers) sur les rives de l'immense miroir du Jacqueline Kennedy Onassis Reservoir, là où Thomas Levy (joué par Dustin Hoffman) mouillait le maillot dans le film *Marathon Man* (1976). Les amateurs de rock, eux, fileront plein sud sur West Drive – c'est ici que les faux plats se transforment vraiment en côtes – où, après avoir longé le Museum d'histoire naturelle, ils pourront se recueillir au mémorial de Strawberry Fields (au niveau de la 72^e Rue Ouest), une mosaïque discrète, au ras du sol et à quelques pas seulement du Dakota Building où John Lennon fut abattu le 8 décembre 1980.

Louer un vélo dans le parc : centralpark-sightseeing.com



ILS NOUS ONT AIDÉS POUR CE DOSSIER

► **OpenSkies**, la compagnie française qui relie Paris (Orly) à New York trois fois par jour (à partir de 410 € l'aller-retour). britishairways.com/fr-fr/information/partners-and-alliances/openskies

► **Intercontinental Barclay**, le palace mythique des années 1920 situé près de Central Park, qui a rouvert en 2016 après un an de travaux (à partir de 280 \$ la nuit). intercontinentalnycbarclay.com

► **Moxy**, l'hôtel design et cosy ouvert depuis septembre dernier dans Times Square (à partir de 139 \$ la nuit). Superbe vue depuis la terrasse sur le toit. moxytimesquare.com

► **Office du tourisme de New York City** : www.nycgo.com

► **CityPASS** (citypass.com) et **Explorer Pass** (nycgo.com/tours/new-york-explorer-pass) permettent d'obtenir des tarifs réduits pour les grands sites new-yorkais.



RECOMMANDÉ PAR



EMBARQUEZ AVEC & DES RACINES DES AILES

CROISIÈRES CULTURELLES SUR LES PLUS BEAUX FLEUVES

EN PARTENARIAT AVEC

& DES RACINES
DES AILES

3



Au fil de la LOIRE

Une croisière exceptionnelle sur la Loire avec les visites exclusives des châteaux de Chambord et Chenonceau, des chantiers de Saint-Nazaire ou encore les marais salants de Guérande et les conférences de nos experts.

Du 19 au 26 mai 2018

au départ de Nantes à bord du MS Loire Princesse

À partir de ~~2 290 €~~ 2 090 €/pers.



Au fil du RHÔNE

Découvrez les rives légendaires du Rhône : le Palais des Papes, le parc ornithologique de Camargue ou encore le musée des Confluences à Lyon... un voyage exceptionnel en compagnie de nos conférenciers.

Du 18 au 25 juin 2018

au départ de Lyon à bord du MS Camargue

À partir de ~~2 290 €~~ 2 090 €/pers.

Cette croisière est organisée par Croisières d'exception / licence n° MO75150063. Les invités seront présents sous cas de force majeure. Itinéraire sous réserve de modifications de l'armateur. Programme garanti à partir de 10 inscrits. * Prix par personne incluant la réduction en cabine double sur le pont principal, au départ de Nantes ou Lyon, incluant la pension complète, les boissons (sauf champagne et carte des vins), les conférences et les taxes portuaires. Cette réduction n'est pas cumulable avec d'autres offres en cours. Création graphique : multimediamat.fr - Crédits photos : Shutterstock

OFFRE SPÉCIALE

200 € de réduction / pers.

Pour toute réservation avant le
31 décembre 2017, avec le code REVE

DEMANDEZ NOS BROCHURES



Connectez-vous sur :
www.croisieres-exception.fr/racines2018



Appelez au 01 75 77 87 48
Du lundi au vendredi de 9 h 30 à 19 h et le samedi de 9 h à 13 h



Écrivez à :
contact@croisieres-exception.fr

Renvoyez ce coupon complété à :

Croisières d'exception - 77 rue de Charonne - 75011 Paris



Croisières
d'exception

☐ Mme ☐ M. Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : _____ Ville :

Date de naissance : _____ Tél. : _____

Email :@.....

Vous voyagez ☐ seul(e) ☐ en couple

☐ Des racines et des ailes LOIRE

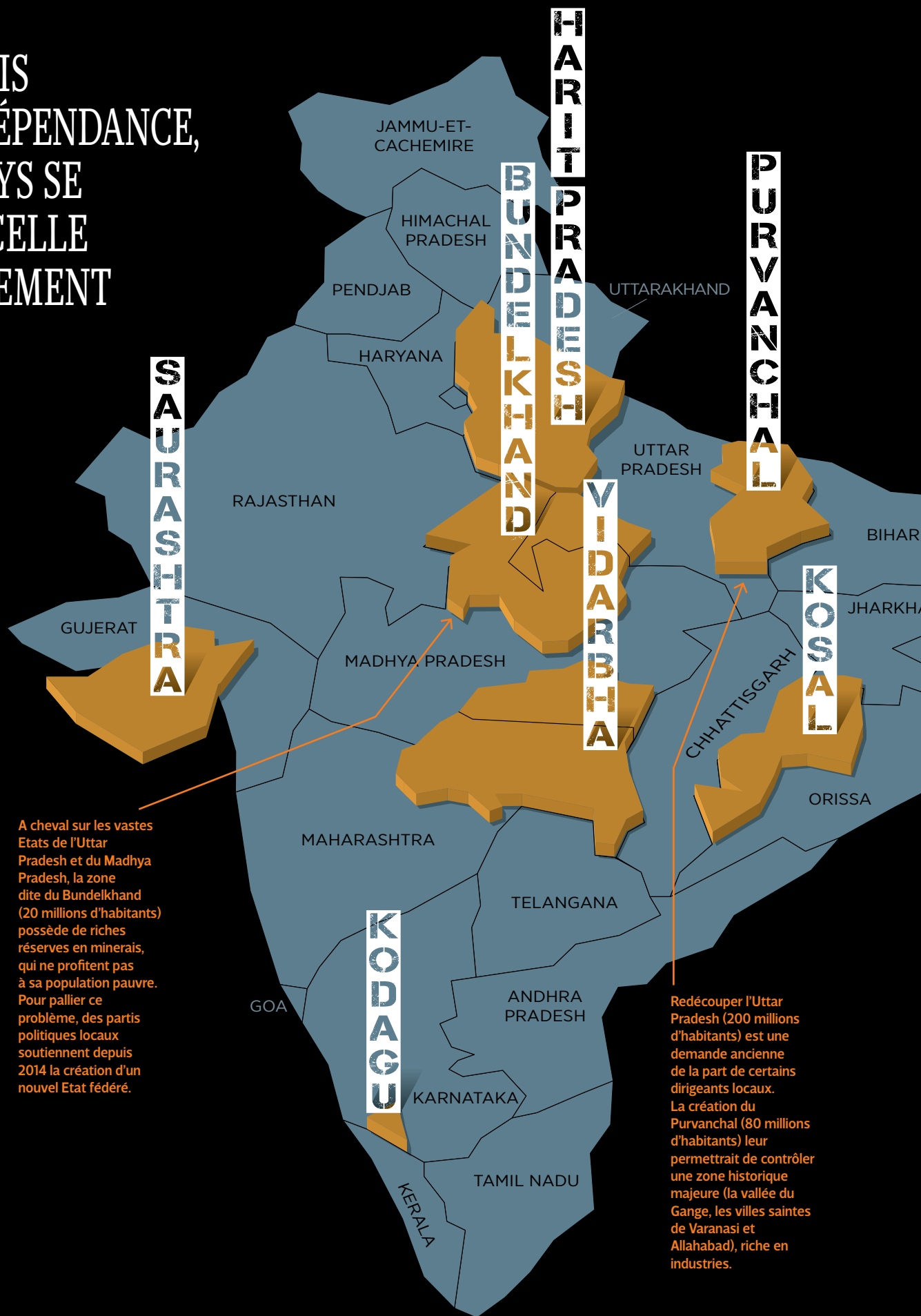
☐ Des racines et des ailes RHÔNE

☒ Oui, je bénéficierai d'une offre spéciale de -200 €/pers. en cas de réservation avant le 31/12/17 avec le code REVE.

Conformément à la loi "Informatique et Liberté" du 6 janvier 1978, nous vous informons que les renseignements ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et que vous disposez d'un droit d'accès, de modification et de rectification des données vous concernant.

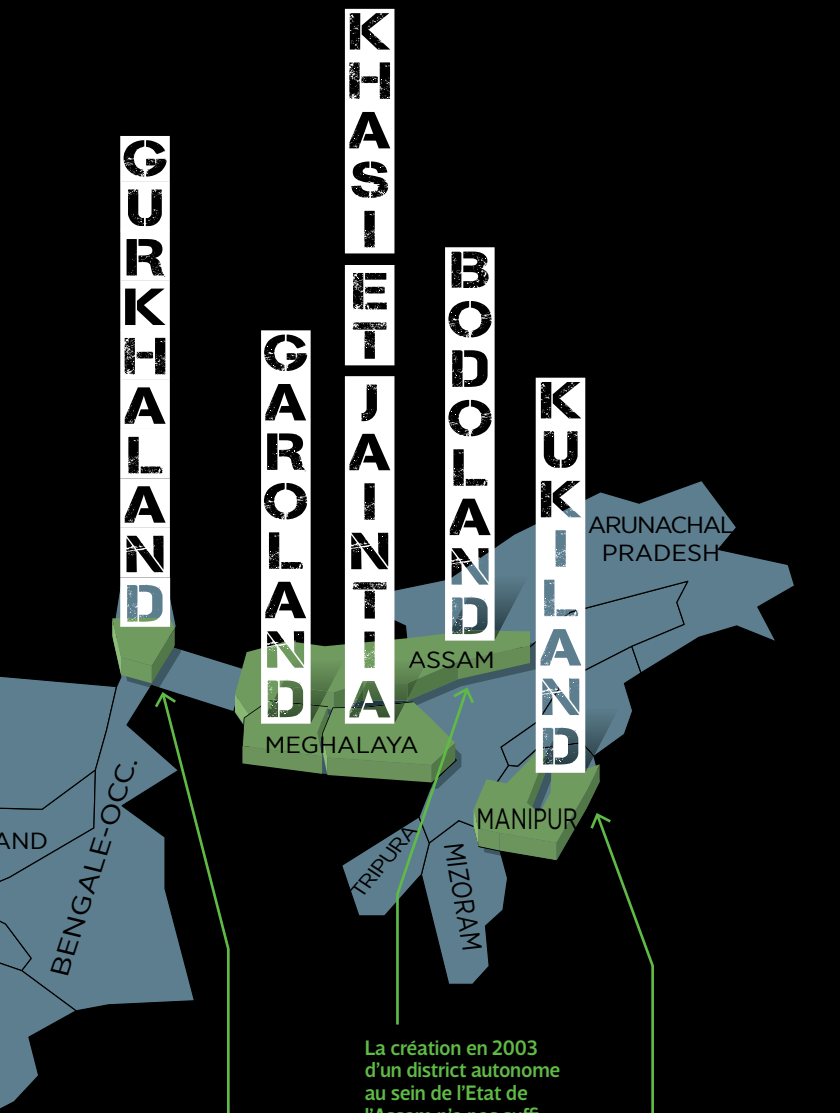


DEPUIS L'INDÉPENDANCE, LE PAYS SE MORCELLE LENTEMENT



A cheval sur les vastes Etats de l'Uttar Pradesh et du Madhya Pradesh, la zone dite du Bundelkhand (20 millions d'habitants) possède de riches réserves en minerais, qui ne profitent pas à sa population pauvre. Pour pallier ce problème, des partis politiques locaux soutiennent depuis 2014 la création d'un nouvel Etat fédéré.

Redécouper l'Uttar Pradesh (200 millions d'habitants) est une demande ancienne de la part de certains dirigeants locaux. La création du Purvanchal (80 millions d'habitants) leur permettrait de contrôler une zone historique majeure (la vallée du Gange, les villes saintes de Varanasi et Allahabad), riche en industries.



INDE

DE NOUVEAUX ÉTATS DANS L'ÉTAT ?

PAR THOMAS SAINTOURENS (TEXTE)
ET HUGUES PIOLET (ILLUSTRATION)

A l'époque britannique déjà, les Gurkha (qui sont aujourd'hui trois millions) réclamaient plus d'autonomie pour le Gurkhaland. Cette année, leurs manifestations ont tourné à l'émeute et à la grève massive, paralysant la production de thé, après que l'Etat du Bengale-Occidental a décidé d'imposer le bengali dans les écoles.

La création en 2003 d'un district autonome au sein de l'Etat de l'Assam n'a pas suffi à calmer les Bodo, une ethnie originaire de Chine cultivant sa langue et sa religion (le bathouisme), et comptant 1,2 million de personnes. Les attentats du Front démocratique national du Bodoland auraient fait une centaine de morts depuis 2010.

Peuple des collines vivant entre l'Inde et la Birmanie, les 500 000 Kuki indiens ont été intégrés en majeure partie à l'Etat du Manipur. Leur volonté d'autonomie est nourrie de particularismes, en matière d'éducation ou de solidarités entre générations. Ils ont aussi leurs propres dialectes.

A l'été 2017, 7 000 touristes ont quitté en hâte Darjeeling, dans l'Etat du Bengale-Occidental. Ils fuyaient les violentes manifestations des Gurkha (une ethnie d'origine népalaise) demandant la création d'un Etat autonome, le Gurkhaland, au sein de l'Union indienne. Ce type de revendications secoue régulièrement le pays, dont le territoire ne cesse de s'émietter depuis 1947. A la veille de l'indépendance, l'Inde britannique comptait dix-sept provinces. Aujourd'hui, la «plus grande démocratie du monde» regroupe trente-six entités fédérées. Un large redécoupage eut notamment lieu en 1956, sur une base linguistique (l'Inde compte 2 000 groupes ethniques, dont 7 principaux, parlant 400 langues dont 22 reconnues par la Constitution). Et, depuis 2000, 4 nouveaux Etats (Chhattisgarh, Jharkhand, Uttarakhand et Telangana) sont nés, cette fois suite à un combat pour un meilleur partage des richesses. «L'intensité des mouvements autonomistes varie dans le temps, note Xavier Houdoy, chercheur à l'université Paris 8. Parfois, une étincelle met le feu aux poudres, comme avec les Gurkha, qui se sont révoltés après la tentative d'imposer la langue bengalie dans leurs écoles. D'une façon générale, les motivations mêlent critères ethniques, linguistiques ou de caste, mais la question des inégalités économiques est désormais au premier plan.» De quoi nuancer l'idée d'un pays uni derrière le nationalisme hindou portée par le parti du Premier ministre Narendra Modi. ■

KODAGE

Zone où une partie de la population revendique la création d'un nouvel Etat fédéré.

La demande de création de ce nouvel Etat fédéré est surtout fondée sur des critères socio-économiques.

La demande de création de ce nouvel Etat fédéré est surtout fondée sur un particularisme ethnolinguistique.

Le grand calendrier GEO 2018

La beauté sauvera le monde

Des photos d'exception pour s'émerveiller aujourd'hui et demain

**Tirage
limité**
Introuvable
dans le commerce



Fjord d'Ilulissat, baie de Disko – Groenland

Thierry Suzan, photographe de l'extrême, vous présente un nouveau visage du monde à travers des images exceptionnelles et inoubliables. Des fjords du Groenland au Bayou de Louisiane, des îles panaméennes de San Blas, au parc national de Hwange, au Zimbabwe, en passant par le massif de l'Estérel en France, les 12 photos sélectionnées pour le grand calendrier sont tout simplement envoûtantes, avec des paysages spectaculaires et des couleurs incroyables, magnifiées par un format exceptionnel.

Partagez le plaisir de la découverte et émerveillez vous devant la beauté de notre planète grâce à ce grand et magnifique calendrier GEO 2018. Commandez-le vite : il est introuvable dans le commerce et disponible en quantités limitées !



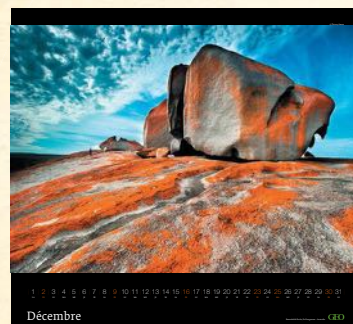
Îles San Blas – Panama



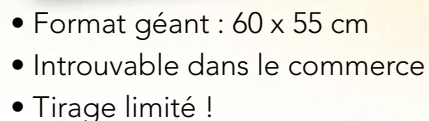
Bayou de Louisiane – États-Unis



Volcan Yasur, île de Tanna – Vanuatu



Remarkable Rocks, île Kangourou – Australie



OU



je renvoie le bon de commande ci-dessous dans une enveloppe **NON AFFRANCHIE** à: Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras cedex 9

je souhaite faire un cadeau

Je remplis les coordonnées du destinataire ci-dessous, la facture me sera adressée directement

Nom* _____

Prénom*

Adresse*

Code postal*

Ville*

Email*

Tel. [redacted]

Je règle ma commande

Ci-joint mon règlement :

☐ Par chèque à l'ordre de GEO☐ Par Carte Bancaire (Visa ou Mastercard)

N° 

Date d'expiration M M / A A Signature :

Cryptogramme

■ J'ai commandé 2 calendriers ou plus, je reçois mon cadeau surprise !



Frais d'envoi	+6.95€
---------------	--------

Merci de votre commande !

Total

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

GEO466CAL

* Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 31/01/2018. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines, dans la limite des stocks disponibles. Si votre produit ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 14 jours pour nous le retourner sans frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser. Ces renseignements font l'objet d'un avis d'information que vous trouverez au verso de votre commande, de fidélisation et de prospection et vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe PRISMA MEDIA, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à ci@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers ou d'appeler au **0 811 23 23 23** Service 0,06 €/min + prix appel.

0 811 23 23 23 ▶ Service 0,06 € / min + prix appel

Le Noël du voyageur

Tout le temps la bougeotte ? L'amour des horizons lointains et des effluves exotiques ? Ou, pourquoi pas, l'envie de s'évader depuis son canapé ? Notre sélection d'idées cadeaux pour les baroudeurs dans l'âme, à tous les prix.

PAR MARIE-ANNE BRUSCHI (TEXTE)



Méert, institution lilloise célèbre pour ses gaufres, invite au voyage avec ses thés. Thé des explorateurs, Méert, 22 €/100 g, meert.fr



Casteljacob donne des couleurs pop à l'Instax Mini 70. Appareil photo instantané, avec sa dragonne rouge, Instax Mini 70 bicolore by JCC+, 129,90 €, boutique.fujifilm.fr



Infroissable, cet imper s'emmène partout avec soi. En polyuréthane, Herschel, 99,99 €, herchelsupply.com



On plonge pour ce porte-monnaie taillé dans un gilet de sauvetage recyclé. En polyuréthane enduit, made in France, Air France, 17 €, shopping.airfrance.com



On l'attache à sa poignée de valise, on la soulève et le poids s'affiche ! Pèse-bagage digital à pile au lithium (fournie), 9,90 €, cadeau-maestro.com



La marque japonaise Delfonics décline une ligne de papeterie en couleur et pratique. Agenda vinyle texture grain, 3 tailles, Delfonics, à partir de 17 €, delfonics.fr



Des créations de la marque espagnole Numéro 74, réalisées par des artisans thaïlandais. Coussin tigre en coton naturel brodé main, Numéro 74, 33 €, numero74.com



Spécialisé dans les sacs, L/Uniform permet de choisir ses combinaisons de couleurs. Toile de lin et coton, finition cuir, L/Uniform, 430 €, luniform.com



On personnalise son sac avec ces charms en cuir brodés de perles faits main en Haïti. Charms, 7 modèles, Girls Mood by Céline Lefébure, 75 €, celinelefebure.com

UNE ALLURE D'EXCEPTION
DEPUIS 1820
KEEP WALKING[®]

JOHNNIE WALKER[®]

ASSEMBLÉ AVEC LA FUMÉE DE TOURBE.

Les assemblages Johnnie Walker sont construits autour de whiskies richement tourbés, tempérés par des malts plus doux. Le style Walker allie ainsi puissance et finesse, c'est un mariage subtil de notes de vanille et de miel relevé par les épices et la fumée de tourbe.

Johnnie Walker. "Continuer d'avancer."



Le Noël du voyageur



Gonflée à bloc dans cette parka doudounée, avec quatre poches et une capuche. Parka en polyamide, Lacoste LIVE, 320 €, lacoste.com



Ultraclic, ce sac de yoga s'inspire du cannage des malles iconiques de la maison Moreau Paris. Cuir de veau et intérieur en cuir de chèvre orange, Moreau Paris, 3 290 €, tél. 01 70 38 77 00.



Bonne route avec cette montre multisports GPS à lecteur MP3 et capteur de fréquence cardiaque. TomTom Adventurer, 299 €, tomtom.com



Embarquement pour l'Ecosse avec ce whisky artisanal des Orcades. Scapa Skiren*, 62 €/70 cl, sur barpremium.com et chez les cavistes.



Pour jouer aux cow-boys et aux Indiens sans y laisser de plumes. Coiffe de chef en plumes multicolores, Smallable Toys, 12 €, www.smallable.com



Mission : explorer le monde sans se perdre avec la collection Journey et ses panneaux de signalisation voyageurs. Coffret, 40 €, Veuve Clicquot*, veuveclicquot.com



Ça roule avec ce vélo électrique au design rétro. Modèle fixe Apollo, batterie 250 W, autonomie de 50 à 75 km, 16 kg, E-Road, env. 1 490 €, e-road.fr



Une ligne de lunettes de soleil pour les férus de sport. Monture pilote en acétate, coll. Polo Ralph Lauren Stadium, 135 €, ralphlauren.com



Appareil photo tout-terrain avec vidéo 4K, waterproof jusqu'à 30 m, antichoc jusqu'à 2,4 m, supportant poussière et températures jusqu'à -10 °C. Nikon Coolpix W300, 449 €, 4 coloris, nikon.fr



Rasoir étanche à lames V-Track Précision Pro, pour une coupe optimale. Modèle Star Wars Shaver sw6700/14, 149,99 €, philips.fr





Raffiné, un appareil photo avec écran réversible pour selfies et connexion WiFi grâce à l'appli O.I Share. Olympus PEN E-PL8, 3 coloris, à partir de 599 €, olympus.fr



Drone ultraslim muni d'un appareil photo et caméra avec retour vidéo sur Smartphone. Spyrazer WiFi, Silverlit, 69,99€, silverlit.fr



Légère et élégante, une valise avec finitions en cuir. Lite-Cube DLX Spinner, 68 cm, 2,9 kg, Samsonite, 499 €, samsonite.fr



Bien au chaud dans cette doudoune femme matelassée. Nylon, duvet de canard et plumes, K-Way, 349 €, k-way.fr



Des parfums liés à une destination olfactive. African Leather, Memo Paris, 200 €/75 ml, memoparis.com



A personnaliser avec les couleurs de son choix et ses initiales. Trousse de toilette en toile de lin et coton, L/Uniform, 195 €, luniform.com



So British, grâce au spécialiste anglais des vêtements de pluie. Chapka en toile enduite et fausse fourrure, Barbour, 80 €, barbour.com



Couteau multifonctions avec tire-bouchon extralong. Modèle Wine Master, manche en olivier, 130 mm, Victorinox, 145 € prix conseillé.



Le best-seller de l'hiver, une lampe livre 100 % recyclable ! Couverture en tissu, pages en Tyvek résistant à l'eau, 16,5 x 21,5 x 3 cm, Lumio, 245 €, conranshop.fr



Un goût de nature avec ce roller combinant métal chromé et bois de poirier. Roller e-motion moka, Faber Castell, 98 €, faber-castell.fr

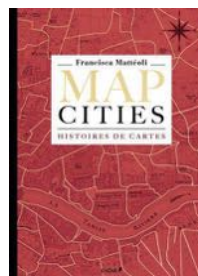


Des enceintes sans fil danoises, pour écouter sa musique partout. Modèle Zipp Mini avec tissu interchangeable, 12 coloris, Libratone, 199 €, libratone.com

Le Noël du voyageur



Des «foulards d'évasion» imprimés de plans, issus d'un surplus de l'armée britannique, livrés avec topo historique. 65 cm x 60 cm, Bonhomme, 92 €, bnhmm.fr



Los Angeles, Paris... les villes et leurs légendes racontées par les cartes. *Map Cities*, Francisca Mattéoli, 35 €, éd. du Chêne.



Tout schuss avec ce longboard électrique, jusqu'à 35 km/h, autonomie 30 km. 2 x 250 W, batterie lithium 36 V, 5,5 kg, E-Road, env. 499 €, e-road.fr



Pratique et réputée indestructible, la ligne Spectra 2.0 est extensible pour augmenter le volume de sa valise. En polycarbonate, Victorinox, 370 €, victorinox.com



Une série limitée Omega, la Seamaster Planet Océan 600 m «Pyeongchang 2018» éditée pour les JO d'hiver. Boîtier acier 43,5 mm, bracelet en caoutchouc, cadran céramique, mouvement automatique Co-Axial Master Chronometer 8900, Omega, 6 000 €, tél. 01 53 81 21 90.



Deux pros s'associent, et voici un sac alpin qui atteint des sommets d'élégance. Sac à dos en laine feutrée déperlante, Eastpak x Vuarnet, 99 €, vuarnet.com



Un livre de photos hors du commun pour prendre de la hauteur. *Montagne spectaculaire*, 39,50 €, éd. Glénat.



Tsarine rend hommage à ses origines avec une nouvelle édition de sa matriochka. Champagne Tsarine*, 26 €, en grande distribution.



Un casque haut de gamme pliable pour un encombrement minimum. Hesh 3 Wireless, Skullcandy, 129,99 €, skullcandy.fr



Design et performance pour ce Smartphone avec batterie jusqu'à 37 h d'autonomie. Finition en verre 2.5D et châssis en métal biseauté, 4 coloris, Huawei P10 lite, env. 349 €, huawei.com

* L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération.

CARRÉ ROYAL
PARIS

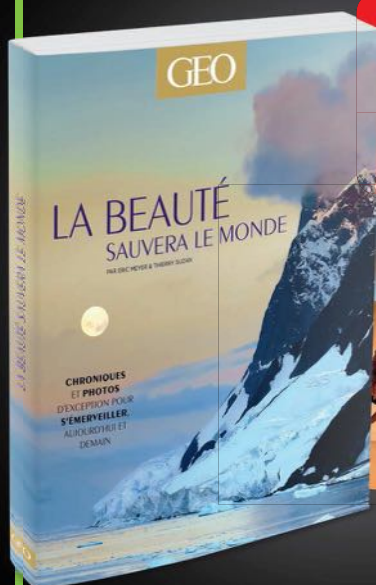


www.carreroyal.com

GEO

ÉDITIONS

DÉCOUVREZ NOTRE Tarifs privilégiés



Prix abonnés

56€*
95

Prix non abonnés

59€
95

LA BEAUTÉ SAUVERA LE MONDE UN TRÈS BEAU LIVRE EN ÉDITION PRESTIGE

Dans cet ouvrage collector, Eric Meyer, rédacteur en chef de GEO, et Thierry Suzan, photoreporter de l'extrême, partagent leur regard plein d'espoir sur le monde pour s'émerveiller, aujourd'hui et demain, sur la beauté de notre planète.

À travers des réflexions pertinentes et des images inoubliables, ils attirent notre attention sur une beauté à portée de regard, en remettant au centre de nos pensées le plaisir de la découverte bien au-delà des barrières, physiques et intellectuelles, qu'érigent les hommes.

"Il est des images, dont on se dit qu'il faudra les emporter avec soi, le jour où l'on aura tout oublié"

Eric Meyer

Retrouvez
l'interview
des auteurs

P. 140-141

Editions GEO • Format XXL : 27,5 x 35,5 cm • 256 pages

• Portfolio inédit + 1 tiré à part • Tirage limité • Réf. : 13487

COFFRET DE CORRESPONDANCE

Un luxueux coffret avec dorure et fermeture magnétique comprenant 20 cartes doubles, leurs enveloppes ainsi qu'un livre qui reprend les clichés emblématiques de l'ouvrage accompagnés de textes qui en révèlent secrets et splendeurs.

Prix abonnés

21€*
80

Prix non abonnés

22€
95

20 cartes + enveloppes + 1 livre de 48 pages

• Format : 18,5 x 13,5 x 5,5 cm • Réf. : 13488

PICTUREBOOK

"Un portfolio exclusif, fabrication luxe, finitions soignées. Une édition limitée de 20 tirages grand format des photographies les plus spectaculaires du livre, sur planches détachables, d'une qualité de reproduction haut de gamme."

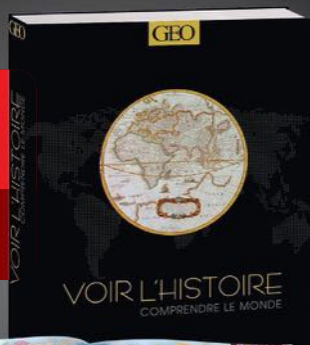
Prix abonnés

28€*
45

Prix non abonnés

29€
95

Format : 28 x 36 • 20 Tirages • Réf. : 13489



Prix abonnés

47€*
50

Prix non abonnés

49€
95

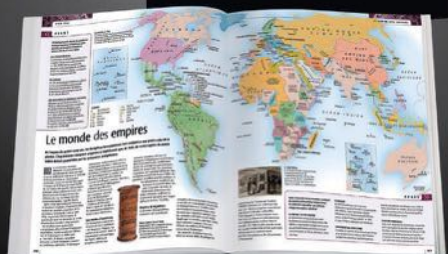
VOIR L'HISTOIRE, COMPRENDRE LE MONDE

Un ouvrage unique et formidablement illustré

Ce livre propose de décoder les grandes époques et les événements de l'Histoire humaine, de la Préhistoire à nos jours. À travers une analyse originale et une maquette remarquable, ce livre s'intéresse à toutes les époques, à tous les pays, aux grandes civilisations, aux courants artistiques et aux personnages majeurs de l'Histoire du monde, de l'Égypte ancienne aux attentats du 11 septembre 2001, de Jules César aux Suffragettes.

Plus de 3 000 illustrations, cartes et photographies animent les quelque 620 pages de ce recueil exceptionnel ! Et en fin de livre, retrouvez plus de 100 pages consacrées à une chronologie détaillée de l'Histoire des plus grands pays du monde.

Editions GEO • Format : 26 x 31 cm • 612 pages • Couverture cartonnée • Réf. : 13472



arts,
ue.

l'art,
tes !

La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5% sur ces produits.



GRANDE SÉRIE 2017



LA FRANCE DES MYSTÈRES ET DES CROYANCES

Faits divers curieux, phénomènes inexplicables...
Dans tous les «pays» de France, des récits subsistent, voire
renaissent, en partie imaginaires, en partie basés sur des faits.
Ils sont le reflet d'une géographie ou le miroir de nos rêves
et de nos peurs. Toute l'année, les reporters de GEO
enquêtent sur ces énigmes qui contribuent toujours
activement aux traditions et à l'imaginaire de nos régions.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE) ET ANTONIN BORGEAUD (PHOTOS)

CE MOIS-CI : L'ALSACE ET LA LORRAINE



A Rouffach (Haut-Rhin), où l'on organise chaque année en juillet la Fête de la sorcière, les figures effrayantes s'affichent partout.

HAUT-RHIN

AUTOUR DE ROUFFACH, LES SORCIÈRES ONT DE LA MÉMOIRE

Cette choucroute n'est pas comme les autres. Amis gourmets, amateurs de lard fumé, de knacks (saucisses de Strasbourg) et de jarrets épais, si vous avez le coup de fourchette vigoureux et l'appétit aussi large que l'imagination, apprêtez-vous à commettre ce péché de bonne chère qui

consiste à venir gueuletonner à l'Haxakessel («le chaudron de la sorcière»), une jolie table du centre de Rouffach, où les murs sont décorés de poupées au nez crochu volant sur des balais. La maîtresse de maison vous y servira sa fameuse *haxasurkrut* : la choucroute de la sorcière. A la table d'à côté, des habitués vous expliqueront que cette spécialité mêlant le chou fermenté, la charcuterie et les *spaetzel* (nouilles alsaciennes) provient en réalité du fond des âges : dans toutes les marmites familiales, on a toujours agrémenté de cette manière ce qu'on appelle «la choucroute du lendemain»,

ces inévitables restes de la veille qui rappellent qu'en Alsace on a souvent les yeux plus gros que le ventre. Mais dans ce restaurant, le festin a un petit goût d'étrange. Car cette adresse où l'on se régale aujourd'hui abritait, entre le milieu du XV^e et la fin du XVII^e siècle, le siège local de l'Inquisition. Au sous-sol, dans des caves voûtées dont on peut encore apercevoir l'entrée, se tenaient d'interminables procès en sorcellerie. Les religieux passaient des heures à attendre que des coupables se mettent enfin à table... Les aveux s'obtenaient avec force questions répétées inlassablement selon un protocole codifié par les autorités ecclésiastiques, et qui passait par l'usage de la torture – savamment dosée afin de pouvoir fournir une proie encore réactive aux flammes du bûcher.

Rouffach, où au moins une cinquantaine de sorcières furent brûlées, n'était pas un cas isolé. A intervalles réguliers, durant près de deux siècles, l'Alsace eut à subir ces frénésies inquisitrices. Les historiens parlent d'au moins 6 000 exécutions (deux fois plus qu'en Lorraine). Dans la cité de Rouffach, des archives racontent les protocoles interrogatoires de quinze sorcières exécutées entre 1585 et 1627. «A les éplucher, on se rend compte que les prévenus n'avaient quasiment aucune chance de s'en sortir», analyse Romain Siry, le président de la Société d'histoire de la ville. Les «auxiliaires du diable», comme on les appelait, étaient dans 90 % des cas des femmes, le reste des procès concernant 9 % d'hommes et 1 % d'enfants. Le plus souvent, la déposition finale indiquait une participation à un ou plusieurs sabbats, rendez-vous nocturnes et coquins avec le diable, le tout après avoir mangé goulûment de la viande et du pain sans sel, et descendu





Le sommet du Bollenberg abrite la jolie chapelle Sainte-Croix, mais il fut longtemps un lieu de culte païen et de sabbats de sorcières.



Entre les ^{xv}^e et ^{xvii}^e siècles, l'Alsace subit une frénétique chasse aux sorcières. Partout, on retrouve des signes de cette lutte contre le diable.

quelques litres de vin. Dans les archives, on est troublé par le systématisme des déclarations autant que par l'absence de plaidoirie. «On se doute bien dans ces conditions que toutes ces femmes n'étaient pas des possédées», remarque Romain Siry. Cette justice expéditive favorisait les règlements de compte, n'importe qui pouvait être accusé. On trouve aussi, parmi les sorcières, nombre de femmes ayant une position plutôt enviée et possédant des biens. Bref, l'image de la forcenée misérable, la bave aux lèvres, mitonnant des potions aigres-lettres au fond des bois, n'est qu'un mythe.

Ce régime de la peur avait une vertu : maintenir l'ordre établi. Jusqu'au traité de Westphalie (1648), l'Alsace appartenait au Saint Empire romain germanique, mais s'émiettait en de nombreuses seigneuries et cités indépendantes. Résultat, chaque juridiction faisait preuve de zèle pour montrer sa puissance. Quant à l'église catholique, elle redoublait d'ardeur pour contenir l'avancée protestante. Ainsi l'Inquisition fut-elle très active durant la guerre de Trente Ans (1618-1648). D'autant que l'argent des biens confisqués aux sorcières servait parfois à payer les troupes.

Que reste-t-il de tout cela ? Bien plus qu'une choucroute fumante servie dans une taverne : des collines de Bastberg (Bas-Rhin) jusqu'aux vignes de Rouffach en passant par le village de Bergheim où l'on trouve un passionnant musée de la Sorcellerie, les bûchers allumés en place publique ont traumatisé le peuple d'Alsace. «Ces histoires font partie de notre inconscient collectif», résume

Thibault Suhr, l'un des organisateurs à Rouffach de la Fête de la sorcière, chaque année à la mi-juillet, à laquelle plus de 10 000 personnes participent le temps d'une soirée forcément endiablée. Au menu : guinguettes, spectacles, stands médiévaux et «sentier de l'étrange», un parcours scénographié où l'on joue à se faire peur... La tradition veut aussi qu'on déguste un philtre à l'amertume particulière, une potion que les vignerons mitonnent en faisant macérer de l'aspérule odorante dans du vin blanc. Mieux vaut déguster le breuvage avec prudence, dit-on.

D'autant qu'un mois plus tard, le 14 août, rebelote : au Bollenberg, à quelques kilomètres de Rouffach, la foule se retrouve. Lieu de culte depuis la nuit des temps, la colline est surmontée de la chapelle Sainte-Croix, dédiée à sainte Appoline, mais que les habitants continuent d'appeler «chapelle des sorcières». Ces dernières se retrouvaient, paraît-il, sur ce sommet pelé. Le lieu est à part : il n'y pleut qu'à raison de 400 millimètres par

an, ce qui en fait un des coins les plus secs de France. Un microclimat méditerranéen favorisant une flore insolite : orchidées, géraniums sanguins, tulipes sauvages... De quoi concocter quelques élixirs ? Ce soir-là, l'ambiance est particulière, à mi-chemin de la liesse et du recueillement. Après la retraite aux flambeaux vient la mise à feu du Haxafir («feu des sorcières»), immense bûcher que les villageois ont mis des semaines à élever. La flambée illumine jusqu'au petit matin. De la plaine du Rhin, de la Forêt-Noire, des ballons vosgiens, on en perçoit la lueur. Ainsi rayonne la revanche des sorcières. ■

1486

Le pape Innocent VIII ouvre la chasse aux sorcières.

1618-1648

Guerre de Trente Ans et procès en sorcellerie.

1993

Lancement de la Fête de la sorcière à Rouffach.


Ribeauvillé et son château de Saint-Ulrich forment la porte d'entrée d'un massif vosgien à part : le Taennchel, une montagne où les légendes vont bon train. On y aurait ainsi mesuré de puissantes «ondes cosmo-telluriques».



HAUT-RHIN

DANS LE MASSIF DU TAENNCHEL, C'EST LA TERRE QUI VOUS PARLE





Deux jeunes randonneuses, sur un rocher perché, s'acharnent à secouer la montagne. Elles sont là, hilares, à plus de 900 mètres d'altitude, debout en équilibre sur la dorsale chahutée du Taennchel, ce massif des Vosges qui se dresse sur les hauteurs du petit village de Thanenkirch, près de Ribeauvillé. En poussant des jambes et du bassin, par un cocasse mouvement de balancier qui les fait ressembler à des surfeuses, elles essaient de

remuer une pierre colossale que l'érosion aurait, dit-on, rendue instable. Le pavé de grès rose doit bien peser quelques dizaines de tonnes. Les débuts sont poussifs. Mais à force, un grincement se fait entendre, et le rocher couché se met à tanguer telle une barque. A chaque coup de balancier, un étrange borborygme sourd des profondeurs. «Écoutez, c'est comme un cœur qui bat», s'écrie l'une. «Le son d'une échographie», s'émerveille l'autre. Sous la plaque rocheuse, force est de constater que les entrailles de cette montagne émettent bien quelque chose qui tient de la pulsation cardiaque, un baboum-baboum systolique et ténébreux. Émerveillement général. Impression forte qu'en ce dimanche matin d'automne, sous les frondaisons rougissantes, on pénètre

soudain un monde impalpable que les cartésiens récuse. Autour, certains visiteurs particulièrement intéressés viennent de dégainer leur pendule et leur géodynamètre, un livret bardé de schémas compliqués censés indiquer le taux vibratoire d'un lieu.

«Ici, l'onde !» Tel pourrait être le cri de ralliement de ces drôles de randonneurs. Et si le massif du Taennchel, désigné «zone de tranquillité» depuis 1979, était bien, comme ils l'affirment, une montagne pas si tranquille ? Un sommet trépidant dont le magnétisme agirait sur nos humeurs ? Néodruides, magnétiseurs de tout poil et autres chasseurs de paranormal y pullulent aux côtés des simples marcheurs qui viennent s'ébattre dans ces 1 000 hectares d'escarpements, sur les sublimes sentiers balisés par le Club vosgien. Dans ce paradis de l'auto-suggestion, chacun vient trouver ce qu'il cherche. Ce matin, dans une clairière, on croise par exemple un groupe d'amies travaillant à empiler des galets les uns sur les autres afin de former de petits cairns, amas fragiles qui, selon elles, renfermeront les idées noires du moment. Plus loin, c'est un homme seul, la soixantaine, collier de barbe grise, œil pétillant, qui nous propose de donner une accolade dans le vide au «Maître de la forêt» qu'il vient, jure-t-il, de convoquer par la seule force de la pensée. Ailleurs, une dame âgée est assise en tailleur, les yeux mi-clos, sur une roche moussue. «Tant qu'il ne neige pas, je viens ici une fois par semaine pour recharger mes batteries», explique-t-elle.

Pourquoi ici ? Si l'on veut comprendre, il faut d'abord accepter une théorie à ce jour non vérifiée scientifiquement : il y aurait sur la planète des ondes cosmo-telluriques remontant du noyau terrestre et filant jusqu'aux cieux. Ces hypothétiques courants seraient canalisés par l'homme avec, selon l'endroit, un effet régénérateur ou nocif. Farfelu ? Peut-être. Mais au Taennchel, il faut s'abstenir de juger. Les Celtes venaient déjà y capter quelques forces, se servant de cette éminence à la fois comme d'un promontoire stratégique et d'un sanctuaire. Plus près de nous, deux Alsaciens bien connus des passionnés d'ésotérisme, Gilbert Altenbach et Adolphe Landspurg, aujourd'hui décédés, auraient constaté, chacun à sa manière, lors de nombreuses expéditions menées au cours des cinquante dernières années, que ces fameuses ondes atteignaient ici des concentrations records, ce qui ferait du Taennchel l'un des terrains vibratoires les plus puissants d'Europe. Selon ces peintures de la géobiologie (la discipline qui s'intéresse au cosmo-tellurisme), cette concentration serait liée à une foule de facteurs : réseaux de champs magnétiques traversant des cavités creuses, interactions entre différentes failles géologiques, richesse du sol en fluorine, quartz et améthyste, sans compter les nombreuses sources d'eau, hautement conductrices, qui irriguent le coin. «Chacun est libre d'y croire, mais ceux qui sont réceptifs savent que ce massif est si chargé en ondes positives qu'il ne faut pas y



Le Taennchel est hérissé de formes étonnantes : rochers des Trois Grandes Tables, des Reptiles ou des Géants... Des colosses liés à des légendes millénaires.



Ces sentiers balisés, loin d'attirer les seuls passionnés d'ésotérisme, permettent à tous de profiter de paysages superbes.

passer plus d'une journée, commente René Berrel, "géobiologue" et arpenteur passionné du Taennchel. Le soir, après une balade ici, on a du mal à dormir tant on se sent empli d'énergie, comme si on avait bu trop de café.»

Sous les grands sapins sombres, les formes tarabiscotées des rochers sculptés par l'érosion ajoutent à l'étrangeté : certains blocs ressemblent à des reptiles, d'autres, plus monumentaux, font songer à des tables gigantesques pour des repas orgiaques servis à des titans affamés, ou à des autels païens, voire à des pierres sacrificielles. D'ailleurs, les rochers à cupules (cavités en forme de coupe) abondent, qui servaient, selon différentes légendes, à recueillir le sang des victimes... Il y a aussi cet à-pic de seize mètres de haut sur lequel une échelle de fer fut greffée en 1910. Au sommet, surprise, on découvre deux anneaux en fer scellés dans la roche. De quoi donner du crédit à cette fable affirmant que Noé y amarra son arche durant le déluge.

Depuis toujours, les récits fabuleux poussent ici avec l'ardeur du chiendent. «Il n'y a pas de lieu comparable en Alsace», résume Pascal Bosshardt, 60 ans. Ce sculpteur, célèbre dans la région pour ses crèches en bois, s'efforce de regarder les choses «en homme rationnel, avec un œil

d'historien». Lui qui vit à l'orée de la forêt, à Thannenkirch, sa commune natale (450 habitants) dont il fut le maire de 2001 à 2008, rappelle qu'aucune recherche n'a encore permis de trouver des preuves d'un culte païen ancestral. Mais, ajoute-t-il, «parmi les rochers, on a identifié au moins trois grosses pierres semi-circulaires, dont on peut dire qu'elles ont été déplacées par l'homme, ce qui permet d'imaginer qu'un sanctuaire existait». Et puis, il y a cette prodigieuse construction : couverte de mousse, se hissant jusqu'à 1,80 mètre, une muraille suit la ligne de crête sur 2,3 kilomètres de long. Les locaux l'ont nommée «mur païen», laissant entendre qu'elle servait à délimiter un enclos sacré d'avant la christianisation. «En réalité, personne n'en sait rien, admet le sculpteur. Ce rempart fut peut-être édifié au Haut Moyen

Age pour délimiter les versants sud-est et nord-ouest.» Une frontière, donc. «Le massif a toujours servi de limites, entre Haute et Basse-Alsace, et cela depuis les Gaulois», poursuit Pascal Bosshardt. Rempart culturel, marches d'un territoire aussi morcelé que convoité, ce parapet est peut-être la clé du mystère, la source des innombrables légendes du Taennchel. Car, c'est bien connu, quand on est au pied du mur, l'imagination vagabonde. ■

680 - 780

Possible construction du mur qui divise le Taennchel.

1357

Premier écrit mentionnant le Taennchel.

1979

Le massif est désigné «zone de tranquillité».

MOSELLE

MARTHILLE

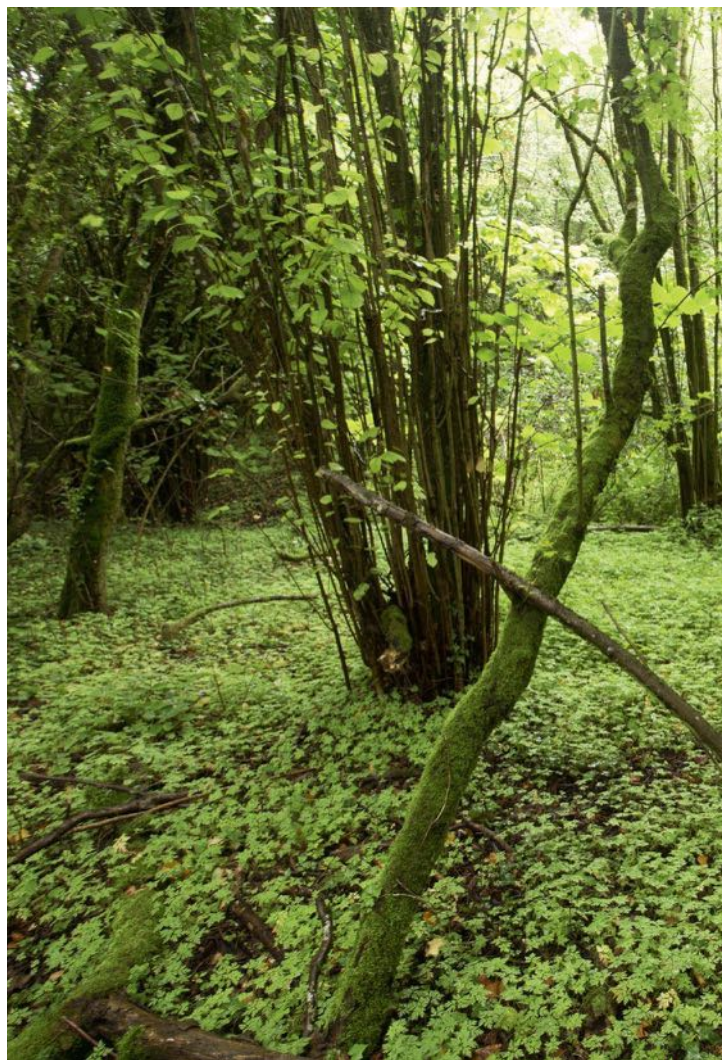
CACHE-T-IL

UN FABULEUX

TRÉSOR ?

A cinquante kilomètres de Metz, dans le village de Marthille (170 habitants), les coffres-forts sont pleins à craquer. Pas de pièces d'or ni de lingots, mais de grosses fleurs chatoyantes : des œillets d'Inde dodus et mordorés, de la variété Bonanza, que la mairie a plantés en rangs serrés dans deux grands coffres en bois aux couvercles béants. Avec

ses couleurs explosives, la composition florale fait son petit effet. De loin, en remontant la rue du Moulin qui bifurque avant l'église, l'illusion d'un magot prodigieux fonctionnerait presque. D'autant que nous ne sommes pas n'importe où, mais dans un tranquille hameau mosellan qui, à la fin des années 1920, devint soudain le centre du monde ! A l'époque, des prospecteurs fiévreux accoururent de partout armés de pelles et de pioches, aimantés par la rumeur d'un extraordinaire trésor : on parlait



Près du village de Marthille, le bois des Seigneurs fut le théâtre, à la fin des

de deux coffres enterrés dans le bois des Seigneurs, à une enjambée du village, sous les ruines d'un château ou d'une abbaye. Il suffisait, affirmait-on, de débroussailler et de creuser au bon endroit. Cette histoire en rendit fou plus d'un et en ruina certains. Il y eut même des suicides. Car la planque resta introuvable. Aujourd'hui, l'appât du gain continue d'attirer quelques doux rêveurs armés de détecteurs de métaux ou de baguettes de sourciers. Année après année, ils recherchent inlassablement ce fichu trésor, mais rien n'y fait.

Le Messin Albert Fagioli, 54 ans, ne doute pas un instant qu'une fortune dort sous la terre de Lorraine. «Les gens ne creusent pas au bon endroit, affirme-t-il. Les coffres se trouvent bien sous les fondations d'un vieux château mosellan, mais pas à Marthille.» Ni historien ni archéologue, simple passionné d'énigmes trésorières, le personnage ne manque pas de bagout. Mécanicien dans le domaine de l'impression, il jure savoir «au mètre près» où ces coffres furent jadis dissimulés, mais surtout ce qu'ils contiennent : «Au moins 150 kilos d'or, en pièces et lingots, ainsi que des diamants, ayant appartenu à Louis-Antoine-Henri de Bourbon-Condé, plus connu



années 1920, d'une énigme qui passionna la France.

comme le duc d'Enghien, qui fut exécuté en 1804 au château de Vincennes sur ordre de Bonaparte.» Pour aboutir à ces fracassantes conclusions, Albert Fagioli a enquêté plus de quinze ans, travail résumé dans le *Testament du duc d'Enghien* (éd. Coprur), publié en 2008. L'ouvrage, à ce jour, fait autorité pour la bonne raison que personne n'y a opposé une théorie plus étayée. Pour aboutir à sa vérité, notre limier avoue toutefois s'être fondé sur ses dons de sourcier... C'est donc armé de deux baguettes de radiesthésiste qu'il a arpenté la région afin de refaire le film de cette rocambolesque affaire !

«Tout commença en 1925, quand un certain Gaston Masculier, apprenti à Metz, alors âgé de 24 ans, découvrit un étrange parchemin dissimulé dans la reliure d'un missel», rappelle-t-il. Quatre pages, pliées façon origami, laissant apparaître un curieux testament olographe aux allures de carte au trésor, contenant des plans, des croquis et même des chiffres remplaçant certains mots pour brouiller les pistes. Autre détail : la dernière page, rédigée à la va-vite, non pas à l'encre noire, comme les autres,

mais avec du sang. A partir de ces éléments, le jeune Gaston Masculier raconta avoir rapidement identifié la cache aux abords de Marthille. Il affirma aussi que les initiales apposées au bas du parchemin désignaient un certain Jean-François Savary, personnage dont on ne retrouva à l'époque aucune trace. La chronique retient en outre que Masculier eut cette idée saugrenue de faire une copie du fragile manuscrit, avant de le détruire. Puis, avec l'aide d'un ami dénommé Berg, il débuta les fouilles. Mais très vite, les moyens furent insuffisants, et il fit appel à des notables de Pont-à-Mousson pour investir dans des recherches de plus grande ampleur. Ainsi débuta l'opération Marguerite, nom de code donné afin de ne pas attirer l'attention. Au total, plusieurs dizaines de milliers de francs de l'époque furent engloutis dans des forages titanesques. En vain. Et rapidement le secret fut éventé, la presse s'empara de l'affaire. Ce fut la ruée.

Aujourd'hui, ce serait justement pour ne pas susciter une nouvelle bousculade qu'Albert Fagioli a choisi de rester discret sur l'emplacement du trésor. Affabulation ? Fanfaronnade ? Ou mystère enfin dévoilé ? Difficile de trancher. Documentée, précise, et pour tout dire séduisante, la théorie de Fagioli a sa logique. «Le vrai Savary était le chef de la police de Bonaparte, agissant sur ordre du général Ordener, explique-t-il. Alors que les tensions avec l'Angleterre étaient au plus haut et qu'on craignait un coup d'Etat mené par la noblesse, c'est à Savary que revint la charge de capturer puis d'exécuter le duc d'Enghien. Juste avant d'être fusillé, ce dernier aurait achevé la rédaction de son testament dans sa prison de Vincennes, avec la seule encre à sa disposition, son propre sang.» Le petit-fils du prince de Condé, aristocrate de la plus haute extraction, aurait donc brouillé les pistes en signant son héritage avec les initiales codées de son bourreau ? Drôle d'idée. Reste aussi à comprendre comment et pourquoi ce trésor aurait atterri en Lorraine. «Le duc connaissait bien la région, répond notre enquêteur. En 1803, comme beaucoup d'aristocrates, il émigra outre-Rhin. A court d'argent, il serait revenu clandestinement en France pour récupérer son trésor. En route, il aurait été attaqué et forcé de dissimuler une partie du magot.»

21 MARS 1804

Le duc d'Enghien est fusillé au château de Vincennes.

1925

Découverte d'un parchemin : Marthille cacherait un trésor.

1995

Le Messin Albert Fagioli reprend l'enquête.

A écouter ce détective volubile dérouler sa brillante démonstration, on brûle évidemment de lui poser une dernière question élémentaire : mais pourquoi ne va-t-il pas lui-même fouiller là où se trouve ce fabuleux pactole ? Avec une telle moisson d'or, il pourrait prendre illico sa retraite. «Techniquement, je n'en ai pas les moyens, souffle-t-il. Surtout, le Code du patrimoine n'est plus le même que dans les années 1920 : de nos jours, nul ne peut effectuer des fouilles ou des sondages sans autorisation de l'Etat.» L'énigme risque donc de rester entière pour longtemps. D'autant que le magot, s'il existe vraiment, reviendrait aux héritiers de l'illustre testateur, en l'occurrence la famille d'Orléans. Mais pour en arriver là, foi d'Albert Fagioli, il leur faudra participer à la grande chasse aux lingots. ■

MOSELLE : À METZ, SUR LA PISTE DU GRAOULLY



Le dragon fait partie de l'imaginaire des Messins. Selon la légende, le Graouilly, dont le nom dériverait de l'allemand *Gräulich* («monstrueux»), errait jadis dans la ville et planait dans les campagnes mosellanes alentour, volant dans le ciel, crachant le feu, semant la terreur, et capturant les jeunes enfants et les plus pauvres dans ses griffes acérées. Cela dura ainsi jusqu'au III^e siècle, lorsque saint Clément, premier évêque de Metz, décida de prendre l'affaire en main et s'en alla affronter la bête dans sa tanière. La légende raconte qu'il étrangla le Graouilly avec son étole puis le traîna jusqu'au bord de la Seille avant de le jeter dans l'eau. Bien que disparu dans les profondeurs, le monstre jaillit encore partout dans le quotidien messin : on peut le voir représenté sur le blason du Football club de Metz ou du Rugby club Metz-Moselle. Il existe également une course à pied, un trail nocturne plutôt ardu, qui lui rend hommage chaque année. Quant à l'office de tourisme, il propose une boucle pour suivre ses traces : jalonné de petits triangles en bronze à l'effigie du Graouilly scellés dans la chaussée, le parcours permet de découvrir les merveilles de Metz, la crypte de la cathédrale Saint-Etienne, l'hôtel Saint-Livier, la place Jeanne-d'Arc, les Récollets, la maison Rabelais, la maison des Têtes et les musées de la Cour-d'Or. Sans oublier un arrêt indispensable dans la rue Taison, l'une des plus pittoresques, au-dessus de laquelle l'effigie d'un dragon est suspendue. Selon une légende, cet ancien tronçon romain tiendrait sa toponymie du Graouilly. Car dans cette rue, pour ne pas éveiller la bête, on répétait : «Taisons-nous, taisons-nous...» ■

BAS-RHIN : SUR LE MONT SAINTE-ODILE, UN MUR ÉNIGMATIQUE



Le calme et l'émerveillement, c'est ce que l'on vient chercher ici, à 763 mètres d'altitude. C'est peu dire que ce promontoire de l'abbaye du mont Sainte-Odile tient ses promesses. Il est l'un des sites de pèlerinage les plus importants de l'est de la France, mais surtout un belvédère pétri de mystères et de sacré. Le lieu est dédié à Odile, sainte patronne de la région, fille du duc d'Alsace, née aveugle, soignée par l'eau bénite, reniée par son père et morte ici en 720. On trouve ici une émouvante chapelle des Larmes, aux murs couverts de mosaïques dorées et un petit morceau de sol ancien qui, dit-on, aurait été creusé par les genoux de la sainte venant des jours entiers pleurer et prier pour le salut de son père si cruel et borné. Un lieu à la dramaturgie émouvante qui résume bien l'âme de cette étrange montagne, dont les historiens supposent qu'elle fut occupée dès le néolithique. Mais l'élé-

ment le plus énigmatique reste la muraille spectaculaire, appelée «mur païen», qui encercle le site sur dix kilomètres de long. Rempart constitué de 300 000 blocs de pierres de 150 kilos, délimitant un territoire de 118 hectares, c'est une œuvre cyclopéenne. Qui a pu l'édifier ? Et quand ? La datation reste controversée, même si les hypothèses les plus sérieuses situent le gros de l'ouvrage à l'époque gauloise ou gallo-romaine. Ce ruban de pierre est assemblé au moyen de tenons en chêne introduits dans des encoches creusées dans la pierre – une technique unique au nord des Alpes et qui pourrait avoir été importée du bassin méditerranéen. Curieusement, les fouilles alentour n'ont pas permis de retrouver les outils liés à la construction.

Ce mur, par sa physiologie défensive, pouvait certes servir de rempart de protection. Mais contre qui, si haut, si loin de tout ? Et pour quelle efficacité ? La taille de l'enceinte était si vaste. Le choix stratégique est d'autant plus surprenant que le site ne comporte pas assez de sources d'eau pour tenir un siège. Reste l'hypothèse d'un sanctuaire ancestral de la plus haute importance, et méritant une protection digne des constructions mycéniennes. Le chemin qui longe le mur offre une randonnée inoubliable où l'on passe son temps à s'interroger, parmi les rochers aux formes étranges. ■

VOSGES : EN ROUTE POUR LA ROCHE DU DIABLE



Gérardmer, dans l'extrême sud-est de la Lorraine, n'accueille pas le Festival du film fantastique par hasard. Avec ses lacs, ses cascades et ses roches monumentales, voici un pur pays des merveilles. Pour entrer dans cette superproduction de la nature et s'offrir une balade en forme de travelling enchanté, la bonne formule consiste à suivre le très beau sentier des «Perles de la Vologne», une boucle au charme épique de deux kilomètres à travers les forêts communales de Gérardmer et de Xonrupt-Longemer. Au départ de la cascade du saut des Cuves, on progresse de légende en récit fabuleux à l'ombre des grands sapins. Arrêt notamment au pont des Fées, reconnaissable à son arche unique, vieille de deux siècles et demi, qui enjambe la Vologne, puis à la roche de Saint-Colomban, appelée ainsi en l'honneur d'un moine évangéliste venu d'Irlande pour convertir l'est de la France. Il aurait échappé ici à ses poursuivants en se faufilant dans les entrailles de la roche, qui s'entrouvrit pile au moment propice ! Encore quelques pas et voici la pierre dite de Charlemagne. On raconte en effet que l'empereur avait ses habitudes dans la région où il venait se refaire une santé. Logique, donc, que la tradition ait gardé en mémoire ce rocher où, paraît-il, il faisait la sieste. Un jour, son cheval s'impatientant auprès du maître assoupi, pressé de repartir pour courir la campagne, il aurait frappé la pierre si fort qu'on devine encore

aujourd'hui la marque du sabot. Pour continuer ensuite la balade, il faut repartir vers le col de la Schlucht, en suivant la départementale 417. Une très belle route qui mène à la fameuse roche du Diable. Cet impressionnant petit tunnel fut percé en 1858 au cœur du grès rose sur ordre de Napoléon III dans le cadre de l'aménagement de la voie reliant Gérardmer à Munster. Un petit sentier permet de se hisser sur le sommet, offrant depuis le belvédère un panorama splendide sur la vallée de la Vologne, ses forêts, ses prairies, ses lacs de Longemer (à droite) et de Retournemer (à gauche). Le tunnel, bien que récent et traversé désormais par une route bitumée, est curieusement le sujet de nombreuses histoires. On raconte par exemple que le diable aurait voulu s'approprier les lieux, déclenchant pour cela un violent orage jusqu'à ce que la foudre fasse éclater la roche. Une autre légende soutient aussi qu'en creusant le tunnel, les ouvriers de l'époque découvrirent une étrange cavité sombre, aux parois encore chaudes : l'antre du diable, bien sûr. ■

BAS-RHIN : LE DONON, FIEF DES DIEUX DES VOSGES ET DE LA FORÊT

Un immense émetteur qui se dresse sur le sommet gâche un peu la vue. Les puristes jugent même que cette antenne rouge et blanche est un sacrilège, qu'elle a fait s'évaporer tous les mystères du Donon, site pourtant considéré par les Alsaciens comme sacré depuis une éternité. Dès les premiers temps de son peuplement, vers 3000 avant notre ère, des hommes lui attribuèrent une fonction cérémonielle, sans doute en raison de sa beauté absolue. L'expédition en ces lieux est en effet l'une des plus fabuleuses de la région, et l'affreuse antenne est vite oubliée.

La montagne se dresse à la frontière entre l'Alsace et la Lorraine. Du sommet (1 009 mètres), point culminant des Basses-Vosges, on profite d'un panorama époustouflant, avec l'impression de dominer le monde. Dérivé du celte *dun*, qui signifie à la fois « montagne » et « forteresse », le Donon fut un haut lieu du druidisme dédié à Vosegus, un dieu local mystérieux (qui donna son nom aux Vosges), et à Smertulus, autre divinité liée au monde de la forêt. Puis le site devint un sanctuaire gallo-romain consacré à Mercure mais aussi aux divinités anciennes. Entre 1896 et 1930, le long de l'ancienne voie sacrée menant au sommet, on exhuma de nombreuses stèles montrant cette fusion des divinités gauloises et romaines. On fit aussi bâtir un temple à douze colonnes, sur le point le plus élevé du site. Un pastiche gréco-romain, taillé dans le grès rose des Vosges, qui rend hommage aux civilisations d'hier. Un conseil : par beau temps, attendre le soir et l'heure où le ciel rosit pour monter. On comprend alors ce vieil adage local qui dit : « Au Donon, impossible de ne pas croire en quelque chose. » ■



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-mysteres-alsace-lorraine

Pure expression de la nature

Les Vins d'Alsace naissent d'une nature harmonieuse pour offrir un bouquet d'arômes vibrants et purs. Ils invitent chacun à cultiver son jardin sensoriel.



VinsAlsace.com

Vins
d'Alsace
CULTIVER SON JARDIN

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

LA BEAUTÉ SAUVERA LE MONDE



« IL EST DES IMAGES, COMME CELLE-LÀ, DONT ON SE DIT QU'IL FAUDRA LES EMPORTER AVEC SOI, LE JOUR OÙ L'ON AURA TOUT OUBLIÉ. »

« L'arbre qui tombe, dit le proverbe, fait toujours plus de bruit que la forêt qui pousse. » Trop souvent, l'horizon du monde déposé devant nos yeux est un horizon bouché. Les nations se replient sur elles-mêmes, la peur de l'ailleurs gagne du terrain. La plupart des endroits de la planète, dit-on, ont été explorés, conquis, photographiés. La Terre est disséquée par les GPS, on twitte de partout et le sommet de l'Everest figure au catalogue des tour-opérateurs. Le théâtre de la nature est obstrué par des rideaux de perches à selfies... Il est parfois vital de supprimer ce miroir déformant qui éclipse l'autre vision. Celle d'un monde magnifique à portée de regard. Un monde où les progrès de la santé, de la technique, de l'éducation et de la paix sont trop souvent passés sous silence. Un monde où le désir de l'ailleurs est infini. C'est ce monde qu'Eric Meyer et Thierry Suzan ont voulu célébrer dans une gamme d'ouvrages. Leur envie ? Capturer l'insaisissable : paysages, portraits, animaux... Convaincus que l'on ne sauvera la Terre que si on la trouve belle. Alors ils ont voyagé : Thierry a photographié, Eric a écrit. « Dans le monde d'aujourd'hui, nous devons retrouver le sens de l'émerveillement et de la contemplation ». Dans GEO, ils nous livrent leurs impressions.



GEO : Vous voyagez dans le monde depuis longtemps. Pourquoi ce livre maintenant ?

Les regards actuels sur le monde, sa situation, ses perspectives sont trop souvent anxiogènes, malthusiens, pessimistes. Or, la part de rêve, le désir de découverte, le désir d'ailleurs, qui sont en chacun des hommes sont toujours vivants. Un exemple : les océans ne sont pas seulement un espace « pollué, acide et

menacé » qui suscite des inquiétudes, mais un territoire qui continue de faire rêver. Ce livre pose un regard optimiste sur le monde, en le montrant tel qu'il est, mais aussi tel qu'on le rêve. Un monde qui n'est pas clos, parce que le désir, la liberté et le libre arbitre sont de puissants moyens pour inventer un nouveau monde.

La sélection a sûrement été difficile, quelle a été votre démarche ?

Paysages, portraits, hommes, femmes, enfants, mers, montagnes, glaciers de tous les pays. Ce qui a guidé notre choix, c'est le souhait d'offrir au lecteur un tour du monde à deux voix, en texte et en images. Un voyage à voir et à lire. Un voyage varié, subjectif mais qui nous enchante et nous séduit et traduit notre regard sur le monde.

Et si vous ne deviez retenir qu'une vision, qu'un moment, ce serait lequel ?

Geographic Harbour, en Alaska. Le grizzly, une femelle, s'était avancé vers la plage, son ombre d'abord, puis les ours derrières... Lisez la préface du livre. Vous y trouverez décrite la genèse du projet.

Qu'aimeriez-vous que les lecteurs retiennent de votre livre ?

On ne peut protéger la planète que si, d'abord, on la trouve belle. ■

LA BEAUTÉ SAUVERA LE MONDE

ÉDITIONS GEO

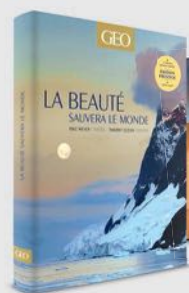


ÉRIC MEYER
Textes



THIERRY SUZAN
Photos

Découvrez la gamme disponible dès maintenant en librairie !



Album
244 p. - 29,95€
Édition Collector
256 p.
Format XL - 59,95€

Picturebook

20 tirages exceptionnels détachables
Format XL : 28 x 36 cm
29,95€



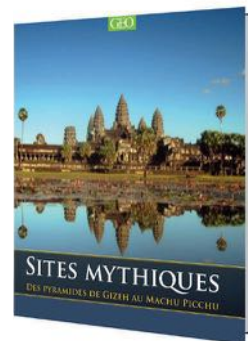
Coffret de correspondance
20 cartes+enveloppes
+1 livret 48 p. - 22,95€

Pour commander ces livres, RDV en p.126

LES RENDEZ-VOUS DE GEO

AU PLUS PRÈS DES CIVILISATIONS QUI ONT FAIT L'HISTOIRE

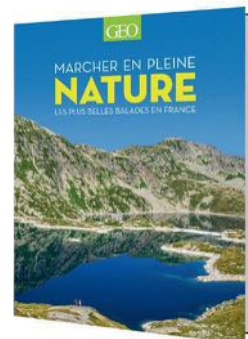
Nous pensons être modernes, mais nous vivons et fréquentons les merveilles des temps anciens chaque jour, sans vraiment nous demander ce que ces édifices nous disent de l'Histoire. Les temples de l'Acropole, qui dominent Athènes, les statues de Ramsès II à Abou-Simbel, la cité de Pétra taillée dans la roche, celle du Machu Picchu en pleine montagne, ou encore Borobudur en Indonésie, le plus vaste ensemble bouddhique du monde... Ce beau livre propose un voyage sur les cinq continents, à la découverte des grandes civilisations qui ont marqué l'humanité à travers les sites archéologiques qu'elles ont laissés derrière elles. Grâce à des photographies superbes, des cartes et des textes riches d'anecdotes, le lecteur peut s'immerger dans ces lieux emblématiques. Et découvrir ainsi les énigmatiques figures de l'île de Pâques, le mystère de la construction des pyramides égyptiennes, la perfection des peintures rupestres de Lascaux, la démesure de la Grande Muraille de Chine, les mégalithes empreints de magie de Stonehenge, mais aussi l'immensité de l'ancienne ville d'Angkor et le saisissant spectacle de Pompéi, éternellement figée par l'éruption du Vésuve... Des vestiges d'une grande beauté architecturale, qui reflètent le savoir-faire et la culture de royaumes et d'empires parfois mystérieusement disparus.



Sites mythiques, des pyramides de Gizeh au Machu Picchu, éd. GEO, 192 pp., 29,95 €, disponible en librairie.

EN BALADE SUR LES SENTIERS DE FRANCE

Découvrir la nature en marchant, voici la promesse de ce beau livre des éditions GEO. Une sélection de balades, invitation à se laisser porter par la musique du vent dans les feuilles, à observer avec sérénité la biche et son faon, à sentir la fragrance des fleurs et des champignons, au sein d'un patrimoine naturel de France dont on oublie souvent la richesse et la diversité. De splendides photographies, assorties de d'informations sur la faune et la flore, permettent de s'immerger dans quelque quatre-vingts lieux. En fin d'ouvrage, on peut, grâce à des Flashcodes, télécharger les informations pratiques pour se rendre sur place et suivre les itinéraires détaillés et les plus beaux sentiers.



Marcher en pleine nature, éd. GEO, 224 pp., 29,95 €, disponible en librairie.

Plus de
37€
d'économies*

ABONNEZ-VOUS À GEO ET



1 an - 12 numéros

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez **mieux comprendre le monde** et ses enjeux ? **Découvrez chaque mois GEO**, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre **envie de découverte et d'ailleurs**.

DÉCOUVREZ LES AVANTAGES DE L'OFFRE LIBERTÉ



GRATUIT Vous bénéficiez d'un paiement fractionné sans frais supplémentaires



SIMPLE ET RAPIDE Il vous suffit, simplement, de renvoyer le mandat SEPA qui vous sera adressé par courrier



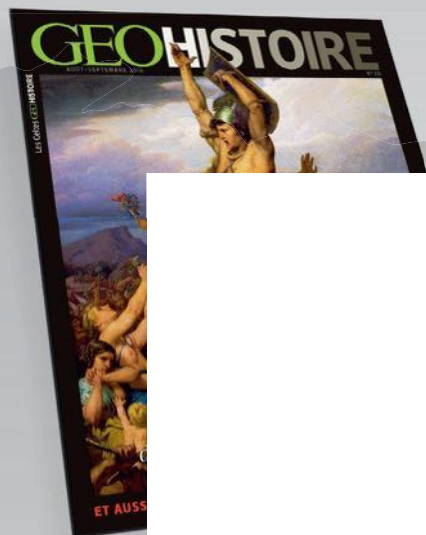
SOUPLE Vous n'avancez pas d'argent et vous réglez votre abonnement tout en douceur



SANS ENGAGEMENT Vous êtes libre d'interrompre ou de résilier votre abonnement à tout moment par simple lettre ou appel

AVANTAGEUX Plus économique que si vous réglez au comptant.

GEOHISTOIRE !



1 an - 6 numéros

Tous les deux mois, retrouvez avec GEO Histoire une **fresque complète d'un grand moment de notre histoire** ! Photos d'époque, récits inédits, documents d'archives exclusifs, entretiens avec de grands personnages... Plongez au cœur des sujets et **découvrez l'intensité de notre histoire.**



L'abonnement,
c'est aussi sur
www.prismashop.geo.fr





LES ÎLES MARQUISES

Gauguin les a peintes, Brel les a chantées. Ces îles lointaines de Polynésie fascinent par leur singularité. Ici, pas de récif ni de lagon, mais des pitons émergeant de la forêt tropicale et des cascades vertigineuses. Des paysages qui imprègnent le caractère des Marquisiens.

Et aussi...

- **Découverte.** A la recherche de la vie dans le Lout, en Iran, désert le plus aride du monde.
- **Regard.** Setomaa, un étonnant royaume nordique, à cheval sur l'Estonie et la Russie.
- **Grand reportage.** De la Mauritanie à l'Égypte, les Berbères en quête de reconnaissance.
- **Pays de l'année.** Les lecteurs de GEO ont élu le Canada. Enquête dans la Saskatchewan.

En vente le 29 novembre 2017

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063

Service gratuit
+ prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).

Abonnements : prismashop.geo.fr

Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-geo

Abonnement pour un an / 12 numéros : 64 €

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo.service@guj.de

Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gyj.es

Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 73 05 45 45

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05

+ les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Corinne Barougier (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Aline Maume-Petrović (6070),

Nadège Monschau (4713), Jean-Christophe Servant (4991)

Chef de rubrique : Nicolas Ancellin (6065),

geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Saljougi, chef de service (6089),

Léa Santacrose, rédactrice (4738), Elodie Montréer, cadreuse,

monteuse (6536), Claire Brossillon, community manager (6079)

Service photo : Nataly Bideau (6062), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)

Maquette : Dominique Salfati, chef de studio (6084),

Béatrice Gaulier (5943), Christelle Martin (6059), premières maquettistes

Premiers secrétaires de rédaction : Vincent de Lapomarde (6083),

Laurence Maunoury (5776)

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphane Roussies (6340),

Anne-Kathrin Fischer (6286), Gauthier Cousergue (4784)

Ont collaboré à ce numéro : Valérie Daux, Hugues Piolet et Volker Saux.

Magazine mensuel édité par **PM PRISMA MEDIA**

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans,

ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S.

et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis

Directrice Marketing et Business Développement : Julie Le Floch-Dordain

Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant,

composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (5188)

Directrice exécutive adjointe PMS Premium : Anouk Kool (4949)

Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (6449)

Directrice déléguée creative room : Viviane Rouvier (5110)

Brand solutions director : Arnaud Maillard (4981)

Automobile & Luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (4528)

Account director : Florence Pirault (6463)

Senior account manager : Evelynne Allain Tholy (6424),

Amandine Lemaignan (5694)

Trading manager : Alice Antunes (4659), Virginie Viot (4529)

Planning manager : Rachel Eyango (4639)

Assistante commerciale : Catherine Pintus (6461)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338)

Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025)

Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676), Secrétaire : (5674)

PHOTOGRAVURE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33311 Gütersloh, Allemagne.

Provenance du papier : Finlande, Taux de fibres recyclées : 0%,

Eutrophisation : Plot 0,005 Kg/To de papier.

© Prisma Média 2017. Dépôt légal décembre 2017,

Diffusion Presstalis - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550

ARPP

autorité de

régulation professionnelle

Notre publication adhère à l'ARPP et s'engage

à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité

loyale et respectueuse du public. Contact : contact@arp.org

ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



ACTUALITÉS COMMERCIALES



GRINGOIRE LA LÉGENDE BONHEUR

De la Joaillerie à l'Art, il n'y a qu'un pas. La Maison Gringoire Joaillier a souhaité révéler des artistes au

travers de collections capsules. Pour la première, elle a choisi d'unir son savoir-faire à la créativité de l'artiste peintre, Caroline Faindt qui a laissé libre cours à son imagination sur son sujet favori : la Clé. Le joaillier Gringoire et Caroline Faindt ouvrent les portes d'un univers empreint d'émotions et de découvertes pour qui se verra offrir la Clé. Délicatement sertis de pierres précieuses, ces bracelets sont mis en lumière dans la ligne Bonheur.

Bracelet disponible à partir de 495 € chez les Horlogers-Bijoutiers, ou sur www.h-gringoire.fr



RED NEON BY MUMM*

Grand Cordon, la Cuvée emblématique de la maison Mumm, s'illumine pendant les fêtes grâce à l'œuvre Red Neon by Mumm, résolument audacieuse et innovante, s'inscrivant dans l'identité et les valeurs de la maison. La structure métallique de Red Neon magnifie la forme épurée de la bouteille Grand Cordon et sublime le célèbre Cordon rouge. À travers cet habillage lumineux rupturiste, Red Neon montre

l'effervescence et l'intensité de la Cuvée Grand Cordon.

Prix indicatif : bouteille 75cl : 250 €, Mathusalem (6L) : 2 500 €. Bouteille Mumm Grand Cordon (seule) 35 €.
En vente sur barpremium.com

BIODERMA ATODERM SOS SPRAY

Le symptôme du prurit est le plus courant chez les dermatologues et touche 1/3 de la population mondiale. Cette altération de la barrière cutanée est due à une pénétration d'irritants ou d'allergènes entraînant des irritations et rougeurs. Grâce à sa technologie Skin Relief, associant des polyphénols d'Ambora et de Thé vert, Atoderm SOS Spray freine le processus biologique naturel des démangeaisons. Son application ultra rapide 360° permet un résultat immédiat en 60 secondes et une efficacité d'une durée de 6 heures. Existe en format 200ml ou 50ml qui se glisse facilement dans un sac à main pour vous soulager n'importe où et à n'importe quel moment de la journée. Idéal pour le visage et le corps des nourrissons, enfants et adultes.

Disponible en pharmacie et parapharmacie au prix indicatif de 14,90 € pour le spray 200 ml et 8,90 € pour le spray 50 ml.



NOUVEAUTÉ GLASHÜTTE : SENATOR SKELETON PHASE DE LUNE

Aucun cadeau n'est plus précieux que le temps. Manufacture horlogère de tradition, Glashütte Original propose la plus charmante manière de faire cadeau du temps, avec une véritable « œuvre d'art » : la Senator Phase de la Lune édition Squelette. Le cadran laisse apparaître le mouvement manufacture 49-13 aux finitions soignées. Un magnifique boîtier en or blanc 18 carat de 42mm de diamètre entoure le cadran squelette galvanisé. Celui-ci dévoile la mécanique complexe qui dicte la cadence aux aiguilles bleuies des heures, des minutes et de la petite seconde. Il entraîne également la phase de lune à 10 heures, dont le firmament finement ouvragé a été réalisé dans la propre manufacture de cadrans de Glashütte à Pforzheim. La réserve de marche de 40 heures apparaît dans un affichage dédié indépendant à 2 heures. Bracelet Alligator de Louisiane.

Prix de vente conseillé : 39 000 €



GLEN TURNER HERITAGE EN ÉDITION LIMITÉE*

Expression d'un savoir-faire ancestral, le Single Malt Glen Turner Heritage s'offre un étui Édition Limitée pour célébrer son nouvel affinage en fûts de Porto. Une présentation élégante qui revisite les codes traditionnels du whisky et rappelle le bois de chêne des fûts de vieillissement, à offrir ou à s'offrir à l'occasion des fêtes de fin d'année. Sa maturation « Double Cask » confère au Single Malt Glen Turner Heritage une saveur boisée ainsi que des

arômes complexes d'épices, de vanille sucrée et de fruits tropicaux, enrichis de notes de vin et de fruits secs subtilement apportées par les fûts de Porto.

Disponible en GMS au prix indicatif de la bouteille de 70 cl : 17 €

LA VIE SECRÈTE DES ANIMAUX DU VILLAGE

Filmé en HD, vivez une année au plus près des animaux d'un village de France : chats, écureuils, loirs, mésanges, hérissons et autres « habitants » vous font découvrir leur monde mystérieux et surprenant. Ce merveilleux divertissement (des créateurs de Life), raconté par Cécile de France, émerveillera petits et grands pour Noël !



Édité par Koba Films en DVD à 14,99 € et Blu-Ray à 19,99 €

Infos sur www.kobafilms.fr ou 02.77.63.11.52

* L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération



Dans le volcan Nyiragongo, j'ai su d'où vient l'idée de l'enfer

Baroudeur infatigable de *J'irai dormir chez vous*, Antoine de Maximy a parcouru le monde entier. En 2003, il a accompagné et filmé une expédition montée par un volcanologue dans le Nyiragongo, un stratovolcan situé en République démocratique du Congo et considéré comme l'un des plus actifs et dangereux d'Afrique. Il nous raconte cette aventure extrême.

GEO Parmi tous vos voyages, en quoi cette expédition sur le Nyiragongo, volcan haut de 3 500 mètres, fut-elle particulière ?

Antoine de Maximy Ce volcan fait partie des endroits les plus exceptionnels et extraordinaires que j'ai vus dans ma vie. Un lieu où personne ne va. C'est la première fois que je descendais aussi loin dans un volcan. J'en avais vu et filmé, mais je n'étais jamais entré dans un cratère, trois fois la hauteur de la tour Eiffel, avec un gigantesque lac de lave, bouillonnant au fond. **Comment a démarré l'expédition ?**

Il y a eu d'abord une journée de marche sur des pentes herbeuses parsemées de coulées de lave (la dernière éruption datait de l'année précédente) pour atteindre le sommet. On a traversé une forêt, puis la vue s'est dégagée. Nous avons installé notre camp là-haut, mais c'était tellement pentu qu'il nous a fallu creuser la terre pour obtenir un

endroit assez plat pour y planter une tente. Le lendemain, nous avons amorcé la descente à l'intérieur du cratère, en se tenant à une corde comme à une rampe. Au-dessus de nos têtes, le ciel était bleu mais, dans le volcan, tout était noir : la roche, la poussière et bientôt nos corps et nos visages. Après une quarantaine de minutes, nous avons atteint une « marche » d'environ quatre-vingts mètres. Nous l'avons descendue en rappel, pour arriver sur une sorte de plateforme circulaire. C'était là les restes solidifiés d'un ancien lac de lave : une plaine faite de roches, de sable et de petits cailloux. Le sol était fissuré à certains endroits et, dans ces fractures, la température pouvait atteindre 400 °C. Attention où l'on met les pieds ! 400 mètres plus bas se trouvait le cratère de lave, qui faisait un potin de tous les diables. En se penchant, on pouvait voir des jets de gaz en fusion, des projections de lave qui retombaient, redevenaient noires, ça bouillonnait... C'est sur cette plateforme que nous avons bivouaqué pour la nuit !

Comment fait-on pour dormir dans un cratère, sur un sol friable, au-dessus d'un lac de lave ?

D'abord, il y faisait froid car c'était en altitude. Des éboulements se produisaient régulièrement et l'on entendait les bruits de chute dans la lave. J'ai été réveillé plusieurs fois par le panache éruptif,

un air irrespirable, rabattu par le vent, et qui fait suffoquer. Il me fallait alors trouver ma lampe frontale, mettre mon masque à gaz et me rendormir. Avant d'être réveillé tellement je transpirais sous le masque. C'était des moments très forts.

Que ressent-on dans un moment pareil ?

On ressent la magie du lieu. Je me suis imaginé être le premier humain à découvrir ce truc-là, vierge de toute connaissance scientifique. Et là, j'ai compris, en voyant ce feu et ce bouillonnement, que l'homme ait pu imaginer le diable, l'enfer, tous les dieux et monstres possibles. Ce spectacle est si fou que l'esprit peut inventer n'importe quoi face cet endroit.

Quelles sensations ont été les plus fortes ?

Les odeurs. Elles me touchaient et, étrangement, elles me rappelaient quelque chose de familier, qu'a priori pourtant je n'ai pas connu. Pour moi, c'était l'odeur des origines et de la naissance du monde. Je ne peux pas expliquer pourquoi cette idée s'est imposée à moi. A mon retour en France, cette odeur m'obsédait tellement que je suis allé à l'Institut de physique du globe de Paris. J'ai discuté de cette question avec des volcanologues. Ils m'ont fait sentir différentes substances volcaniques, mais je n'ai jamais retrouvé ce parfum si particulier. ■

POUR RÉFLÉCHIR ET AGIR AVEC UN TEMPS D'AVANCE

La revue de référence des cadres et dirigeants



ÉDITION
FRANÇAISE



Également disponible sur :

prismaSHOP

Télécharger dans
l'App Store

DISPONIBLE SUR
Google play

TERRE
D'HERMÈS
LE PARFUM

LA FORCE DES ORIGINES



TERRE
D'HERMÈS